

Institut Supérieur de Formation Sociale et de Communication
UCLouvain Saint-Louis Bruxelles

Quand ChatGPT parle de nous

*Une étude de la réception des stéréotypes de classe véhiculés par ChatGPT chez les jeunes
bruxellois de 18 à 25 ans*

Anas HAMMAD

Mémoire réalisé sous la direction de Geoffroy Patriarche

Master 120 en Stratégie de la communication et culture numérique

Année académique 2025-2026

Septembre

Institut Supérieur de Formation Sociale et de Communication
UCLouvain Saint-Louis Bruxelles

Quand ChatGPT parle de nous

*Une étude de la réception des stéréotypes de classe véhiculés par ChatGPT chez les jeunes
bruxellois de 18 à 25 ans*

Anas HAMMAD

Mémoire réalisé sous la direction de Geoffroy Patriarche

Master 120 en Stratégie de la communication et culture numérique

Année académique 2025-2026

Septembre

Remerciement

Un mémoire ne s'écrit jamais vraiment seul. Il peut porter un seul nom sur sa couverture, mais derrière chaque page, il y a des échanges, des présences, des remarques, des encouragements et des personnes qui ont accepté de donner un peu de leur temps pour que ce travail puisse avancer.

J'ai d'abord été tenté de faire comme dans la plupart des mémoires que j'ai pu consulter et de remercier mon promoteur, Monsieur Geoffroy Patriarche, pour ses conseils et le temps consacré à ce travail. Ce serait pourtant ne raconter qu'une partie de l'histoire. Derrière le promoteur qui a suivi ces pages, il y a surtout eu l'humain, celui qui a su entendre les doutes qui dépassaient parfois le mémoire, rendre certains moments moins lourds et trouver les mots dont j'avais besoin pour continuer. Ce mémoire s'achève avec ces pages, mais ce qu'il m'a apporté ne s'arrête pas avec elles. C'est pour cela, plus encore que pour tout le reste, que je tiens à le remercier.

Je remercie également l'ensemble des participants, sans qui ce mémoire serait resté une question posée sur le papier. Je remercie aussi les éducateurs de la Maison de jeunes Gaucheret pour leur accueil et pour m'avoir ouvert les portes de leurs locaux, où cette recherche a réellement pu prendre forme

Et puis, il reste une personne que je ne pouvais pas laisser dans une simple ligne à la fin de cette page.

Abdel. Il y a des personnes qui continuent d'être là autrement. Dans certains souvenirs, dans une manière de regarder les choses, dans des questions qui restent et qui finissent parfois par guider un travail sans qu'on s'en rende tout de suite compte. Il ne pourra pas lire ces pages, me dire que j'en ai trop fait, ou encore rire de certains passages Cette absence donne forcément un autre poids à ce travail.

Ce mémoire porte mon nom, mais chaque fois que je le relirai, j'y retrouverai aussi un peu de toi.

Table des matières

.....	1
.....	2
Introduction	7
Partie 1 : Etat de l'art : stéréotypes, classes	
sociales et intelligence artificielle	13
1. Les stéréotypes.....	13
1.1. Le stéréotype : élément de définition	13
1.2. Les fonctions des stéréotypes	19
1.3. Les dimensions des stéréotypes.....	23
2. Les classes sociales.....	28
2.1. Le concept de classes sociales	28
2.2. Les diverses approches des classes sociales	29
3. Les stéréotypes de classes sociales	33
3.1. Les stéréotypes dans les interactions sociales	35
3.2. Les stéréotypes et les médias.....	36
4. L'intelligence artificielle	40
4.1. L'intelligence artificielle : élément de définition	40
4.2. ChatGPT, une IA générative.....	41
5. Positionnement par rapport à l'état de l'art	48
Partie 2 : Etude de la réception des stéréotypes de	
classe générés par ChatGPT	52
1. Une analyse de discours.....	53
1.1. Du discours à l'analyse de discours	53
1.2. L'analyse critique du discours et l'approche de Van Dijk.....	55
2. La réception	60
2.1. Contexte et définition	60
2.2. La réception et les algorithmes.....	64
Partie 3 : Méthodologie	67

1. Démarche et positionnement	68
2. Population étudiée	72
3. Méthode de collecte de données	74
3.1. Recrutement	74
3.2. Déroulement du dispositif	75
4. Déroulement concret du dispositif	82
4.1. Limites du dispositif	85
4.2. Engagements éthiques	86
4.3 Indicateurs des stéréotypes de classe	86
5. Méthode d'analyse	87
5.1. Repères et codage de la grille d'analyse.....	88
5.2. Du matériau brut aux axes d'analyse	94
<i>Partie 4 : Analyse et discussion des résultats</i>	<i>98</i>
1. Du prompt au stéréotype de classe	98
1.1. Deux communes, deux trajectoires sociales.....	109
1.2. Le rapport à ChatGPT	118
1.3. Quand le terrain fait émerger les postures de réception.....	127
1.4. Une réception située par le vécu.....	141
1.5. L'image reste, même quand ChatGPT nuance	144
1.6. Le duo comme espace de relecture	146
<i>Conclusion.....</i>	<i>150</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>159</i>
<i>Annexe</i>	<i>166</i>
1. Exemple de grille d'analyse complétée pour un participant (D1P1).....	166
<i>Résumé</i>	<i>168</i>

Avant d'entamer la lecture de ce mémoire, il est important de préciser que ce travail repose sur mes propres recherches, mes analyses et les données recueillies sur le terrain. Dans quelques passages, ChatGPT a été utilisé comme appui à la formulation, dans le respect du guide relatif à l'usage de l'intelligence artificielle pour les travaux académiques de l'ISFSC.

Cet usage a principalement concerné la reformulation de certaines phrases, afin de trouver d'autres tournures, d'éviter quelques répétitions et d'améliorer la fluidité du texte. Les propositions retenues ont ensuite été relues, retravaillées et validées afin de vérifier qu'elles ne modifiaient pas le contenu de fond.

Introduction

Je fais partie de cette génération qui a grandi dans un entre-deux, à une époque où le numérique existait déjà depuis longtemps, mais où il n'avait pas encore pris la place qu'il occupe aujourd'hui. Son histoire pourrait déjà se raconter à partir des premiers réseaux informatiques des années 1950. Mais notre génération ne l'a pas rencontré comme une histoire technique, faite de protocoles ou de serveurs. Elle l'a connu à hauteur d'enfant, dans des scènes assez simples. Un écran qu'on regardait à plusieurs, un objet qu'on n'avait pas toujours le droit de toucher, une voix adulte qui disait "ça suffit", un moment que l'on attendait sans trop savoir pourquoi il comptait autant. Le numérique nous dépassait déjà largement, mais il arrivait jusqu'à nous comme ça, par petites scènes, par règles de maison, par habitudes qui changeaient doucement, avec cette impression qu'un monde bougeait autour de nous sans qu'on sache encore jusqu'où il irait.

Enfant de la fin des années 1990, j'ai connu une époque où tout n'était pas encore commenté, noté, capturé, partagé, enregistré. On ne pensait pas encore en likes, en stories, en vues, en commentaires ou en algorithmes. On vivait beaucoup de choses sans qu'elles deviennent directement du contenu. Une après-midi pouvait rester une après-midi. Une dispute pouvait rester dans la cour. Une photo pouvait dormir dans un tiroir. Rien n'avait besoin d'être publié pour exister.

À cette époque, les amitiés avaient encore quelque chose de très concret. Il y avait notamment Abdel, un ami d'enfance avec qui je passais beaucoup de temps. Pour le voir, rien n'était vraiment prévu à l'avance. Il fallait sortir de chez soi, marcher jusqu'à sa maison, arriver devant la porte et sonner. Après, il y avait ce petit moment d'attente. On entendait parfois des pas derrière la porte, parfois une voix, parfois rien du tout. Sa mère ouvrait, et la question était toujours la même : est-ce qu'Abdel est là ? Si elle disait oui, tout pouvait commencer. Il descendait, on allait dehors, on retrouvait les autres, on jouait sans vraiment prévoir la suite. La journée se construisait comme ça, à partir d'une porte ouverte.

Et si sa mère disait non, il n'y avait rien à faire, pas de message envoyé avant, pas de "t'es où ?", pas de localisation, pas de réponse rapide pour éviter le trajet. Il fallait rentrer chez soi, parfois un peu déçu, et recommencer un autre jour. Aujourd'hui, ça peut paraître presque

absurde, mais c'était normal. On ne vérifiait pas la présence de quelqu'un avant d'aller le voir. On allait voir. L'amitié passait encore par le hasard, par l'attente, par la possibilité très simple que l'autre soit là ou non.

Mes premiers souvenirs de technologie n'ont rien à voir avec les outils qui entourent aujourd'hui nos vies. Il y avait le Nokia 3310 de mon père, sur lequel Snake suffisait à donner l'impression d'avoir accès à quelque chose d'incroyable. Il y avait les billes dans la cour de récréation, les toupies Beyblade qu'on lançait comme si tout se jouait là, les cartes Pokémon qu'on échangeait avec sérieux, les petites disputes pour savoir qui avait triché, qui avait gagné, qui avait la meilleure toupie ou la carte la plus rare. La technologie était présente, mais elle restait encore à côté. Elle ne prenait pas toute la place. Elle ne venait pas encore organiser les relations, les réputations, les images de soi.

À la maison, mon rapport au numérique passait surtout par les autres. Je regardais mon grand frère jouer à Crash Bandicoot ou à Tekken sur la PlayStation 1. Je ne comprenais pas forcément tout, mais je sentais déjà qu'il y avait là un autre monde. Un monde fait d'écrans, de personnages, de manettes, de gestes répétés, de niveaux à passer, de combats à gagner. Ce n'était pas encore Internet partout, ni les réseaux sociaux, ni les intelligences artificielles capables d'écrire à notre place. C'était plus simple, plus limité, presque matériel. Il fallait une console, une télé, une manette, un jeu. Le numérique avait encore des contours.

Puis les choses ont commencé à changer. Pas d'un seul coup, mais par étapes. J'ai grandi au moment où Internet est entré dans les maisons, puis dans les chambres, puis dans les poches. Il y a eu les premiers ordinateurs familiaux, les connexions lentes, les pages qui chargeaient pendant de longues secondes, MSN, les pseudos, les statuts, les premières conversations écrites qui semblaient déjà ouvrir une autre manière d'être avec les autres. Avec Abdel, il ne fallait plus toujours sonner pour savoir s'il était là. On pouvait commencer à s'écrire, à se donner rendez-vous, à continuer une discussion après s'être quittés. Ce qui demandait avant un trajet, une porte, une réponse incertaine, passait peu à peu par un écran.

Plus tard, il y a eu les premiers smartphones, les écrans tactiles, les forfaits Internet, les applications, les photos qu'on ne développait plus, les messages qui ne coûtaient presque plus rien, les groupes de discussion, les notifications. Petit à petit, ce qui était exceptionnel est

devenu normal. L'amitié elle-même a changé de rythme. On ne disparaissait plus vraiment après l'école. On restait joignables, présents quelque part, même sans être ensemble. Avec Abdel, comme avec d'autres, les liens ont commencé à passer par des messages, des vocaux, des images, des conversations qui reprenaient à n'importe quel moment. Le numérique n'était plus seulement un objet posé dans le salon. Il était devenu une manière de rester en lien.

Chaque période de ma vie a semblé arriver avec son objet, son interface, sa nouvelle manière de parler aux autres. En primaire, les téléphones commençaient à devenir plus présents, même s'ils restaient encore simples, parfois prêtés, parfois surveillés, parfois juste utilisés pour jouer ou envoyer quelques messages. En secondaire, les réseaux sociaux ont pris une autre place. Facebook, Snapchat, Instagram, YouTube, les commentaires, les profils, les photos, les conversations qui continuaient après l'école. Ce qui se passait dans la cour ne restait plus seulement dans la cour. Les réputations circulaient plus vite. Les images restaient plus longtemps. Les regards des autres pouvaient désormais suivre jusque chez soi.

Pendant mes études supérieures, une autre bascule est arrivée avec les intelligences artificielles génératives. Cette fois, il ne s'agissait plus seulement de communiquer, de publier, de regarder ou de chercher. Il s'agissait de demander à un outil de produire du texte, de reformuler une idée, de proposer une réponse, de résumer un document, d'aider à écrire, parfois même de penser avec nous. Le numérique ne se contentait plus d'accompagner les échanges. Il commençait à prendre la parole. Il pouvait répondre à une question, proposer une image d'une situation, d'un parcours, d'une personne. Et cette parole, parce qu'elle était bien écrite, rapide, disponible, pouvait donner l'impression d'être neutre, presque évidente.

C'est peut-être ce glissement-là qui m'a le plus marqué. Avant, pour savoir quelque chose d'Abdel, il fallait Abdel. Si je voulais comprendre d'où il venait, comment il parlait de sa commune, ce que faisaient ses parents, ce qu'il imaginait pour plus tard ou simplement comment il racontait sa vie, il fallait le voir, lui parler, attendre qu'il réponde avec ses mots, son humeur, sa manière de raconter les choses. Une question avait encore besoin de la personne à qui elle s'adressait.

Et pourtant, même à cette époque-là, j'ai vite compris qu'Abdel n'avait pas toujours le temps de se raconter lui-même. Parfois, les autres le faisaient déjà pour lui. Il suffisait d'un prénom, d'une commune, d'un quartier supposé, d'une idée qu'on se faisait de sa famille, et certains semblaient déjà savoir d'où il venait, ce qu'il avait chez lui, ce qu'il pouvait comprendre, ce

qu'il pouvait viser. On ne disait pas toujours les choses frontalement. C'était souvent plus discret, presque banal. Une remarque sur ses parents, comme s'ils n'avaient sûrement pas fait de longues études. Une phrase sur leur travail, comme si l'on savait déjà qu'ils occupaient des métiers difficiles, peu reconnus, mal payés. Une supposition sur l'argent à la maison, sur les vacances qu'il ne devait sûrement pas faire, sur les livres qu'il ne devait sûrement pas avoir, sur les conversations qu'il ne devait sûrement pas entendre à table. Avant même qu'il parle, on imaginait son appartement, sa chambre, son école, son entourage, ses possibilités, parfois même sa manière de penser.

Je me souviens surtout de la manière dont ces phrases arrivaient. Elles ne ressemblaient pas toujours à des attaques. Elles prenaient souvent la forme d'un conseil, d'une inquiétude, d'une phrase dite "pour son bien". On parlait de réalisme, de cadre, de stabilité, d'orientation, de réseau, de chances à ne pas rater. On disait qu'il fallait l'accompagner, l'aider à s'en sortir, lui apprendre les bons codes, lui trouver quelque chose de concret. On ne disait pas toujours qu'il n'irait pas loin. On disait plutôt qu'il devait être réaliste. On ne disait pas toujours qu'il n'avait pas les mêmes chances. On disait qu'il devait viser quelque chose de stable. On ne disait pas toujours que certains chemins n'étaient pas faits pour lui. On disait qu'une formation courte, un métier sûr, quelque chose où il pourrait vite se poser, ce serait peut-être mieux. Ces phrases avaient l'air raisonnables, parfois même bienveillantes, mais elles dessinaient déjà une place pour lui.

Moi, j'étais souvent là, à côté. Je voyais ces phrases passer et, plusieurs fois, j'ai eu envie de répondre. De dire que ce n'était pas aussi simple, qu'ils ne savaient pas vraiment qui il était, qu'ils parlaient trop vite, qu'ils mettaient toute une vie dans quelques signes. Mais Abdel, lui, gardait ce calme qui me déstabilisait. Il souriait parfois, il baissait les yeux, il laissait passer. Il avait cette manière de rester droit, presque stoïque, comme si rien ne l'atteignait vraiment. Peut-être que ça ne le touchait pas comme je l'imaginais. Peut-être qu'il avait appris à ne pas tout relever. Peut-être aussi qu'à force d'être regardé à travers les mêmes stéréotypes, on finit par choisir ses silences.

Quand je repense à Abdel maintenant, il y a aussi quelque chose de plus lourd. Il n'est plus là. Il ne peut plus répondre. Il ne peut plus corriger ce qu'on dit de lui, rire d'une phrase, la repousser, la laisser passer comme il le faisait parfois, ou simplement raconter les choses à sa manière. Il y a des absences qui changent la manière de comprendre les souvenirs. Avant, même quand les autres parlaient trop vite de lui, il restait encore possible de revenir vers lui. Il était

là. Il pouvait se taire, sourire, répondre, nuancer, reprendre sa place dans l'histoire qu'on essayait déjà d'écrire à sa place.

C'est aussi pour cela que ChatGPT me trouble. Cette scène pourrait presque exister sans personne autour. Plus besoin d'un adulte qui parle trop vite, d'un regard posé sur lui, d'un conseil lancé comme une évidence. Il suffirait d'écrire quelques éléments dans une demande. Son prénom. Sa commune. Son âge. Ce que certains croyaient savoir de sa famille, de son rapport à l'école, de son avenir, de son milieu. Et une réponse pourrait apparaître.

Ce ne serait plus quelqu'un qui parle de lui dans une pièce. Ce ne serait plus Abdel directement, bien sûr. Plus sa voix un peu cassée, son accent, ses silences, sa manière de sourire avant de répondre, tout ce qui faisait sentir qu'il y avait une vie derrière chaque phrase. Ce serait un texte. Un texte propre, calme, bien formulé, qui pourrait imaginer ce qu'il aurait fait, ce qu'il aurait pensé, ce qu'il serait devenu, comment il aurait réagi face à certains choix ou à certaines difficultés. Il ne le ferait pas forcément avec violence. Il pourrait même le faire avec douceur, avec prudence, avec l'air de simplement répondre à une question. Mais c'est justement cela qui me trouble. Parce que je ne peux pas répondre à la place d'Abdel. Je ne peux pas savoir s'il aurait souri, haussé les épaules, laissé passer, ou s'il aurait reconnu dans ces réponses quelque chose qu'il avait déjà entendu trop souvent. Ces suppositions sur les parents, sur l'école, sur l'argent, sur les études, sur les métiers possibles, sur ce qu'un jeune "comme lui" pouvait viser ou non. Et c'est précisément là que se situe le problème. Une réponse peut sembler parler de quelqu'un avec justesse, tout en reprenant des stéréotypes de classe sous une forme propre, calme, presque neutre.

C'est dans ce chemin-là que se situe ce mémoire. Il ne naît pas d'une fascination abstraite pour la technologie, ni d'une peur générale face à l'intelligence artificielle. Il naît plutôt d'un rapport plus intime à une époque que j'ai vue se transformer, mais aussi d'un malaise face à la manière dont certains discours peuvent parler des personnes avant elles. J'ai grandi avec des objets numériques qui semblaient d'abord ludiques, puis sociaux, puis indispensables. J'ai connu le moment où il fallait aller sonner chez un ami pour savoir s'il était là, puis celui où un simple message suffisait, puis celui où les écrans ne servaient plus seulement à nous relier, mais aussi à produire des discours sur nous. Aujourd'hui, avec ChatGPT, ces discours peuvent prendre une forme encore plus troublante : ils peuvent être rapides, propres, bien écrits, presque neutres, tout en reprenant des stéréotypes de classe et en donnant à quelqu'un une place avant même qu'il ait parlé.

À partir de là, la question n'est plus seulement de savoir ce que ChatGPT écrit. Elle est aussi de comprendre ce que les jeunes font de ces réponses lorsqu'ils les lisent. Est-ce qu'ils les acceptent ? Est-ce qu'ils les contestent ? Est-ce qu'ils les nuancent ? Est-ce qu'ils reconnaissent quelque chose qu'ils ont déjà entendu ailleurs ? Est-ce qu'ils les laissent parfois passer parce qu'elles ont l'air ordinaires, bien formulées, presque évidentes ?

C'est pour toutes ces raisons que ce mémoire s'intéresse à la manière dont les jeunes bruxellois de 18 à 25 ans reçoivent les stéréotypes de classe véhiculés par ChatGPT et aux postures qu'ils développent face à ces représentations.

Pour suivre ce fil, le mémoire avance en plusieurs parties. La première partie pose le cadre théorique du travail, en revenant sur les stéréotypes, les classes sociales et l'intelligence artificielle, afin de comprendre comment certaines représentations sociales peuvent se construire, circuler et se retrouver dans des réponses générées par ChatGPT. La deuxième partie déplace ensuite le regard vers la réception et l'analyse du discours, parce qu'il ne suffit pas de regarder ce que ChatGPT produit : il faut aussi comprendre comment ces réponses sont lues, interprétées, discutées ou parfois laissées de côté. La troisième partie présente la méthodologie mise en place, le choix des jeunes bruxellois de 18 à 25 ans, le dispositif d'enquête et la manière dont les données ont été analysées. Enfin, la dernière partie est consacrée à l'analyse et à la discussion des résultats, en s'intéressant aux postures que les participants développent face aux stéréotypes de classe véhiculés par ChatGPT.

Cette première partie sert à installer le cadre théorique du mémoire et à poser les repères nécessaires pour comprendre la suite du travail. Il avance autour de trois grands axes. Le premier revient sur les stéréotypes, leurs fonctions et leurs dimensions, avant de resserrer la réflexion autour des classes sociales et des stéréotypes de classe. La deuxième porte sur l'intelligence artificielle, en passant par l'IA générative et plus précisément ChatGPT. Enfin la troisième partie sera consacré à la réception en abordant divers travaux menés sur des publics. Cette dernière partie rapportera également une étude portant sur la réception face aux algorithmes.

1. Les stéréotypes

1.1. Le stéréotype : élément de définition

Il y a des mots qui circulent partout, tellement évidents qu'on finit par ne plus vraiment les entendre. "Stéréotype" fait partie de ceux qu'on prononce presque machinalement, comme un mot-refuge pour décrire des situations qu'on ne prend pas le temps d'expliquer. On l'utilise pour nommer ce qui nous dérange, ce qui nous énerve, ou simplement ce qui nous semble "aller de soi". Pourtant, derrière ce mot que l'on croit anodin se cache une manière bien précise de regarder les autres, souvent avant même de leur laisser la chance d'exister autrement que dans notre tête. Dans la vie de tous les jours, ces images toutes faites glissent dans nos conversations, nos jugements rapides, nos impressions instantanées. Elles se glissent aussi dans ce que l'on croit comprendre des autres : un regard, un style, un accent, parfois même un simple prénom suffit pour déclencher cette petite voix intérieure qui pense déjà savoir.

C'est ce moment où l'on réagit avant d'avoir réfléchi, où l'on classe avant d'avoir regardé. Cette mécanique-là, elle ne tombe pas du ciel : elle structure nos relations, nos échanges et la manière dont on se situe les uns par rapport aux autres. Et c'est justement parce que tout cela semble couler de source qu'il faut revenir au point de départ et comprendre comment ces images se forment, s'installent et finissent par devenir si naturelles qu'on ne les questionne plus. Avant d'entrer dans les définitions et les concepts, il faut saisir l'enjeu. Un stéréotype n'est jamais « juste une idée ». C'est un raccourci qui raconte quelque chose de beaucoup plus large sur la façon dont une société apprend à voir et à classer

1.1.1. De la définition au mécanisme

En guise de point de départ, on peut partir de la définition proposée par le Larousse (2022), qui décrit le stéréotype comme une “caractérisation symbolique et schématique d’un groupe qui s’appuie sur des attentes et des jugements de routine.” La phrase paraît simple, mais elle concentre déjà tout ce qui fait la force et le problème des stéréotypes. Chaque terme renvoie à une dimension précise du mécanisme. On ne parle pas d’un “avis” ou d’une “impression” mais d’un mode de description du social qui a sa propre logique. Quand on parle de “caractérisation”, on n’est pas dans la description pure, caractériser, c’est choisir ce qu’on retient et ce qu’on oublie volontairement, c’est sélectionner deux ou trois traits qui deviennent “des vérités” d’un groupe. Les travaux en psychologie sociale montrent que juger quelqu’un n’est jamais neutre, c’est toujours un mélange de ce que l’on voit, de ce que l’on croit savoir et de ce que l’on projette sur l’autre. Dépret et Filisetti (2001) rappellent que « juger quelqu’un est un acte éminemment social » (Dépret & Filisetti, 2001, p. 1). Cela signifie que le jugement ne se fait jamais hors contexte, il est pris dans des normes, des valeurs, des catégories déjà là. Caractériser un groupe, c’est donc déjà l’inscrire dans une certaine manière de voir le monde. On décide, parfois sans en avoir conscience, quels traits comptent, quels comportements sont jugés révélateurs, et on laisse de côté tout ce qui ne collera pas avec l’image que l’on a en tête. La caractérisation n’est pas un constat, c’est un tri.

Représentation symbolique et schématique

La définition parle ensuite de “caractérisation symbolique”, et là, nous entrons dans quelque chose d’essentiel. Symbolique signifie que ce que nous attribuons à un groupe n’est jamais une copie du réel, mais une image que notre société fabrique, transforme et simplifie au fil du temps. Dans son texte sur la fonction symbolique, Jovchelovitch (2005) rappelle que « le pouvoir d’un symbole réside dans sa capacité à produire du sens et à communiquer ce sens » (Jovchelovitch & Orfali, 2005, p. 53). Cela veut dire que chaque symbole nous impose une manière de voir, une grille de lecture qui dépasse largement l’individu. Quand nous disons “les profs sont comme ceci” ou “les jeunes des quartiers sont comme cela”, nous ne parlons jamais d’une personne précise. Nous réactivons une image collective, quelque chose qui circule autour de nous, que nous reconnaissons immédiatement et qui influence notre manière de comprendre les autres, parfois sans même que nous en ayons conscience. Le stéréotype fonctionne exactement comme cela. Il crée en nous l’impression que nous connaissons déjà un groupe avant même d’avoir rencontré l’un de ses membres. Et cette impression ne sort pas de nulle

part : elle vient de ce que nous avons absorbé au fil des années, dans nos familles, à l'école, dans les médias ou sur les réseaux. Le côté symbolique montre bien que le stéréotype n'est jamais une observation brute. C'est une représentation que nous recevons, que nous répétons, que nous transmettons malgré nous, jusqu'à ce qu'elle nous semble aller de soi simplement parce qu'elle revient constamment dans notre environnement.

La dimension "schématique" insiste elle aussi sur cette simplification. Un schéma, par définition, garde seulement ce qui est essentiel, ou plutôt ce qui est considéré comme tel. Il réduit, condense et supprime tout ce qui dépasse. Les schémas cognitifs permettent de traiter l'information plus vite, de ne pas réinventer la roue à chaque situation. Dans son article consacré à la Cultural Schema Theory, Ehsan Shahghasemi (2017), en s'appuyant sur des travaux issus de la psychologie sociale, décrit les schémas comme des « *patterns of typicality that help people to organize the world around them so that events become more meaningful and understandable* » (Shahghasemi, 2017, p. 3) Cette citation nous permet de confirmer une chose. Un schéma ne se limite pas à une image mentale isolée. Il constitue une structure organisée qui rend l'expérience plus intelligible en reliant entre eux certains éléments jugés typiques. Il intervient avant même l'analyse consciente, en donnant déjà une forme au réel perçu.

Ce mécanisme est central pour comprendre la manière dont les groupes sont appréhendés. Lorsque nous rencontrons une personne perçue comme appartenant à un groupe donné, nous mobilisons des attentes préalables et des associations déjà construites. Ce cadre permet de comprendre rapidement une situation sans avoir l'impression de repartir de zéro à chaque interaction. Mais lorsqu'on applique ce mécanisme aux groupes humains, il devient problématique. Les stéréotypes réduisent toute la diversité d'un groupe à quelques caractéristiques présentées comme typiques. Des personnes aux parcours, aux valeurs et aux modes de vie très différents finissent par être rangées sous une même étiquette. Ce n'est pas seulement une simplification, c'est une orientation du regard. Le schéma prépare déjà ce que l'on s'attend à voir et structure l'interprétation avant même que l'observation ne commence réellement.

Du groupe aux attentes sociales

Le stéréotype concerne un “groupe”, et ce mot n’est pas anodin. Un groupe n’est pas juste une somme d’individus alignés par hasard. C’est une entité que l’on construit en repérant ce que les personnes ont en commun, ou ce que l’on décide de considérer comme commun. Descombes (1996) rappelle que « le fait que plusieurs individus partagent un attribut personnel permet de les classer ensemble et de poser un groupe nominal » (Descombes, 1996, p. 28). Autrement dit, on fabrique des groupes en fonction de certains critères, qui peuvent être très différents : l’âge, le genre, la profession, le quartier, le niveau de revenu, le style vestimentaire. Le stéréotype s’appuie sur cette fabrication. Il part de l’idée que puisque ces personnes sont classées ensemble, elles partagent aussi des traits psychologiques, des attitudes, des valeurs. On passe ainsi d’un regroupement descriptif à une lecture interprétative. Le groupe devient un “type” et les individus sont censés lui correspondre. C’est là que la généralisation commence à prendre le dessus sur la réalité.

La définition du Larousse ajoute que cette caractérisation repose sur des “attentes”. C’est un point crucial, parce que les attentes ne sont jamais neutres : elles orientent le regard avant même que l’échange commence. Schadron (2005) rappelle qu’un effet particulièrement pervers des attentes négatives est qu’elles « influencent fréquemment le comportement et l’autoreprésentation de ces personnes dans un sens qui confirme ces attentes » (Schadron, 2005, p.77). Autrement dit, une attente ne reste pas dans la tête de celui qui observe : elle impose un cadre qui peut peser sur la manière dont l’autre se comporte et se perçoit. Les attentes sont les anticipations que l’on projette sur quelqu’un avant même qu’il ouvre la bouche. Elles viennent de ce qu’on a appris, vu, entendu ou intégré sur un groupe. Quand on pense déjà savoir ce qu’un groupe est “censé être”, on s’attend automatiquement à certains comportements, certaines manières de parler, certaines réactions. Et ces attentes modifient directement la lecture de ce qu’il se passe. Un comportement qui correspond à ce qui était attendu vient facilement renforcer le stéréotype. À l’inverse, lorsqu’une personne s’en éloigne, son attitude est souvent ramenée à une simple exception, sans que l’image générale du groupe soit remise en cause pour autant. Les stéréotypes se maintiennent aussi de cette manière, les attentes orientent le regard, influencent l’interprétation des comportements et peuvent enfermer une personne dans une image avant même que la relation ait réellement commencé.

1.1.2. Des jugements de routine aux automatismes sociaux

Enfin, tout ça repose sur des “jugements de routine”. Les stéréotypes ne naissent pas toujours d’une réflexion longue et argumentée, ils ne sont pas forcément le résultat d’un raisonnement posé. Bien souvent, ils se déclenchent dans les moments où l’on va vite, dans des moments où l’on doit comprendre rapidement ce qui se joue face à nous. Dépret et Filisetti (2001), dans *Juger et estimer la valeur d’autrui : des biais de jugement aux compétences sociales*, rappellent que les processus impliqués dans le jugement sont « le plus souvent non contrôlés, automatiques ou inconscients » (Dépret & Filisetti, 2001, p. 2). Cela signifie que le jugement ne commence pas nécessairement par une intention claire d’évaluer. Il peut déjà être là, en arrière-plan, structuré par des catégories disponibles. Le jugement de routine correspond exactement à ce moment. Ce verdict intérieur qui tombe avant qu’on ait vraiment pris le temps d’analyser la situation. On voit un signe, un style, un accent, un quartier, un métier, et quelque chose s’impose.

Ce qui a été décrit plus haut, les représentations symboliques, les schémas et les attentes, ne se construit pas sur le moment. Cela s’active. Le stéréotype est déjà prêt à fonctionner. Les travaux de Patricia Devine permettent d’aller plus loin. Dans *Stereotypes and Prejudice: Their Automatic and Controlled Components*, elle montre que l’activation des stéréotypes peut se produire indépendamment des convictions explicites des individus (Devine, 1989). On peut rejeter consciemment les préjugés et malgré tout voir surgir des associations culturellement partagées dès qu’un groupe est évoqué. Ce premier mouvement ne passe pas toujours par la volonté. Il relève d’un fonctionnement appris et incorporé John A. Bargh, prolonge cette idée en montrant que certaines évaluations sociales peuvent se déclencher sans intention consciente, parce que des associations déjà disponibles en mémoire sont activées par le contexte (Bargh, 1984, cité dans Devine, 1989). Aller vite ce n’est donc pas une anomalie. C’est une manière ordinaire de traiter l’information sociale. On comprend alors pourquoi les jugements de routine sont si persistants. Ils rendent la vie sociale plus fluide. Ils évitent que chaque rencontre soit une énigme totale. Sans ces raccourcis, chaque interaction devrait être entièrement reconstruite. Ce caractère routinier et automatique explique en partie pourquoi il est si difficile de déconstruire les stéréotypes. On peut être sincèrement convaincu de ne pas vouloir juger les autres injustement, tout en continuant à activer des jugements de routine parce qu’ils sont profondément ancrés.

1.1.3. Le stéréotype comme croyance collective

Revenir à la définition du Larousse, et surtout l'analyser de près, permet de comprendre que le stéréotype va bien au-delà de la simple "idée reçue" qu'on évoque dans le langage courant. Cette définition rassemble déjà plusieurs éléments qui structurent la manière dont un groupe est perçu, c'est une image qui donne du sens, un schéma qui simplifie, une façon de constituer un groupe autour de quelques traits retenus, des attentes qui s'installent en amont, et des jugements automatiques qui se déclenchent presque sans réflexion.

À ce stade, nous pourrions penser que ce cadre suffit. Pourtant, certaines lectures montrent qu'un stéréotype ne se limite pas à une simple liste de traits, et qu'il transporte avec lui une manière de voir le monde qui dépasse largement les définitions de départ. C'est précisément ce que permet de saisir la lecture de Schadron et al. (1996) *Le rôle de la fonction explicative dans la genèse des stéréotypes*, lorsqu'ils rappellent que « la plupart des psychologues sociaux accepteraient sans doute de les définir comme des croyances concernant les caractéristiques partagées par les membres d'un groupe ou d'une catégorie sociale » (Schadron et al., 1996, p. 3). Pour paraphraser leur idée, un stéréotype n'est jamais un assemblage neutre d'attributs, il repose sur la conviction qu'un groupe est animé par une forme d'unité, une ressemblance qui semble aller de soi, et c'est justement cette croyance commune qui lui donne sa puissance.

Ce mécanisme apparaît malheureusement très souvent dans des scènes du quotidien, parfois tellement banales qu'on n'y fait même pas attention. En disant simplement "Je viens d'Anderlecht", je ne fournis aucune information sur ma personnalité, mon histoire ou mes choix de vie, et pourtant, chez certains, une image se met instantanément en place : un style, une ambiance, une attitude supposée. En d'autres termes, la représentation précède l'individu, comme si elle s'activait automatiquement dès qu'un indice minimal est donné et ce réflexe illustre exactement ce que décrivent Schadron et ses collègues.

Cette dynamique rejoint ce que souligne Lippmann dans *Public Opinion* (1922), lorsqu'il affirme que « For the most part we do not first see, and then define, we define first and then see » (Lippmann, 1922/1998, p. 81). Autrement dit, notre première lecture d'une personne ne vient pas d'une observation neutre. Elle s'appuie d'abord sur des catégories que l'on a déjà en tête, celles que l'on a apprises en grandissant, dans notre entourage ou dans l'espace public.

Dans ce sens, on ne "regarde" pas vraiment quelqu'un pour se faire une idée : on utilise surtout ce que l'on croit savoir sur le groupe auquel on pense qu'il appartient. Ce n'est qu'après coup que l'on ajuste, si on prend le temps de le faire. Ce détour par ces lectures ne modifie pas la

définition de départ. Il la rend simplement plus complète. Le stéréotype n'est pas seulement une caractérisation symbolique et schématique appuyée sur des attentes et des jugements de routine. C'est aussi une croyance collective qui précède l'expérience et qui nous pousse à associer certains traits entre eux avant même d'avoir observé quoi que ce soit. Poser ces éléments ensemble nous permet enfin de voir ce que recouvre réellement le mot "stéréotype". Nous ne sommes plus face à une définition froide ou isolée, mais devant une construction cohérente qui commence à prendre sens, et qui nous offre les repères nécessaires pour aborder la suite sans brûler d'étapes.

1.2. Les fonctions des stéréotypes

Après avoir clarifié ce que recouvre la notion de stéréotype, il devient nécessaire de s'intéresser à ce qu'il fait concrètement dans le fonctionnement du monde social. En psychologie sociale, plusieurs travaux montrent en effet que le stéréotype ne se limite pas à une image figée ou à une croyance erronée, mais qu'il remplit des fonctions précises. Il est mobilisé pour expliquer des comportements, produire des jugements et organiser les relations entre groupes, en apportant des repères là où la réalité sociale est complexe, incertaine ou difficile à interpréter.

1.2.1. La fonction explicative

La fonction explicative des stéréotypes est au centre de l'analyse développée par Schadron et al. dans *Le rôle de la fonction explicative dans la genèse des stéréotypes*. Leur point de départ est simple. Le stéréotype ne sert pas uniquement à décrire ou à classer les groupes sociaux. Il sert aussi à expliquer pourquoi certains individus seraient supposés se ressembler, agir de la même manière ou partager certains traits.

Dans cette logique, le stéréotype intervient au moment où un comportement appelle une interprétation. Plutôt que de s'attarder sur la situation, sur le parcours individuel ou sur le contexte, il propose une explication rapide en reliant ce comportement à l'appartenance de la personne à un groupe donné. Un comportement cesse alors d'être lu comme une situation particulière. Il devient le signe supposé d'un trait collectif.

L'article de Schadron et al. (1996) permet de comprendre plus clairement pourquoi ce mécanisme tient aussi bien dans le temps. Les auteurs expliquent qu'un stéréotype n'est pas seulement un contenu attribué à un groupe, mais qu'il comprend aussi « le "pourquoi", l'explication du fait que ces personnes constituent un groupe et l'explication de leurs

ressemblances « (Schadron et al., 1996, p. 4). Ce point change tout, parce qu'un stéréotype ne se contente pas de dire comment serait un groupe. Il laisse aussi entendre pourquoi il le serait. Il ajoute une petite logique interne, une sorte d'histoire toute faite qui donne l'impression que tout s'emboîte naturellement. Et c'est justement cette logique implicite qui le rend difficile à remettre en question. Même lorsqu'une personne ne correspond pas du tout à l'image attendue, la représentation globale ne bouge presque pas. Elle tient, comme si l'idée du groupe comptait plus que ce que l'on voit réellement. On comprend alors pourquoi les stéréotypes restent aussi présents dans les jugements sociaux ordinaires. Tant qu'ils donnent l'impression d'expliquer le réel, ils continuent d'être mobilisés. Même lorsqu'ils sont confrontés à des informations contradictoires, ils peuvent rester efficaces, non pas parce qu'ils seraient justes, mais parce qu'ils remplissent une fonction. Ils donnent du sens, réduisent l'incertitude et rendent la réalité sociale plus lisible.

1.2.2. La fonction de jugeabilité sociale

Dans la continuité de la fonction explicative, les stéréotypes remplissent aussi une fonction liée à la jugeabilité sociale des groupes, telle qu'elle est décrite dans le modèle développé par Georges Schadron, Vincent Yzerbyt et Jacques-Philippe Leyens dans *Le rôle de la fonction explicative dans la genèse des stéréotypes* (1996). L'idée est simple : expliquer les comportements à partir de l'appartenance à un groupe ne sert pas seulement à comprendre ce qui se passe, cela rend aussi les groupes plus faciles à juger. Le jugement social ne repose donc pas uniquement sur ce que l'on observe directement. Il dépend aussi du sentiment d'avoir suffisamment d'éléments pour se faire une idée. Lorsqu'un individu est perçu comme appartenant à un groupe associé à des caractéristiques générales, il devient plus lisible aux yeux de l'observateur. Cette lisibilité ne vient pas d'une connaissance réelle de la personne, mais du fait que le stéréotype donne l'impression que l'on sait déjà à quoi s'attendre. Par exemple, face à un comportement jugé déplacé ou surprenant au regard des attentes associées à un groupe, il est souvent plus simple de l'expliquer en le rattachant au groupe auquel la personne est associée, plutôt qu'en tenant compte de la situation précise ou de son parcours individuel. Cette explication rapide rend alors le jugement possible, voire évident.

Ce fonctionnement prolonge directement le travail explicatif décrit précédemment. En attribuant les comportements à des causes supposées communes aux membres d'un même groupe, le stéréotype fait passer des situations individuelles à des schémas plus généraux. Les comportements ne sont alors plus perçus comme des cas isolés, mais comme des manifestations

attendues, ce qui facilite l'évaluation et la comparaison entre groupes. C'est en ce sens que la jugeabilité sociale peut être comprise comme une fonction remplie par les stéréotypes. Là où ils permettent d'expliquer les comportements, ils permettent aussi de porter des jugements plus rapidement, en réduisant l'incertitude propre aux situations sociales. Cette fonction contribue ainsi à stabiliser les représentations et à maintenir les cadres interprétatifs mobilisés dans les jugements ordinaires.

1.2.3. Les fonctions affective et relationnelle

Au-delà de leur dimension cognitive, les stéréotypes jouent aussi un rôle social important, en lien avec la manière dont les relations entre groupes s'organisent et se maintiennent dans le temps. C'est ce que montre Edith Salès-Wuillemin dans *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale* (2006). Selon elle, les stéréotypes ne peuvent pas être compris uniquement comme des croyances individuelles. Ils prennent sens dans des rapports sociaux bien réels, en particulier lorsque les relations entre groupes sont marquées par des différences de statut ou de pouvoir. Dans cette perspective, les stéréotypes participent directement à la régulation des relations intergroupes. Salès-Wuillemin (2006) explique qu'ils permettent « d'assurer un équilibre relationnel, une stabilisation et une régulation des relations intergroupes » (Salès-Wuillemin, 2006, p. 87). Autrement dit, les stéréotypes contribuent à maintenir un certain ordre dans les relations entre groupes, même lorsque cet ordre repose sur des rapports inégaux. Ils rendent ces relations plus stables et plus prévisibles, en donnant du sens aux positions occupées par chacun. Par exemple, lorsque deux groupes occupent des places très différentes dans l'espace social, les stéréotypes associés à chacun peuvent contribuer à faire apparaître cette différence comme normale, voire légitime, en donnant l'impression que les rôles de chacun vont de soi.

Ce rôle régulateur se retrouve aussi dans la manière dont les stéréotypes peuvent servir à justifier les positions sociales. Les groupes dominants ont tendance à s'appuyer sur des représentations qui confortent leur place, en attribuant à l'exogroupe des caractéristiques négatives ou certains manques. De leur côté, les groupes dominés peuvent s'appuyer sur des représentations plus valorisantes afin de préserver une image positive d'eux-mêmes et de maintenir une certaine cohérence identitaire. Dans les deux cas, les stéréotypes participent au maintien des rapports sociaux tels qu'ils existent. Ainsi, les fonctions affectives et fonctionnelles des stéréotypes ne visent pas à transformer les relations intergroupes, mais à en assurer la régulation. En contribuant à stabiliser les positions et les hiérarchies entre groupes,

les stéréotypes participent à la continuité de l'ordre social et à la régulation des relations intergroupes dans la durée.

1.2.4. La fonction adaptative

Chez Vincent Yzerbyt comme chez Edith Salès-Wuillemin, les stéréotypes ne sont pas pensés uniquement comme des erreurs ou des dérives du raisonnement. Sans nier leurs effets potentiellement discriminants, ces auteur·rices montrent qu'ils remplissent aussi une fonction adaptative. Autrement dit, les stéréotypes servent à faire face à la complexité du monde social en permettant un traitement plus rapide et moins coûteux de l'information.

Cette fonction adaptative repose sur un mécanisme assez simple. Les stéréotypes donnent déjà une manière de lire la situation en orientant la perception, en organisant le jugement et en proposant des cadres d'interprétation déjà disponibles. Plutôt que d'analyser chaque situation dans le détail, ils permettent de se repérer rapidement et de savoir comment réagir. Par exemple, dans des situations ordinaires où les interactions sont nombreuses et rapides, comme dans l'espace public ou dans certains contextes professionnels, il est souvent impossible de prendre le temps d'évaluer chaque personne ou chaque situation de manière approfondie. Le recours à des catégories générales permet alors d'agir, de décider ou de juger sans repartir de zéro à chaque fois. L'intérêt de cette fonction ne tient pas à l'exactitude des stéréotypes, mais à leur efficacité pratique. En simplifiant la réalité sociale, ils donnent l'impression que la situation est comprise et maîtrisée, ce qui rend l'action possible, même lorsque cette compréhension repose sur des raccourcis. C'est aussi ce qui permet de comprendre leur persistance. Tant qu'ils remplissent cette fonction adaptative au quotidien, les stéréotypes continuent d'être mobilisés, malgré les limites et les effets problématiques qu'ils peuvent produire.

1.3. Les dimensions des stéréotypes

Les stéréotypes peuvent viser des réalités sociales très différentes, qu'il s'agisse du genre, de la classe sociale, de l'âge, de l'origine, de la religion ou encore des capacités supposées d'un individu. Face à toute cette variété, la tentation serait grande d'en dresser une liste détaillée, en distinguant méthodiquement et un à un les stéréotypes de genre, de classe, d'âge ou de nationalité, comme si le simple fait de les répertorier permettait déjà d'en rendre compte. Pourtant, une les énumérés ne suffit pas à comprendre ce qui les relie en profondeur. Ce qui traverse ces différentes formes de stéréotypes ne réside pas uniquement dans l'objet auquel ils s'appliquent, mais dans la manière dont ils fonctionnent et produisent des effets. Au-delà des groupes qu'ils visent, les stéréotypes reposent souvent sur une même logique. C'est pour cette raison qu'il est plus intéressant de les regarder à partir de leur manière de fonctionner plutôt que de multiplier les domaines auxquels ils s'appliquent. Les différentes recherches menées sur les stéréotypes ont permis de mettre en évidence deux dimensions qui permettent de mieux comprendre la manière dont les stéréotypes fonctionnent.

1.3.1. La dimension descriptive

Nous le savons maintenant, le stéréotype ne se limite ni à une simple idée reçue ni à une description neutre du réel. Il s'agit d'une représentation socialement partagée qui influence déjà la manière dont un groupe est perçu, interprété et situé dans l'espace social. Lorsqu'un groupe est évoqué, certaines images ou certaines caractéristiques peuvent apparaître presque spontanément dans l'esprit, comme si elles s'imposaient d'elles-mêmes dans la manière de penser ce groupe. Ces associations, nous les retrouvons dans les conversations ordinaires, dans les médias, dans les institutions ou encore dans les interactions quotidiennes, et on finit par les retrouver un peu partout, souvent sans même y prêter attention un peu comme ces chansons que l'on connaît par cœur sans même se rappeler quand ni comment on les a apprises. Mais toutes ces représentations ne jouent pas exactement le même rôle et ne produisent pas les mêmes effets. Certaines renvoient avant tout à des croyances sur les caractéristiques supposées des groupes sociaux, c'est-à-dire à la manière dont on en vient à imaginer, décrire ou se représenter certains groupes dans la vie sociale.

Plusieurs recherches en sciences sociales ont permis de mieux comprendre la manière dont les stéréotypes fonctionnent dans la vie sociale. Les travaux consacrés aux stéréotypes de genre ont joué un rôle important dans cette clarification, notamment parce qu'ils ont permis de mettre en évidence différentes dimensions dans la manière dont les groupes sont représentés. Comme

le mentionnent Heilman et al. (2024) « *gender stereotypes are both descriptive and prescriptive, meaning that they not only depict what women and men are like (descriptive) but also entail prescriptions about what women and men should be like (prescriptive)* » (Heilman et al, 2024, p. 167). Cette distinction montre que les stéréotypes ne se limitent pas à une seule manière de représenter les groupes sociaux. Ils peuvent à la fois décrire ce que les membres d'un groupe sont supposés être et exprimer ce qu'ils sont censés faire. Même si cette distinction a été formulée dans le cadre de recherches portant sur les stéréotypes de genre, elle permet de mieux comprendre un mécanisme plus général. Dans de nombreux cas, les stéréotypes commencent par associer certains traits à un groupe social donné. Ils posent ainsi un cadre d'interprétation qui contribue à organiser la perception des individus et des groupes.

La littérature en psychologie sociale désigne cette première facette comme la dimension descriptive des stéréotypes. Elle renvoie aux croyances concernant les caractéristiques que les membres d'un groupe sont supposés posséder et qui servent à décrire ce groupe dans l'imaginaire social (Prentice & Carranza, 2002). Autrement dit, le stéréotype agit d'abord comme une manière de caractériser un groupe en lui associant certains traits jugés typiques.

Dans un premier mouvement, le stéréotype décrit. Il pose un cadre, presque en silence, il associe à un groupe un ensemble de traits perçus comme typiques, parfois même comme naturels, comme s'ils appartenaient déjà à l'image que l'on se fait de ce groupe. On retrouve ce phénomène dans les stéréotypes de genre lorsque certaines qualités comme l'ambition, l'affirmation de soi ou la capacité à diriger sont plus facilement associées aux hommes, tandis que d'autres caractéristiques comme l'écoute, la sensibilité ou l'attention aux autres sont plus fréquemment attribuées aux femmes. Des mécanismes comparables apparaissent également dans les stéréotypes de classe sociale, où les individus issus de milieux populaires peuvent être décrits comme moins cultivés ou moins ambitieux, ou encore dans les stéréotypes liés à l'âge, où les jeunes sont parfois perçus comme impulsifs tandis que les personnes âgées seraient plus rigides ou conservatrices.

Les stéréotypes ne se réduisent toutefois pas à une simple liste de caractéristiques.

Dans leur article *Structure of Gender Stereotypes: Interrelationships Among Components and Gender Label*, Kay Deaux et Laurie L. Lewis montrent que ces représentations suivent une logique plus organisée qu'il n'y paraît. Elles écrivent « *Gender stereotypes are best described in terms of a set of components. Although these components are relatively independent of one another, information about one component can implicate other components in systematic*

ways” (Deaux & Lewis, 1984, p. 1002). En d’autres termes, les traits que l’on associe aux groupes ne circulent pas seuls. Ils ne se présentent pas comme une simple liste de caractéristiques posées les unes à côté des autres. Lorsqu’un élément apparaît dans la manière de décrire un groupe, d’autres peuvent surgir presque aussitôt, comme si ces différentes caractéristiques appartenaient déjà à la même image. Peu à peu, ces associations se répètent, se renforcent et finissent par former un ensemble qui semble cohérent. La description d’un groupe prend alors la forme d’un petit réseau d’images qui se soutiennent entre elles et donnent le sentiment de dessiner un portrait déjà familier. C’est précisément de cette manière que fonctionne la dimension descriptive des stéréotypes, puisqu’elle repose sur les caractéristiques que l’on attribue aux groupes et sur les associations qui se construisent progressivement autour d’elles.

C’est dans ce genre de situations que l’on voit concrètement comment ces associations se forment. Quand un trait apparaît dans la description d’un individu ou d’un groupe, il reste rarement seul. Très vite, d’autres images viennent s’y accrocher, comme si elles faisaient déjà partie de la même représentation.

Dire d’une personne qu’elle est médecin, avocate ou professeure d’université peut faire penser à la compétence, à la réussite ou à une certaine maîtrise des codes sociaux. À l’inverse, parler d’un ouvrier, d’un livreur ou d’un caissier peut faire apparaître des images liées au travail physique, à certaines trajectoires ou à des positions sociales moins valorisées. Un simple métier suffit donc parfois à déclencher toute une série d’associations. La même chose se produit dans des situations plus ordinaires. Une personne sportive peut être perçue comme disciplinée et motivée, tandis qu’une personne casanière peut sembler plus calme ou introvertie. Ces descriptions paraissent banales, mais elles influencent déjà la manière dont les personnes sont perçues et jugées.

On comprend alors mieux comment les stéréotypes viennent décrire les groupes sociaux. Certains traits s’y attachent, reviennent dans les discours et finissent par former des images qui nous deviennent familières. Mais les stéréotypes ne servent pas seulement à construire ces portraits. Ils jouent aussi un rôle dans la manière dont les groupes sont pensés et jugés. C’est cette autre dimension que la littérature aborde lorsqu’elle parle de dimension prescriptive.

1.3.2. La dimension prescriptive

Il y a des situations où ce n'est pas tant ce que fait une personne qui pose problème, mais plutôt le fait qu'elle ne le fasse pas « comme il faudrait ». Un homme qui décide de s'occuper de ses enfants à plein temps pendant que sa partenaire travaille peut, par exemple, être perçu comme moins ambitieux ou moins « masculin », là où ce même choix est davantage attendu et valorisé chez une femme. Même si personne ne le dit clairement, certaines manières d'être ou de se comporter paraissent plus attendues que d'autres selon la personne.

Les images associées aux groupes finissent par créer des attentes qui influencent la manière dont les comportements sont perçus, acceptés ou remis en question. Certaines attitudes semblent « tomber juste », tandis que d'autres donnent l'impression de ne pas être à leur place. Les stéréotypes ne servent alors plus seulement à décrire les groupes. Ils commencent aussi à peser sur ce qui est attendu des individus.

C'est ce passage de la description à l'attente que montre la distinction évoquée plus haut. Comme le formulent Heilman et al, les stéréotypes sont « gender stereotypes are both descriptive and prescriptive, meaning that they not only depict what women and men are like (descriptive) but also entail prescriptions about what women and men should be like (prescriptive) » (Heilman et al, 2024, p. 167). Il ne s'agit plus seulement d'associer quelques traits à un groupe. Certains comportements paraissent correspondre à l'image que l'on s'en fait, tandis que d'autres créent un décalage, comme s'ils ne répondaient pas tout à fait à ce qui était attendu.

Les travaux de Prentice et Carranza permettent de mieux comprendre ce mécanisme. Ils montrent que les qualités associées aux groupes ne restent pas de simples descriptions. Lorsqu'ils écrivent que « *the qualities they ascribe to women and men tend also to be ones that are required of women and men* » (Prentice & Carranza, 2002, p. 269), à force d'être associés à un groupe, certains traits ne servent plus seulement à le décrire. Ils deviennent peu à peu des repères à partir desquels on attend de ses membres qu'ils soient ou qu'ils agissent d'une certaine manière. C'est précisément là que le stéréotype prend une dimension prescriptive.

Mais ce cadre ne dit pas seulement ce qu'il faudrait être, il fonctionne aussi en creux. Certaines

caractéristiques sont encouragées et valorisées, tandis que d'autres deviennent plus difficiles à porter, comme si elles entraient en tension avec l'image du groupe. La notion de proscription renvoie justement à ce qui est implicitement découragé, voire jugé inapproprié. Prentice et Carranza distinguent ce qui est attendu de ce qui est implicitement écarté. Ils décrivent notamment des comportements tolérés comme des « *allowable transgressions of societal standards* », alors que d'autres se situent dans des zones où la vigilance sociale est beaucoup plus forte (Prentice & Carranza, 2002, p. 269). Certains écarts passent relativement inaperçus, tandis que d'autres deviennent rapidement visibles et problématiques.

Quand cet écart devient trop marqué, les réactions changent également. Rudman et Glick (2001) s'intéressent à la manière dont certains comportements sont jugés lorsqu'ils ne correspondent pas aux attentes liées aux rôles de genre. Ils décrivent une tension presque impossible à résoudre pour les femmes. Comme ils l'écrivent, « *women in performance settings face a catch-22... If they enact agentic behaviors to be perceived as qualified for leadership roles, they are rewarded with competence ratings equal to those for agentic men, but suffer a backlash effect in the form of social repercussions* » (Rudman & Glick, 2001, p. 743). Un comportement peut être reconnu comme compétent et répondre aux attentes professionnelles, tout en étant mal perçu sur le plan social. Ce qui pose problème n'est pas la compétence, mais le décalage avec l'image attendue de la personne.

C'est à ce moment qu'apparaît ce que la littérature appelle un backlash. Il ne s'agit pas d'un simple désaccord, mais de réactions négatives face à des comportements qui ne correspondent pas aux attentes associées à un groupe. Elles peuvent rester diffuses, prendre la forme d'une impression négative ou d'une gêne difficile à expliquer, mais aussi influencer plus concrètement les évaluations, les opportunités ou les décisions prises à l'égard des individus. La distinction entre les dimensions descriptive et prescriptive peut donner l'impression qu'il s'agit de deux niveaux séparés. Pourtant, les travaux mobilisés montrent plutôt une continuité. Les images associées aux groupes portent déjà une certaine manière attendue d'être, tandis que ces attentes s'appuient sur des représentations déjà installées. Les deux dimensions se nourrissent l'une de l'autre et finissent par créer un cadre assez stable pour orienter les jugements sans même être formulé clairement. Ce qui commence comme une manière de décrire devient peu à peu une manière d'attendre, puis d'évaluer. Cette continuité permet de

comprendre pourquoi les stéréotypes peuvent paraître anodins tout en produisant des effets bien réels sur la manière dont les individus sont perçus.

2. Les classes sociales

Qu'il s'agisse du genre, de l'âge, de l'origine ou encore du mode de vie, nous sommes constamment interprétés à partir de petits repères qui permettent de nous situer dans le monde social. Dans la vie de tous les jours, il ne faut pas grand-chose pour se faire une idée de quelqu'un, tant une manière de parler, une tenue, un loisir ou un parcours peuvent déjà orienter la perception.

C'est encore plus visible dès qu'il est question de classe sociale. Dire que l'on est médecin ou avocat ne renvoie pas aux mêmes images que dire que l'on est agent d'entretien ou ouvrier, parce que derrière ces métiers, il y a déjà tout un ensemble d'idées qui viennent se greffer. Dans un cas, on pense assez spontanément à la réussite ou à un certain capital culturel, dans l'autre à des conditions de vie plus contraintes, et tout cela s'impose même quand on ne connaît pas vraiment les personnes. Dit comme ça cela peut paraître banal, pourtant, ce qui se joue derrière est bien plus profond. Ces manières de voir ne sont pas juste des impressions, elles participent à organiser le monde social, à faire exister des écarts, à distinguer des positions et des trajectoires. La notion de classe sociale permet justement de comprendre ces différences en les replaçant dans quelque chose de plus large que des situations individuelles.

Ces jugements ne sont pas neutres. Ils servent aussi à marquer des différences entre les groupes sociaux. Pierre Bourdieu le montre lorsqu'il écrit que « le goût classe, et classe celui qui classe » (Bourdieu, 1979, p. 12). Quand on juge quelqu'un, donc quand on le classe par rapport à nous, c'est aussi une manière de se classer soi-même par rapport à lui.

2.1. Le concept de classes sociales

Le terme “classe sociale” est utilisé assez facilement quand on parle d'inégalités ou de différences de conditions de vie. Il revient souvent dans les discussions, au point de donner l'impression que tout le monde voit de quoi il s'agit. Pourtant, dès qu'on essaie d'aller un peu plus loin et de préciser ce que ça veut dire, ça devient vite moins évident. On ne parle pas simplement de différences entre individus, mais d'une manière plus large de comprendre

comment la société est organisée, comment elle tient, et pourquoi certaines positions donnent accès à plus de ressources, plus de possibilités ou plus de stabilité que d'autres.

Quand on commence à creuser, le nom de Karl Marx revient presque automatiquement. Son travail a posé des bases importantes pour penser les divisions sociales. Pourtant même chez lui, la classe sociale n'apparaît pas comme une notion clairement définie. Comme le rappelle Louis Chauvel (2001), « il n'existe pas de définition explicite de la classe sociale dans l'œuvre de Marx, mais des définitions implicites et des usages variés » (Chauvel, 2001, p. 316) Le flou autour de cette notion ne date pas d'aujourd'hui, il était déjà présent dans les textes qui ont contribué à la construire.

Si on continue à utiliser ce terme dans les sciences sociales, ce n'est pas juste par habitude. Il reste au cœur des manières de penser les inégalités entre groupes. Bouchet-Valat et Jayet (2019) parlent à ce propos d'« une approche spécifique des inégalités opposant différents groupes » (Bouchet-Valat et Jayet, 2019, p. 311). Ce n'est pas seulement une question de situations individuelles, il y a aussi des écarts entre les groupes, et ils ne se valent pas dans la société.

Le problème, c'est que l'on a souvent tendance à vouloir faire tenir la classe sociale dans un seul repère. La plupart du temps, on la ramène à des éléments visibles comme le métier, le niveau d'études, les revenus ou encore le mode de vie. Ces repères comptent, mais ils ne suffisent pas. Sorokin (1947) insiste d'ailleurs sur ce point en montrant que « la plupart des théories paraissent insuffisantes » (Sorokin, 1947, p. 57). Sorokin nous montre surtout que l'on a tendance à simplifier quelque chose qui est en réalité beaucoup plus large et plus difficile à saisir que ce que l'on pense. C'est à partir de là que les choses deviennent moins évidentes. La classe sociale ne se pense pas de la même manière selon le regard que l'on adopte, et elle ne renvoie donc pas tout à fait aux mêmes réalités.

2.2. Les diverses approches des classes sociales

2.2.1. Approche objectiviste

Demander à quelqu'un de se situer dans la société ne l'amène presque jamais à parler du regard qu'il porte sur lui-même ou de ce qu'il ressent, sa réponse passera plutôt par des repères plus concrets. Son métier, ses diplômes, sa situation financière ou encore le quartier dans lequel il vit... C'est un réflexe assez banal, mais qui en dit long sur la manière que l'on a de découper le monde en classes sociales.

Comme le souligne Camus (2016), l'objectivisme peut être défini comme un « rapport à l'objet excluant intentionnellement le sujet du processus de connaissance » (Camus, 2016, p. 4). On ne s'arrête pas vraiment à ce que les gens disent d'eux-mêmes, ni à la façon dont ils vivent leur situation, même si ces éléments existent. Ce qui compte, ce sont les choses visibles, des éléments que l'on peut observer et comparer le ressenti lui passe au second plan.

C'est justement à partir de ce type de raisonnement que certains auteurs ont cherché à penser les classes sociales de manière plus structurée. Et très vite, un nom revient, celui de Karl Marx.

Pour Marx, la classe est d'abord « un groupe déterminé par le rapport avec les moyens de production » (Marx, cité dans Ossowski, 1958, p. 74). On ne part pas de ce que les gens pensent d'eux-mêmes, la question de se situer socialement ne se joue ni dans la tête, ni dans la manière de se définir. Ce qui compte, c'est la place que l'on occupe concrètement, l'endroit où l'on se situe et les moyens que nous avons à disposition.

Marx ne s'arrête pas là, puisqu'il considère aussi que les classes sont « déterminées par le rapport avec des moyens de production différents » (Marx, cité dans Ossowski, 1958, p. 74). Certains possèdent, d'autres non, certains décident, d'autres exécutent et c'est à partir de ces éléments que les groupes prennent forme et se distinguent les uns des autres.

Là où Marx donne un repère pour penser les classes sociales, Burlaud et Mauger (2019) quant à eux, viennent s'arrêter sur quelque chose de plus précis. Ils cherchent un repère clair pour comprendre comment les classes se structurent concrètement. Ce qui sert de point d'appui, c'est « la possession ou la non-possession des moyens de production (...) qui détermine la position dans le système des classes » (Burlaud & Mauger, 2019, p. 10). On reste donc sur quelque chose de très concret, qui permet de situer les individus sans passer par la manière dont ils parlent d'eux-mêmes. Ce qui compte, au fond, c'est ce qu'ils ont ou non, et la place que cela leur donne dans l'ensemble. Si on reprend cette manière de situer les individus à partir de repères concrets, on voit vite que ça ne suffit pas à tout expliquer. Chez Marx comme chez Burlaud et Mauger, on reste surtout centré sur les moyens de production, ce qui aide à comprendre certaines choses, mais pas tout.

C'est là que Chauvel (2001) apporte quelque chose en plus. Il montre que la classe sociale ne peut pas se résumer à un seul critère, même aussi central. Comme il le rappelle, « la classe sociale ne se réduit pas en effet à un seul indicateur mais se repère par le croisement de tout un ensemble de dimensions complémentaires », avec « la diversité des indicateurs nécessaires

(patrimoine, salaire, revenu, consommation, pratiques culturelles, diplôme, réseau relationnel, état de santé, etc.) « (Chauvel, 2001, p. 320).

C'est le genre de chose que l'on voit assez vite au quotidien, on ne se base jamais sur un seul élément pour se situer. Le niveau d'étude compte, mais le métier aussi, l'argent, les conditions de vie, les relations... et tout ça ne va pas toujours dans le même sens. Quelqu'un peut très bien avoir un bon diplôme mais peu de revenus, ou l'inverse, vivre dans un quartier valorisé sans forcément avoir beaucoup de ressources, ou encore avoir du capital culturel sans réelle sécurité économique, comme si ces repères ne disaient jamais tout. Au final, rien ne tient vraiment sur un seul critère. Ce qui compte, c'est plutôt la manière dont tout ça s'assemble.

L'idée que la position sociale se construit à partir de repères concrets ne reste pas bloquée dans les textes et les différentes théories sociologiques. Cette manière de voir la société, on la retrouve directement dans la manière dont les individus sont étudiés par les institutions les plus reconnues.

L'INSEE¹, principal organisme public chargé de produire et d'analyser les données sur la société française, propose plusieurs travaux qui permettent de le voir assez clairement. On peut penser par exemple à *Insee Première n°2068* (2025), consacré à la mobilité sociale entre générations, mais aussi à d'autres études qui mobilisent les catégories socioprofessionnelles pour décrire la population (INSEE, 2024). Dans ces deux cas, les individus sont classés à partir de leur niveau de qualification, de leur statut professionnel ou encore de leurs revenus, situer quelqu'un passe alors directement par des critères précis.

Mais ce qui ressort assez vite, c'est que cette logique ne s'arrête pas aux études qui parlent directement de classes sociales. Dès qu'il s'agit de décrire des individus ou simplement de voir à qui une recherche s'intéresse, on retombe sur ce même type de repères. C'est ce qu'on observe par exemple dans le document de la FTU (2023), où les participants sont définis à partir de leur situation socio-économique, de leur niveau de diplôme ou de leurs conditions de vie. Cela permet de comparer des situations, mais cela ne dit pas tout de ce que vivent réellement les personnes.

¹ L'INSEE (Institut National de la Statistique et des Études Économiques) est la direction générale du ministère de l'Économie et des Finances chargé de produire, d'analyser et de diffuser les statistiques officielles sur l'économie et la société française

2.2.2. Approche subjectiviste

Se retrouver quelque part et avoir cette impression de ne pas vraiment être à sa place, avec cette petite retenue qui fait que l'on ose pas trop parler par peur de dire un mot de travers, parfois parce qu'on ne se sent pas assez légitime, comme si l'endroit était un peu trop "élevé" pour nous, ou au contraire se sentir à l'aise presque immédiatement, comme si tout allait de soi et qu'on y avait naturellement sa place sans trop se poser de questions, c'est une situation assez banale mais qui dit beaucoup sur la manière dont on se sent, ou non, à sa place dans un environnement donné. Et pourtant, il n'y a rien de vraiment visible pour expliquer cela, aucun signe clair, rien qui permettrait de dire d'où est-ce que ça vient et malgré ça, ce décalage reste là, comme quelque chose qu'on ressent sans pouvoir vraiment l'expliquer.

Pour une même situation, certains vont se sentir légitimes là où d'autres auront l'impression de ne pas vraiment appartenir à ce milieu, à cet environnement. Et pourtant, même quand les critères de classe sont les mêmes sur le papier, le ressenti peut être complètement différent d'une personne à l'autre, comme si, ici, ces critères objectifs ne disaient finalement pas grand-chose. C'est à partir de ce type de décalage qu'on commence à s'éloigner d'une lecture uniquement fondée sur des critères extérieurs. Une autre manière d'aborder les classes sociales apparaît, elle est plus attentive à ce que les individus vivent réellement.

Le subjectivisme, comme le rappelle Facchini (2011), repose sur l'idée que « toute explication des phénomènes sociaux doit débiter par l'étude des états mentaux subjectifs des acteurs » et que « ce sont les perceptions des acteurs qui dirigent leurs actions et non pas la réalité objective » (Facchini, 2011, p. 2), ce qui permet justement de comprendre que l'appartenance à une classe sociale ne se résume pas uniquement à des critères objectifs, mais passe aussi par la manière dont elle est perçue et vécue par les individus eux-mêmes.

On retrouve bien cette idée chez Wright (2003) quand il écrit que « *class is not defined by a set of objective properties of a person's social situation, but by the shared subjective understandings of people about rankings within social inequality* » (Wright, 2003, p. 1). Il met en évidence que la classe ne tient pas qu'à une position ou à des critères fixes comme le revenu, le niveau d'études ou encore le métier. Elle passe aussi par la manière dont chacun se situe, regarde les autres, se compare, souvent sans même vraiment s'en rendre compte, à partir de repères qui ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Deux personnes que l'on pourrait situer "dans la même classe" sur base de critères fixes ne vont donc pas forcément se percevoir de

la même manière, parce que ce n'est pas seulement la position qui compte ici, mais la manière dont elle est comprise, dont on s'y reconnaît ou non, dont on sent si elle correspond... ou pas.

Se situer ne se fait jamais seul, ça passe toujours, d'une manière ou d'une autre, par les autres. Chez Hoggart (1957), ça se voit dans la manière dont les groupes se définissent en se distinguant les uns des autres. Il écrit que « la plupart des groupes sociaux doivent l'essentiel de leur cohésion à leur pouvoir d'exclusion, c'est-à-dire au sentiment de différence attaché à ceux qui ne sont pas “nous” » (Hoggart, 1957, cité dans Piponnier, 2018).

Nous sommes sur quelque chose de plus précis que ce que dit Wright. Là où Wright insiste surtout sur la manière dont les individus se situent socialement, Hoggart montre que ça passe très concrètement par le rapport aux autres, par le fait de se sentir du même côté que certains et pas d'autres. Ce n'est pas seulement une question de perception générale, mais une manière de se reconnaître dans un “nous” et de se tenir à distance d'un “eux”. La classe, ça se joue aussi là, dans ces limites qu'on trace sans trop y penser, et qui finissent par influencer sur la manière dont chacun se situe.

Si on revient à l'exemple mentionné précédemment, celui de ce moment où l'on ne se sent pas vraiment à sa place, ça devient plus clair. Ce malaise ne vient pas forcément d'un écart visible ou mesurable, mais aussi du fait qu'on ne se reconnaît pas dans ceux qui sont là, qu'on ne se sent pas du même côté, même si, sur le papier, rien ne semble vraiment nous en distinguer.

3. Les stéréotypes de classes sociales

Que l'on parte d'indicateurs très concrets ou du ressenti des personnes, la classe sociale ne se résume jamais à une simple place dans l'espace social. Comme le rappelle Bourdieu (1979), classer les autres, ce n'est pas seulement les situer, c'est aussi dire quelque chose de la manière dont on se situe soi-même. Derrière une position sociale, il y a donc toujours des images, des attentes, une certaine manière de regarder les individus à partir de la place qu'on leur donne. Ce qui nous intéresse ici, c'est de voir comment ces images se mettent en place et comment s'organisent les stéréotypes de classe.

Nous le savons maintenant, les classes sociales servent de repères, mais elles ne restent jamais de simples catégories. Ce qui n'était au départ qu'une position se charge très vite d'images et d'attentes. On ne se contente plus de situer quelqu'un, on commence déjà à lui attribuer certaines caractéristiques. On ne regarde plus seulement la place occupée par une personne, on

s'intéresse à ce qu'elle est censée être en fonction de cette place. La position sociale ne suffit plus à elle seule, elle laisse place à une représentation plus large, où l'idée que l'on se fait de la personne compte tout autant que ce qu'elle est réellement.

On pourrait penser que ces stéréotypes viennent avec le temps, à force d'expériences et de contacts avec le monde social. Mais en réalité ils se mettent en place bien plus tôt que ce que l'on pense. En s'appuyant sur les travaux de Sigelman, Durante et Fiske (2017) disent que « preschoolers... can classify individuals as rich and poor, and by the age of six they perceive a rich man as more competent » (Sigelman, 2012, cité dans Durante & Fiske, 2017, p. 2) Dès le plus jeune âge, les enfants remarquent les différences de richesse entre les personnes qui les entourent. Avec ce qu'ils voient autour d'eux, ce qu'ils entendent et les images auxquelles ils sont exposés, ils commencent peu à peu à y associer des caractéristiques. Et c'est à travers ces expériences là que naissent les premiers stéréotypes de classe.

Les enfants ne se contentent plus de remarquer des différences, ils commencent à s'en servir pour comprendre les autres. Durante et Fiske (2017) reprennent par exemple les travaux de Shutts et al. et montrent que « *Children very early (4–6 years old) develop a preference for wealthy groups and use wealth cues to form their preferences toward peers* » (Shutts et al., 2016, cité dans Durante & Fiske, 2017, p. 2). C'est en s'appuyant sur des indices de richesse qu'ils se font une idée des autres et notamment de leurs camarades. Cela passe par des choses concrètes, comme les vêtements, les objets qu'on possède ou le mode de vie. C'est à travers ces éléments qu'ils construisent une image des autres, et petit à petit, ce qui est simplement observé commence à devenir la structure des stéréotypes de classe.

À partir de ce qu'ils voient, les enfants commencent déjà à se faire une première image des personnes en fonction de leur position sociale, mais ça ne s'arrête pas là. Sur ce point, les travaux repris par Durante et Fiske montrent que « *education institutionalizes and reproduces SC² inequality... the culture of the dominant group shapes educational institutions* » (Stephens et al., 2017, cité dans Durante & Fiske, 2017, p. 3). L'école vient renforcer ces premières représentations. Elle valorise certaines manières de faire, certaines façons d'être, qui sont celles des groupes dominants, et elle donne ainsi plus de poids aux images que les enfants ont déjà commencé à construire à partir de ce qu'ils ont observé. Et à côté de ça, il y a tout ce qui se

² La classe sociale (SC) est définie comme un système de stratification qui classe les individus selon leur accès différencié aux ressources matérielles, sociales et culturelles, ce qui influence de manière importante leurs conditions de vie (Durante & Fiske, 2017, p. 1).

joue au quotidien. Dans la suite de leur analyse, Durante et Fiske (2017) montrent que ça passe aussi par des signes très concrets. « *SC can be signaled in many ways (clothes, tastes, manners, dialects) ... and people accurately read those signals* » (Kraus et al., 2013, cité dans Durante & Fiske, 2017, p. 3). Les stéréotypes de classe se construisent aussi à partir de cette lecture des signes sociaux. Les vêtements, la manière de parler ou les habitudes deviennent des indices à partir desquels on associe certaines caractéristiques à une personne. Petit à petit, ces associations se répètent, se stabilisent, et finissent par former des stéréotypes de classe.

3.1. Les stéréotypes dans les interactions sociales

« *Vu sa manière de parler, il ne doit pas avoir fait de grandes études.* » « *Il a décroché un stage en deux jours ... avec des parents avocats, normal que tout soit plus simple.* » Dans une classe à Bruxelles, dans un café à Paris, ou dans un salon à Casablanca, ces phrases on peut les entendre partout. Les mots changeront peut-être un peu, les situations aussi, mais l'idée restera la même. Un élément nous évoque quelque chose, et tout un schéma d'idées préconstruites se met en route et finit par circuler.

En parlant des représentations sociales, Denise Jodelet (2003) dit de celles-ci qu'elles « circulent dans les discours, sont portées par les mots » (Jodelet, 2003, p. 48). Elles passent par les échanges du quotidien, une remarque entendue à la maison est reprise à l'école, reformulée au travail puis confirmée par les dires d'un ami. La circulation des stéréotypes ne se fait pas de manière neutre, à force d'être reprises les idées ne restent pas exactement les mêmes. Elles bougent et s'adaptent à chaque passage. Martin et al. (2017) montrent que les stéréotypes circulent d'une personne à une autre à travers la transmission de l'information sociale, dans un processus où « *social information is repeatedly passed from person to person* » (Martin et al., 2017, p. 1). Une idée part de quelqu'un, elle est mise en mots, devient visible, puis elle est reprise par quelqu'un d'autre qui va la comprendre à sa manière. À chaque transmission, » « *it affords the recipient the opportunity to modify* » (Martin et al., 2017, p. 3) ce qui est reçu, ce qui fait que ce qui circule ne reste jamais exactement identique et à force de passer d'une personne à une autre, ces transformations ne disparaissent pas, elles s'accumulent. Les auteurs parlent d'un « *continuous cycle of stereotype formation and evolution* » (Martin et al., 2017, p. 4), où les stéréotypes se reforment en permanence au fil des échanges.

Au final, l'idée devient familière, mais jamais exactement de la même manière pour tout le monde. Chacun la reprend un peu à sa manière, avec ses propres repères, son expérience, son contexte. Et c'est justement comme ça qu'elle tient et qu'elle continue à circuler.

Dans cette circulation, tout ne se transmet pas de la même manière. Ces mêmes auteurs montrent qu’au fil des transmissions, les éléments qui vont dans le sens du stéréotype ont tendance à prendre le dessus dans ce qui est communiqué, au point que “*people showed an increasing tendency to communicate stereotype-consistent information as the chains progressed*” (Martin et al., 2017, p. 8). On ne transmet jamais tout tel quel, il y a un tri dans ce qui circule. Ce tri fait passer plus facilement ce qui correspond déjà à une représentation attendue d’une personne à une autre, pendant que le reste disparaît peu à peu.

3.2. Les stéréotypes et les médias

Il suffit d’allumer sa télévision, de s’asseoir devant la RTBF ou RTL-TVI, d’ouvrir un journal comme *La DH* ou *Sudinfo*, ou d’écouter certaines émissions à la radio, sur Bel RTL ou LN24, pour se rendre compte que certains stéréotypes reviennent souvent. Selon les médias et leurs lignes éditoriales, les sujets peuvent être traités différemment, tout en revenant souvent avec des angles proches et des manières de les raconter qui se ressemblent. Ces associations deviennent familières, elles circulent d’un média à l’autre et puis passent des dîners de famille aux discussions entre amis, jusqu’aux conversations devant la machine à café. On reprend des mots, des idées, qui finissent par s’installer dans notre façon de voir le monde. Les médias sont pourtant censés nous aider à comprendre le réel, mais ce qui circule à travers eux peut parfois aller dans une autre direction.

Un contrôle de police tourne mal à Schaerbeek. À la télévision, la scène est présentée sous un angle assez tendu. Musique de fond un peu stressante, plans serrés sur les gyrophares et des images qui s’enchaînent rapidement, pendant que le présentateur parle de « tensions dans le quartier » et de « refus d’obtempérer ». Tout en insistant sur le comportement du jeune et sur le climat autour.

À la radio, le même événement est raconté autrement. Le journaliste revient sur le déroulement du contrôle et sur ce qu’il s’est passé, en parlant plutôt « d’une intervention contestée » ou « d’un usage de la force remis en question », en insistant plus sur le rôle de la police que sur le comportement du jeune.

Dans la presse écrite, le récit prend encore une autre forme. On y lit que l’incident « s’inscrit dans un climat de tensions récurrentes entre habitants et forces de l’ordre » ou qu’il « relance le débat sur les pratiques de contrôle dans certains quartiers ».

Au départ, il y a juste un fait, qui ne porte pas encore les images associées qu'on va lui attribuer par la suite. Le fait, lui, ne change pas, ce qui change, c'est ce qu'on en retient.

« *A "raw" historical event cannot, in that form, be transmitted by, say, a television newscast. Events can only be signified within the aural-visual forms of the televisual discourse* » (Hall, 1980, p. 164). Hall (1980) le montre bien, un événement ne circule jamais tel quel. À partir du moment où il passe par les médias, il prend déjà une forme et une certaine manière d'être raconté. Et c'est exactement ce qu'on retrouve dans l'exemple. Le contrôle de police n'est pas raconté comme un simple fait. Il est raconté à travers des choix de mots, d'images et d'angles qui lui donnent une forme précise. Ce n'est plus le fait en lui-même qui circule, mais la manière dont il a été mis en scène. Ce qui se diffuse, ce sont les images, l'ambiance, la tension qu'on a vue, les plans serrés sur les gyrophares, le rythme des images, tout ce qui donne une certaine lecture de la scène.

C'est exactement ce que souligne Stuart Hall quand il écrit que « *it is in this discursive form that the circulation of the "product" takes place* » (Hall, 1980, p.163). Quand on parle de « refus d'obtempérer » ou de « tensions dans le quartier », ce n'est pas simplement une manière de décrire ce qui s'est passé. Ça installe une ambiance, une façon de voir la situation. Devant sa télévision, une mère de famille ne retient pas forcément le fait en lui-même, mais plutôt cette tension, cette image du quartier, ce climat qui se dégage de la scène. Les médias s'appuient sur des codes déjà connus, des images, des façons de parler qu'on reconnaît facilement. Ce sont ces codes-là qui se diffusent, qui passent d'un sujet à un autre, d'un média à un autre. À force d'être repris, ils circulent encore et encore, s'installent dans les esprits.

Le rôle que les médias jouent dans ce qui circule est bien plus important que ce que l'on pense et ne se limite pas simplement à faire passer des informations. Comme le dit Van Dijk (1991), « *people largely draw upon the mass media for their knowledge* » (Van Dijk, 1991, p. 232). Les médias, ce n'est pas juste une fenêtre qu'on regarde en passant mais plutôt un prisme à travers lequel on finit par voir la réalité. Pour beaucoup de gens, ce qui passe à la télé, à la radio ou dans les articles de presse sert de base pour comprendre le monde, pour se représenter des situations ou des groupes qu'ils n'ont jamais rencontrés directement. Mais comme ce qu'on retient est souvent partiel et simplifié, ce sont aussi ces formes-là qui circulent, et qui peuvent prendre la forme de stéréotypes.

Mais comment comprendre le monde si ce qu'on voit passe par des mises en scène qui se répètent ? Bourdieu (1996) montre que le problème ne vient pas uniquement de cette mise en forme, mais aussi de la manière dont l'information circule entre les médias eux-mêmes. Il explique qu'une grande partie de l'information utilisée par les journalistes « *comes in large part from other informers* » (Bourdieu, 1996, p. 26), et parle dans le même temps « *d'a sort of leveling, a homogenization of standards* » (Bourdieu, 1996, p. 26). Les journalistes ne partent pas tous de zéro, ils reprennent des informations qui existent déjà et les retravaillent. Les médias finissent par s'homogénéiser dans leur manière de faire, ils ne racontent pas exactement la même chose, mais cela reste souvent proche.

Bourdieu (1996) va encore plus loin en parlant d'un effet de « *mental closure* » (p. 24). Ce terme renvoie au fait que, plus les récits se ressemblent, plus les manières de voir une situation se réduisent. Quand les médias reprennent les mêmes formulations, les mêmes catégories et les mêmes cadrages, ils ne se contentent pas de raconter, ils installent aussi des façons de comprendre. Certaines représentations circulent alors plus facilement que d'autres, on les retrouve d'un sujet à l'autre, et à force, ce sont surtout celles-là qui restent.

Un événement comme le contrôle de police évoqué plus haut a davantage de chances d'être repris à travers des expressions déjà installées comme « refus d'obtempérer » ou « tensions dans le quartier » plutôt qu'à travers des lectures moins présentes dans l'espace médiatique. Les cadrages ne sont pas plus 'juste' mais ils reprennent surtout des manières de dire déjà présentes, et donc plus facilement reprises.

C'est aussi comme ça que les stéréotypes s'installent. Ils ne persistent pas parce qu'ils décrivent mieux la réalité, mais parce que ce sont ces formes-là qui circulent le plus, dans un système où la reprise et l'homogénéisation finissent, peu à peu, par installer les mêmes manières de voir. La circulation des stéréotypes de classe ne s'arrête pas aux échanges ordinaires ou aux médias traditionnels. Elle se prolonge aussi dans les contenus numériques, où les mêmes associations peuvent être reprises, déplacées et reformulées dans des articles en ligne, des commentaires, des publications ou des textes partagés. Ces contenus ne produisent pas toujours des stéréotypes de manière frontale, mais ils peuvent les rendre disponibles sous des formes plus discrètes, plus banales, parfois simplement à travers un mot, une comparaison ou une manière de présenter un groupe social.

Ce déplacement vers le numérique permet aussi de comprendre pourquoi la question de l'intelligence artificielle se pose. Barraud (2019) rappelle qu'une intelligence artificielle

fonctionne à partir d'informations déjà existantes, qui peuvent contenir des biais, des catégories et des représentations sociales. Les stéréotypes ne disparaissent donc pas parce qu'ils passent par un dispositif technique. Ils peuvent aussi être repris dans des systèmes qui produisent du contenu à partir de cette matière déjà disponible.

Il y a quelques années encore, rester bloqué face à une question, un texte ou une idée difficile à formuler nous amenait presque toujours au même réflexe. Aller sur Google ou sur un autre moteur de recherche, lancer une recherche, parcourir les premiers résultats, ouvrir quelques pages, lire en diagonale, comparer des bouts de réponse, revenir en arrière, puis parfois ne pas trop savoir lequel garder. Aujourd'hui, ce geste a commencé à changer, on ne cherche plus toujours un site à consulter ou des liens à trier, mais une réponse claire, déjà formulée.

À première vue, ça ressemble surtout à un gain de temps. On pose une question, la réponse arrive, et tout paraît plus simple. Pourtant, ce n'est pas tout à fait le même geste que de chercher soi-même, d'ouvrir plusieurs liens, de comparer des sources et de reconstruire une réponse morceau par morceau. Ici, quelque chose est déjà fait pour nous. Le texte arrive avec son ordre, ses mots, ses exemples, ses silences aussi. Ce qu'on reçoit, ce n'est donc pas seulement une information, mais déjà une certaine manière de présenter les choses, avec des éléments qui passent devant et d'autres qui restent en arrière-plan.

C'est justement parce que ces réponses arrivent déjà formulées, avec leurs mots, leurs choix et leur manière de présenter les choses, que le lien avec les stéréotypes devient important. Les images sociales qui circulent déjà dans les conversations du quotidien, dans les médias ou dans les discours ordinaires ne disparaissent pas simplement parce qu'elles passent par un outil technique. Elles peuvent apparaître dans les réponses produites par l'intelligence artificielle, pas toujours de façon évidente ou caricaturale, mais parfois dans un mot choisi, un exemple donné, ou même une manière de présenter une situation. L'idée n'est pas de faire comme si l'intelligence artificielle créait les stéréotypes toute seule, mais de regarder comment elle peut reprendre des stéréotypes déjà présents dans la société, les reformuler, les rendre plus accessibles et les faire circuler dans des nos usages devenus quotidiens.

Avant de comprendre comment l'intelligence artificielle peut reprendre et faire circuler des stéréotypes, il faut d'abord comprendre ce qu'elle est. Il faut donc revenir sur l'intelligence artificielle, sur les IA génératives, sur les modèles de langage, sur leur fonctionnement, sur les données qu'ils utilisent et sur les limites que tout cela peut poser.

4. L'intelligence artificielle

4.1. L'intelligence artificielle : élément de définition

Avant de parler de ChatGPT ou des modèles de langage, il faut déjà savoir ce que l'on met derrière l'expression "intelligence artificielle". C'est une expression que l'on utilise beaucoup aujourd'hui, sans toujours savoir précisément ce qu'elle recouvre. Une IA peut servir à traduire un texte, recommander une vidéo, reconnaître un visage sur une photo, proposer un itinéraire, filtrer des mails indésirables, détecter une fraude bancaire, aider à poser un diagnostic médical ou répondre à une question. Ces outils ne font pas tous la même chose, et c'est justement ce qui rend le terme parfois flou. Mais ils ont un point commun. Ils s'appuient sur des données pour produire un résultat.

Barraud (2019) propose une définition qui permet de poser une première base. Selon lui, « une intelligence artificielle est une technologie capable de produire des résultats similaires à ceux issus du cerveau humain » (Barraud, 2019, p. 17). Cette définition aide à éviter une confusion importante. L'IA n'est pas une pensée humaine cachée dans un ordinateur. Elle n'a pas de conscience, elle ne comprend pas le monde comme nous pouvons le faire. Barraud (2019) précise d'ailleurs que ce que l'IA cherche à imiter, ce n'est pas « le fonctionnement de l'intelligence biologique mais uniquement les résultats auxquels elle parvient » (Barraud, 2019, p. 18). L'IA ne cherche pas à penser comme un humain, mais à produire des résultats qui peuvent ressembler à ceux d'un humain.

L'intelligence artificielle désigne donc plutôt tout un ensemble d'outils capables de réaliser des tâches que l'on peut associer souvent à l'intelligence humaine. Reconnaître, classer, prévoir, répondre, apprendre à partir d'exemples... Tout cela peut entrer dans ce champ, même si les outils ne fonctionnent pas tous de la même manière.

Le terme, lui, ne date pas d'aujourd'hui. Pallanca et Read (2022) rappellent que l'expression « intelligence artificielle » a été proposée par John McCarthy en 1956, lors d'un séminaire organisé au Dartmouth College (Pallanca et Read, 2022, p. 1). Depuis, le domaine a évolué, il ne relève plus seulement de l'informatique, mais se construit aussi avec les mathématiques, les sciences cognitives, la neurobiologie ou encore la philosophie (Pallanca et Read, 2022, p. 2). C'est aussi ce qui explique que l'IA puisse prendre des formes différentes en fonction des usages qu'on en fait, des domaines ou des problèmes auxquels elle répond.

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est son principe général. Barraud (2019) explique qu'une IA fonctionne avec des « entrées », c'est-à-dire des données initiales, et des « sorties », c'est-à-dire des résultats, en passant par différentes étapes faites de calculs, d'opérations logiques, de comparaisons ou d'analogies (Barraud, 2019, pp. 17-18). Dit plus simplement, une IA ne part pas de rien. Elle reçoit des données, les traite, puis produit quelque chose en retour.

Cette précision est importante pour la suite du mémoire car elle permet de voir qu'une intelligence artificielle ne répond jamais à partir d'une expérience vécue. Elle ne connaît pas les groupes sociaux, les métiers ou les parcours de vie comme une personne pourrait les connaître, au travers de ce qu'elle a vu, entendu ou vécu. Barraud (2019) le dit lorsqu'il écrit qu'« aucun ordinateur, aucun algorithme ni aucun réseau de neurones ne pense ni n'est intelligent à proprement parler » (Barraud, 2019, p. 18). Ce que l'IA produit ne vient donc pas d'une pensée à elle, mais des données sur lesquelles elle s'appuie.

C'est à partir de là que le lien avec la circulation des stéréotypes devient clair. Barraud (2019) explique que les biais présents dans les données peuvent se retrouver dans les résultats, et que l'intelligence artificielle reste marquée par les « catégorisations, préconçus et stéréotypes » présents dans les informations qu'elle traite (Barraud, 2019, p. 56). Donc si certaines images sociales reviennent dans les réponses d'une IA, ce n'est pas parce que la machine les pense ou les croit. C'est plutôt parce qu'elles peuvent déjà être là, dans les textes, les discours et les données qui servent à faire fonctionner ces systèmes.

4.2. ChatGPT, une IA générative

Toutes les intelligences artificielles ne font pas la même chose. Certaines reconnaissent, classent, recommandent ou prévoient. Elles peuvent repérer une fraude, trier des images, proposer un itinéraire ou recommander une vidéo. Avec l'IA générative, on entre dans un autre usage. Il ne s'agit plus seulement de traiter ou d'analyser ce qui existe déjà, mais aussi de produire un contenu à partir d'une demande.

C'est exactement ce que permettent de préciser Banh et Strobel (2023), lorsqu'ils expliquent que l'IA générative peut produire du « *novel and realistic content* », *comme du texte, des images ou du code informatique, à partir de « basic user prompt »* » (Banh & Strobel, 2023, p. 1). On voit surtout la différence dans ce qu'on lui demande de faire. Il ne s'agit plus seulement de lui donner une information pour qu'il la reconnaisse, la classe ou l'analyse. On

peut aussi partir d'une consigne toute simple, parfois quelques mots, et lui demander de produire quelque chose qui n'existait pas encore sous cette forme. C'est là que l'IA générative se distingue vraiment, parce qu'elle ne donne pas seulement un résultat, elle fabrique une réponse, une proposition ou un contenu.

Utiliser ChatGPT ou Claude pour générer du texte, DALL·E ou Adobe Firefly pour créer une image à partir d'une phrase, Runway pour produire ou modifier une vidéo, Suno pour générer une musique, ou encore GitHub Copilot pour aider à écrire du code, ce sont des usages différents, mais ils fonctionnent tous avec cette même logique générative. Nah et al. (2023) vont dans le même sens en montrant que l'IA générative ne se limite pas à un seul format, puisqu'elle peut produire des contenus multimodaux comme du « *text, audio, image, video, and even threedimensional models* » (Nah et al., 2023, p. 3). Ce qui change surtout, c'est que ces outils peuvent entrer dans des pratiques très simples du quotidien, pour apprendre, travailler, créer, chercher des idées, gagner du temps ou donner une première forme à un contenu.

Après ces exemples, il faut aussi regarder ce qui rend ces outils aussi faciles à utiliser. Pour obtenir un texte, une image, un son, une vidéo ou même du code, l'utilisateur n'a pas besoin de connaître le langage informatique, ni de comprendre tout ce qui se passe derrière son écran. Il formule simplement une demande avec ses propres mots, parfois de manière très simple, parfois avec plus de détails, et l'outil produit quelque chose en retour.

La place de la consigne est justement centrale dans ce que Banh et Strobel (2023) appellent le « prompt ». Pour eux, il permet à l'utilisateur d'échanger avec une application d'IA générative en utilisant le « *natural language* » pour produire le résultat attendu, comme « *text, images, or other types* » de contenus (Banh & Strobel, 2023, p. 4). Ce qu'il faut retenir ici, c'est que la demande n'est pas juste une phrase que l'on écrit avant que l'outil travaille. Elle devient le point de départ de ce que l'IA va produire. Quelques mots peuvent déjà orienter une réponse, une image ou un contenu. Et plus la consigne donne un ton, un format, une situation ou un objectif, plus elle guide ce que l'outil va proposer.

La consigne occupe une place centrale dans l'usage de l'IA générative. Banh et Strobel (2023) parlent de « prompt » pour désigner cette demande formulée par l'utilisateur en « *natural language* », à partir de laquelle l'outil peut produire du « *text, images, or other types* » de contenus (Banh & Strobel, 2023, p. 4). Ce que l'on écrit dans le prompt compte dès le départ ce ne sont pas juste quelques mots écrit avant que l'IA réponde, ils donnent déjà une direction,

une ambiance, parfois même une manière de comprendre la demande. Plus on précise un ton, un format, une situation ou un objectif, plus on trace le cadre dans lequel l'IA va produire.

Cette place donnée au prompt ne s'arrête pas au moment où l'on formule la demande. Elle se retrouve aussi dans ce que l'outil finit par produire. Une même consigne peut donner une réponse, puis une autre, sans que la demande ait vraiment changé. Banh et Strobel (2023) le soulignent lorsqu'ils écrivent que, pour « *one exact input prompt* », une application d'IA générative peut produire « *varying outputs each time it is prompted* » (Banh & Strobel, 2023, p. 5) Même avec un prompt presque identique, le contenu généré peut varier, car l'outil peut répondre autrement, choisir un autre exemple, changer légèrement le ton ou organiser la réponse d'une autre manière.

L'inverse est aussi possible. Ces mêmes auteurs précisent que des prompts différents peuvent mener au même objectif, lorsqu'ils écrivent que « *different input prompts can lead to the same goal* » (Banh & Strobel, 2023, p. 5). Le contenu généré n'est pas entièrement fixe. Il peut se déplacer, prendre un autre ton, présenter un autre exemple ou présenter les choses sous un angle un peu différent, même lorsque le prompt reste presque le même.

Cette forme souple ouvre une question importante pour la suite. L'IA générative peut produire des réponses dans lesquelles apparaissent des images sociales, des associations ou des manières de présenter certaines personnes. Un métier peut être présenté comme étant naturellement prestigieux ou au contraire, comme moins valorisé. Une manière de parler peut-être associée à un niveau d'études, un quartier peut être réduit à des images déjà très installées, un parcours scolaire, une façon de s'habiller, un loisir ou même un prénom peuvent aussi faire apparaître tout un imaginaire social. Mais l'IA ne produit pas ces réponses sans notre intervention, elle le fait à partir de nos demandes, de nos mots, de nos exemples et parfois de nos propres façons de poser les choses. Une consigne des plus simple peut sembler neutre, alors qu'en réalité, elle contient déjà une manière de voir le monde.

Parmi toutes les différentes formes d'IA générative, ce mémoire se concentre sur les modèles de langage, et plus précisément sur ChatGPT. Ce choix n'est pas anodin. ChatGPT fait partie des outils qui ont rendu l'IA générative visible auprès d'un public très large, parce qu'il a rapidement dépassé le cercle des spécialistes pour entrer dans des usages plus ordinaires. Surtout, il produit du texte. Il répond avec des phrases, choisit des mots, organise des idées et propose une certaine manière de formuler une situation. C'est précisément ce qui le rend

intéressant ici. Si des images sociales peuvent apparaître dans les réponses générées, l'enjeu n'est pas seulement de les repérer, mais de comprendre comment elles sont lues, comprises et discutées par celles et ceux qui les reçoivent.

Aujourd'hui, il est difficile de parler d'IA générative sans que le nom de ChatGPT soit mentionné. Il fait partie des outils qui ont fait découvrir cette technologie au grand public, jusqu'à en devenir une référence. Cela peut se voir même dans nos façons de parler. Quand une réponse paraît trop propre, trop bien articulée, trop "parfaite", on fait face à des remarques du type "ça, c'est du ChatGPT". Cette expression souligne pas mal de chose, elle affirme que ChatGPT est devenu une référence tellement connue que son nom dépasse parfois l'outil lui-même. On l'utilise pour parler de l'IA générative en général, même quand il ne s'agit pas forcément de ChatGPT. Un peu comme on dit parfois "un Danone" pour parler d'un yaourt ou "un Bic" pour parler d'un stylo à bille, le nom de ChatGPT finit par servir de raccourci pour désigner un ensemble plus large d'outils et de pratiques liés à l'IA.

Si la manière dont on parle de ChatGPT montre déjà la place qu'il a prise, les chiffres vont aussi dans ce sens. En Belgique, plus d'un Belge sur quatre déclare utiliser ChatGPT, et cette proportion monte à six sur dix chez les moins de 25 ans, selon les données du Global Web Index reprises par Seen from Space (2025). Ces chiffres montrent que l'outil n'est pas seulement connu. Il est aussi utilisé, surtout par les jeunes. Il ne s'agit donc plus d'une technologie loin de nous ou réservée à quelques spécialistes, mais d'un outil déjà présent dans les usages numériques d'aujourd'hui.

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il est important d'en savoir plus sur ce qu'est ChatGPT et d'où il vient. L'outil a été lancé par OpenAI, une entreprise américaine spécialisée dans l'intelligence artificielle, à la fin de l'année 2022, avec l'objectif de proposer un modèle capable d'échanger sous forme de dialogue (OpenAI, 2022). Son nom renvoie à la technologie GPT, pour *Generative Pre-trained Transformer*, un modèle de langage pré-entraîné conçu pour générer du texte.

ChatGPT fait partie de ce qu'on appelle les Large Language Models, de grands modèles de langage entraînés sur d'immenses ensembles de textes. Comme le souligne Félix (2025), ces modèles apprennent à partir de contenus numérisés très variés et sont conçus pour produire du texte de manière cohérente. L'idée générale est qu'un LLM s'appuie sur ce qu'il a rencontré dans ces données pour formuler des réponses qui semblent adaptées aux demandes qu'on lui adresse.

Pour comprendre comment ChatGPT produit une réponse, il faut regarder d'un peu plus près la manière dont il fonctionne. Sans entrer dans une explication trop technique, ce point permet surtout de comprendre comment l'outil génère une réponse. Même si l'échange peut donner l'impression qu'il y a quelqu'un en face, quelqu'un qui comprend la question et qui répond comme un humain, ChatGPT est loin de construire sa réponse comme une personne le ferait normalement. Cela paraît étonnant mais il ne comprend pas les mots, ni ce que ces mots représentent dans la réalité, il ne comprend pas non plus les situations, les personnes ou les réalités dont il parle. Il fonctionne d'abord comme un modèle de langage, c'est-à-dire comme un système qui produit une suite de mots à partir de ce qui lui est donné.

Dans *Bonjour ChatGPT*, de Diesbach (2024) explique que le modèle GPT a pour tâche principale de « prédire le prochain mot d'un texte » (de Diesbach, 2024, p. 20). Lorsqu'on pose une question à ChatGPT, il ne va pas chercher le sens de la demande comme le ferait un humain, il fonctionne à partir d'une logique algorithmique qui repère des formes, des liens possibles entre les mots, des suites qui ont déjà du sens dans le langage, pour ensuite produire une réponse qui paraît cohérente. Une phrase comme « J'ai interpellé le serveur pour commander un... » nous illustre bien le principe. Le modèle peut proposer une suite comme « café », « cappuccino » ou « plat du jour », parce que ces mots paraissent logiques dans ce contexte. C'est ce que de Diesbach appelle de la « complétion automatique » (de Diesbach, 2024, p. 20). En fait, le modèle prolonge ce qui a été commencé, mais avec ChatGPT, cette logique ne se limite pas à un mot dans une phrase. Elle peut aller beaucoup plus loin, jusqu'à construire une réponse entière ou même un texte long.

C'est derrière ce fonctionnement que l'on peut comprendre pourquoi les réponses de ChatGPT peuvent paraître aussi naturelles. Il ne reprend pas forcément une phrase déjà écrite quelque part, il peut formuler quelque chose de nouveau, mais jamais à partir de rien. Il s'appuie sur ce qu'il a appris dans de très grands ensembles de textes, sur des manières de dire, des liens entre les mots, des formulations qui reviennent souvent. C'est pour ça qu'une réponse peut sembler claire, fluide ou convaincante, sans pour autant que la machine comprenne vraiment ce qu'elle écrit.

Dire que ChatGPT produit une suite de mots ne suffit pas vraiment, il faut aussi regarder d'où viennent les formes, les exemples et les associations qu'il utilise pour nous répondre. D'après

De Diesbach « les données d'entraînement de GPT3 se composent de Common Crawl³, de deux corpus de livres et de tout Wikipédia en anglais » (de Diesbach, 2024, p. 22).

Derrière cette liste, il y a une idée claire, le modèle apprend sur une très grande quantité de textes issus du web. Il se construit à partir de textes qui existaient déjà, écrits dans certains contextes, avec certaines langues, certaines références et certaines manières de présenter les choses. Ces données servent de base au modèle, elles lui permettent de repérer comment les mots sont utilisés, quelles expressions reviennent souvent ensemble et quelles réponses semblent possibles face à certaines demandes.

Savoir prédire les mots qui viennent à la suite ne suffit pas à expliquer pourquoi ChatGPT donne parfois l'impression qu'on discute avec quelqu'un. Les données brutes lui donnent une base, mais elles ne suffisent pas à créer cet échange qui paraît fluide et naturel. Pour arriver à ce résultat, les réponses qu'il fournit sont comparées, évaluées, pour ensuite être orientées vers la forme qui correspond le plus à ce que l'utilisateur attend quand il pose une question. C'est là qu'intervient le RLHF (*Reinforcement Learning from Human Feedback*), ou apprentissage par renforcement à partir de retours humains. Lambert (2025) décrit le RLHF comme une technique utilisée pour « *incorporate human information into AI systems* » (Lambert, 2025, p. 6). Certaines réponses produites par le ChatGPT sont évaluées par des personnes, puis ces évaluations servent à ajuster sa manière de répondre. Les réponses générées par ChatGPT ne viennent pas seulement des textes sur lesquels il a été entraîné, mais aussi de choix humains qui orientent la manière dont il apprend à répondre.

Quand on lui demande « le docteur a crié sur l'infirmière parce qu'elle était en retard. Qui était en retard ? », ChatGPT répond que c'est l'infirmière. Quand on lui demande « l'infirmière a crié sur le docteur parce qu'elle était en retard. Qui était en retard ? », ChatGPT répond encore que c'est l'infirmière » (de Diesbach, 2024, p. 23). Nous le savons maintenant, ChatGPT ne comprend pas réellement ce qu'il dit comme une personne pourrait le faire, il produit une réponse à partir de ce qui lui paraît le plus probable dans le langage. Ici, ce n'est pas juste une petite erreur de lecture. Ce que la réponse laisse apparaître, c'est le poids des données sur lesquelles le modèle a appris. Si ChatGPT associe encore l'infirmière au féminin et le docteur

³ Common Crawl est une organisation à but non lucratif qui explore le Web et fournit gratuitement ses archives et ensembles de données au public. En ligne : commoncrawl.org/about/

au masculin, c'est parce que ce type d'association existe déjà dans les textes, dans les discours qu'il a rencontrés.

Pour comprendre pourquoi ce type d'association peut revenir dans une réponse, il faut aussi se pencher sur la place que les langues occupent dans les données d'entraînement. Toutes les langues n'y ont pas la même place, et ce Toutes les langues n'y ont pas la même place, et ce déséquilibre est loin d'être un détail anodin. De Diesbach (2024) montre bien que cette base n'est pas équilibrée, il précise que « seulement 7 % des données d'entraînement de GPT3 n'étaient pas en anglais » (de Diesbach, 2024, p. 23). Ce chiffre montre que les contenus anglophones occupent une place dominante dans les données à partir desquelles le modèle apprend. Et ça compte, parce qu'une langue ne transmet pas seulement des mots, elle transporte aussi des références, des normes et des façons de présenter les réalités sociales. Une grande partie des repères du modèle vient donc d'espaces anglophones, avec les visions du monde qui y circulent déjà.

Ce point permet de mieux comprendre que ChatGPT ne répond jamais depuis un espace totalement neutre. Même quand la réponse paraît claire, bien formulée ou simplement informative, elle s'appuie sur une matière qui vient déjà de quelque part. De Diesbach le formule directement lorsqu'il écrit qu'il est « indéniable que ChatGPT soit porteur d'une certaine vision du monde » (de Diesbach, 2024, p. 23) Ce n'est pas forcément visible aux premiers abords, parce que les réponses sont souvent propres et bien structurées. Mais derrière cette forme, il peut y avoir des associations déjà installées dans les textes sur lesquels le modèle a appris.

Si ChatGPT est capable de reprendre des associations déjà présentes dans les textes sur lesquels il a appris, le problème ne s'arrête pas à la réponse qu'il produit. Il commence aussi au moment où cette réponse est lue. Parce qu'une réponse de ChatGPT n'arrive pas dans le vide, elle arrive souvent quand on cherche à comprendre quelque chose, quand on veut gagner du temps, quand on bloque sur une formulation ou quand on a besoin d'un premier regard sur un sujet. Et comme la réponse est claire et fluide elle peut vite donner l'impression d'être neutre ou simplement "logique".

C'est là que les stéréotypes deviennent plus difficiles à repérer. Ils ne sont pas toujours visibles sous une forme caricaturale ou choquante, parfois ils passent dans un exemple, dans une association entre un métier et une classe sociale, dans une manière de parler d'un quartier, d'un

prénom, d'un parcours ou d'une façon de vivre. Ce qui m'intéresse, ce n'est donc pas seulement de dire que ChatGPT peut produire des biais. C'est de comprendre ce que les jeunes font de ces réponses quand ils les lisent. Est-ce qu'ils les remarquent. Est-ce qu'ils les acceptent. Est-ce qu'ils se reconnaissent dedans. Est-ce qu'au contraire, ils sentent que quelque chose sonne faux, comme si la réponse parlait de certaines réalités de l'extérieur. Et parfois, il y a aussi ce qui ne se dit pas, ce qui manque dans la réponse, les silences qui peuvent être aussi importants que les mots choisis.

C'est pour cela que la suite du mémoire se tourne vers la réception. Après avoir posé ce qu'est un stéréotype, après avoir compris comment ChatGPT fonctionne et pourquoi ses réponses peuvent reprendre des images sociales, il faut maintenant regarder ce qui se passe du côté de celles et ceux qui les reçoivent. L'enjeu n'est pas d'analyser ce que l'IA produit, mais de tenter de comprendre la réception de ses réponses chez le jeune bruxellois de 18 à 25 ans, avec son vécu, sa position sociale, son expérience et sa propre manière de lire et comprendre le monde.

5. Positionnement par rapport à l'état de l'art

Les pages précédentes ont permis de suivre un même fil, depuis les stéréotypes jusqu'à l'intelligence artificielle, en passant par les classes sociales, la circulation des représentations et les espaces numériques. L'idée n'était pas seulement de poser plusieurs notions les unes à côté des autres, mais de comprendre comment un stéréotype de classe peut se former, circuler dans les discours, puis réapparaître autrement dans les réponses d'un outil comme ChatGPT. À ce stade, il faut surtout prendre du recul sur ce qui vient d'être posé, pour voir ce que les lectures permettent vraiment d'établir, ce qu'elles laissent encore ouvert, et où cette recherche vient se placer.

Le point de départ est assez simple. Dans la vie sociale, une personne ou un groupe n'est pas toujours rencontré à partir de ce qu'il est réellement. Il arrive qu'une image soit déjà là, parfois rapide, familière, presque évidente. C'est ce que Lippmann (1922/1998) permet de comprendre. Nous ne découvrons jamais complètement les personnes, les groupes ou les situations sans repères. Nous les regardons aussi à travers des images et des catégories qui existaient déjà avant la rencontre. Elles ne déforment pas seulement ce que l'on voit. Elles participent aussi à construire la manière dont la réalité sociale est comprise, racontée et partagée. Le stéréotype intervient à cet endroit. Il propose déjà une première lecture, avant même que les personnes concernées aient eu le temps de se présenter autrement.

Cette première lecture prend encore plus de force lorsqu'elle donne l'impression d'expliquer ce qu'elle montre. Schadron et al. (1996) ajoutent ici une idée importante. Un stéréotype ne sert pas uniquement à simplifier le monde social. Il peut aussi lui donner une forme de cohérence. Il ne dit pas seulement qu'un groupe serait « comme ça ». Il laisse aussi entendre qu'il y aurait une raison à cela, comme si certains comportements, certaines trajectoires ou certaines situations devenaient plus logiques dès qu'ils étaient associés à ce groupe. C'est ce qui le rend difficile à déplacer. Le stéréotype n'arrive pas toujours sous la forme d'une idée grossière ou ouvertement caricaturale. Il peut aussi ressembler à une explication raisonnable, à quelque chose qui semble tenir debout.

Cette logique devient particulièrement forte lorsqu'elle touche aux classes sociales. Si un stéréotype s'accroche à des signes que l'on pense reconnaître, alors la classe sociale devient difficile à saisir, parce qu'elle ne se voit pas uniquement dans un revenu, un métier ou un diplôme. Elle peut aussi apparaître dans des détails beaucoup plus ordinaires, dans une manière de parler, des goûts, des pratiques, une façon de se tenir ou simplement d'habiter le monde. Bourdieu (1979) permet de comprendre que la classe sociale ne reste pas enfermée dans de grandes catégories économiques. Elle se lit aussi dans les habitudes, les manières d'être et les rapports au monde. C'est là que les stéréotypes de classe commencent à prendre forme. Ils viennent se poser sur ces signes du quotidien. Durante et Fiske (2017) montrent justement que la classe sociale peut être signalée par plusieurs éléments, comme les vêtements, les goûts, les manières ou les façons de parler. À partir de quelques indices, un stéréotype peut alors se construire très vite. Une personne n'a pas encore raconté son parcours qu'elle peut déjà être située quelque part. C'est ce qui donne autant de force aux stéréotypes de classe. Ils donnent l'impression de savoir quelque chose d'une personne simplement parce que certains signes semblent la rattacher à une position sociale.

Mais le stéréotype ne reste jamais figé au moment où il apparaît. Elle circule. Elle passe d'un espace à l'autre, revient dans des conversations, des récits, des discours publics, des textes ou des images que l'on croise parfois sans vraiment y prêter attention. Jodelet (2003) permet de rappeler que les représentations sociales circulent dans les discours et qu'elles sont portées par les mots. Un stéréotype de classe ne tient donc pas seulement parce qu'une personne y croit. Il tient aussi parce qu'il est repris, répété, reformulé et déplacé d'une situation à une autre, jusqu'à devenir familier.

Les médias participent à cette circulation. Ils ne sont pas le seul endroit où les stéréotypes se construisent, mais ils donnent une forme particulière aux réalités sociales. Hall (1980) permet de comprendre qu'un événement ou une réalité sociale ne circule jamais de manière brute. Il passe toujours par des mots, des images, un angle et une manière de raconter. Van Dijk (1991) rappelle ensuite que les médias participent à construire notre connaissance du monde social, surtout lorsqu'ils parlent de groupes ou de situations que nous ne connaissons pas directement. À force de revenir, certaines associations finissent par paraître naturelles. Elles ne donnent plus l'impression d'avoir été construites. Elles donnent simplement l'impression de décrire le réel.

Ce mouvement ne s'arrête pas aux médias classiques. À l'heure du digital, les images sociales circulent aussi par les réseaux sociaux, les commentaires, les forums, les articles en ligne, les vidéos, les moteurs de recherche ou toutes ces publications que l'on voit passer chaque jour. Les stéréotypes de classe ne se trouvent donc pas uniquement dans des discours médiatiques bien identifiés, ils sont aussi présents dans une grande quantité de contenus numériques qui circulent, se partagent, se répètent et finissent peu à peu par faire partie du quotidien.

C'est à partir de cette matière numérique que la question de l'intelligence artificielle peut être posée. Avant de parler de ChatGPT, il faut rappeler qu'une IA ne produit pas ses résultats à partir de rien. Elle fonctionne avec des données, des traitements et des associations déjà présents dans ce qu'elle reçoit. Barraud (2019) rappelle que lorsque les données contiennent des biais ou des représentations discriminantes, les résultats produits peuvent aussi les reprendre. Le passage par la technique ne fait donc pas disparaître les représentations sociales. Il peut au contraire les reformuler, les organiser autrement ou leur donner une nouvelle forme.

L'IA générative ajoute encore une étape à ce mouvement. L'outil ne se limite plus à classer ou à analyser ce qui existe déjà. Il peut directement produire du contenu. Il écrit des phrases, propose des réponses, construit des exemples et développe des explications. Banh et Strobel (2023) montrent que cette production dépend aussi de la demande formulée par l'utilisateur, donc du prompt. La réponse se construit à partir de la manière dont la question est posée, des mots choisis et du contexte donné à l'outil. ChatGPT s'inscrit dans cette logique, avec un point particulièrement important pour ce mémoire. Il produit du texte. Il répond avec des phrases, des exemples, des associations et une certaine manière d'organiser les idées. De Diesbach (2024) permet de comprendre ce fonctionnement plus concrètement lorsqu'il explique que GPT a pour tâche principale de « prédire le prochain mot d'un texte » et rapproche ce mécanisme d'une logique de « complétion automatique » (de Diesbach, 2024, p. 20). ChatGPT ne comprend donc

pas réellement ce qu'il raconte comme une personne pourrait le faire. Il construit une réponse à partir de mots, de formes et d'associations repérés dans de très grands ensembles de textes ayant servi à son entraînement.

Le lien avec les stéréotypes de classe se précise à ce moment-là. Si les données peuvent déjà contenir des biais, comme le rappelle Barraud (2019), et si ChatGPT construit ses réponses à partir de régularités repérées dans de grands ensembles de textes, comme l'explique De Diesbach (2024), alors certaines associations sociales peuvent revenir dans ses réponses. Un métier peut être relié à une position sociale, un lieu de vie à une manière de vivre, une façon de parler à un niveau d'étude ou à une trajectoire supposée. Rien n'est forcément présenté comme un cliché. La réponse peut même sembler claire, fluide et neutre. Mais c'est justement ce qui rend le stéréotype plus difficile à repérer. Il peut se glisser dans un exemple, dans un mot ou dans une manière de raconter un parcours, sans apparaître directement comme un stéréotype.

Ce dernier point déplace alors le regard. Si le stéréotype peut se glisser dans une réponse claire, fluide et apparemment neutre, il ne suffit plus de se demander s'il est présent ou absent dans ce que ChatGPT produit. Il faut aussi regarder la manière dont il prend forme dans le texte, puis ce qu'il devient une fois lu et reçu. Une réponse de ChatGPT n'est pas seulement une production technique. Elle devient aussi un texte qui sort de l'outil, rencontre un public, un regard et une réception.

À partir de là, plusieurs questions se posent. Comment ces associations sociales apparaissent-elles dans les réponses de ChatGPT ? Sont-elles repérées comme des stéréotypes ou passent-elles plutôt comme des formulations normales, crédibles, presque neutres ? Le fait qu'elles viennent d'un outil comme ChatGPT change-t-il la manière dont elles sont reçues ? Comment ces représentations sont-elles reçues par les jeunes lorsqu'elles apparaissent dans une réponse générée par un modèle de langage ?

C'est dans cet espace que se situe le cœur de ce mémoire. La recherche ne porte pas seulement sur ce que ChatGPT produit, mais sur ce que ces productions deviennent lorsqu'elles sont reçues par des jeunes confrontés à des stéréotypes de classe. C'est à partir de là que se formule la question de recherche suivante. **Comment les jeunes bruxellois de 18 à 25 ans reçoivent-ils les stéréotypes de classe véhiculés par ChatGPT et comment se positionnent-ils face à ces représentations ?**

Partie 2 : Etude de la réception des stéréotypes de classe générés par ChatGPT

La partie précédente s'est arrêtée sur un point précis. Le problème ne se limite pas à savoir si ChatGPT peut reformuler des stéréotypes de classe. Ce qui reste à comprendre, c'est ce qui se passe dans l'échange avec l'outil, entre ce qui est formulé, ce qui est généré et ce qui est reçu. Entre les deux, il y a des mots, des associations, des manières de poser une situation, mais aussi une lecture. C'est dans cet espace que la question de recherche prend forme.

Il y a une différence entre lire un contenu et le prendre pour une évidence. Une phrase peut sembler correcte, bien écrite, presque neutre, tout en portant une certaine manière de voir le monde social. Elle peut paraître claire, déranger un peu, ou simplement passer sans être vraiment questionnée parce qu'elle ressemble à des discours déjà connus.

Pour avancer dans ce questionnement, il faut d'abord prendre au sérieux ce qui se construit dans l'échange avec ChatGPT. Ce qui est formulé dans l'outil ne se réduit pas à quelques phrases posées les unes après les autres. Cela donne une forme au réel, choisit certains mots, organise certaines associations et laisse parfois d'autres éléments en arrière-plan. Cela doit donc être regardé comme un discours, c'est-à-dire comme une manière de produire du sens et de faire exister certaines représentations.

Van Dijk (2015) permet de poser ce premier appui. Un discours ne se limite pas à ce qu'il dit directement. Il organise aussi une manière de voir le monde, il rend certaines idées plus évidentes que d'autres et peut faire circuler des représentations sociales sans les nommer clairement. C'est à ce niveau que les stéréotypes de classe peuvent parfois se loger, non pas dans des clichés explicites, mais dans des façons de dire qui paraissent simplement aller de soi.

Une fois ce premier niveau posé, un autre moment doit être pris en compte. Ce qui se construit dans l'échange ne reste pas seulement dans l'espace de l'outil. C'est ensuite lu, reçu, parfois questionné, parfois laissé tel quel. Le texte ne vaut donc pas uniquement par ce qu'il formule. Il vaut aussi par ce qu'il devient au moment où quelqu'un le lit. Hall (1980) permet alors de poser ce second appui. Un message ne produit jamais un sens unique, fermé une fois pour toutes. La personne qui lit n'est pas simplement devant un contenu qu'elle absorbe. Elle peut lui donner du poids, le questionner, le reprendre à sa manière, ou au contraire le laisser passer sans vraiment s'y arrêter. La réception permet ainsi de regarder ce moment où le sens se joue autrement, non plus seulement dans ce qui est écrit, mais dans la manière dont ce contenu est reçu.

1. Une analyse de discours

1.1. Du discours à l'analyse de discours

Demander autour de soi ce qu'est un discours donne souvent des réponses assez prévisibles. Le discours, ce serait celui d'un président à la télévision, d'un directeur devant ses équipes, d'un responsable politique face aux caméras, ou d'une personne qui prend la parole dans un cadre officiel. On imagine quelque chose de long, de préparé, de construit, parfois même de solennel. On l'imagine comme un moment visible, cadré à l'avance, avec une personne qui parle et d'autres qui écoutent.

C'est souvent par-là que le mot s'impose d'abord. Il fait penser à une scène que l'on connaît déjà, ou du moins que l'on reconnaît facilement. Pourtant, un discours ne prend pas toujours la forme d'un long texte, d'un débat construit ou d'une grande prise de parole. Il peut aussi tenir dans un mot, une formule, une phrase rapide, une discussion entre amis, un slogan de publicité, un commentaire en ligne ou même une réponse générée par un outil numérique comme ChatGPT. Le discours n'est pas seulement ce moment officiel que l'on imagine au départ. Il peut être court, banal, quotidien, parfois presque invisible. En partant de là, on commence déjà à comprendre que le mot recouvre quelque chose de plus large que ce qu'il laisse croire au premier regard.

Il suffit de s'éloigner du "grand discours" officiel, pour que le mot prenne une autre épaisseur. Cette manière de voir le discours se retrouve chez Fairclough (2003), lorsqu'il le définit comme « *a particular view of language in use – as an element of social life which is closely interconnected with other éléments* » (Fairclough, 2003, p. 9). Chez Fairclough, cette idée permet surtout de sortir d'une vision trop fermée du discours. Le discours n'est pas quelque chose qui existe tout seul, détaché du contexte où il apparaît. Il prend sens dans une situation, avec des acteurs, des usages, des attentes, parfois même des rapports déjà installés. Les mots comptent, mais ils comptent parce qu'ils s'inscrivent dans quelque chose de plus large qu'eux.

À partir de là, le mot devient moins évident qu'au départ. Une fois qu'on accepte qu'un discours puisse exister dans des formes très différentes, il ne suffit plus simplement de le repérer. Il faut commencer à l'observer autrement. Pas seulement se demander où il apparaît, ou à quoi il ressemble, mais ce qu'il contient, ce qu'il organise, ce qu'il laisse entendre. C'est à ce moment-là que le discours cesse d'être seulement une forme de langage et devient quelque chose que l'on peut analyser.

Analyser un discours, c'est accepter qu'une phrase, une réponse ou une prise de parole ne dise jamais seulement ce qu'elle semble dire au premier regard. Il faut revenir sur les mots, sur la manière dont ils sont organisés, sur ce qu'ils mettent en avant et sur ce qu'ils laissent davantage en retrait. L'objectif n'est donc pas seulement de comprendre le sujet abordé, mais de voir comment ce sujet est construit dans le langage. Ce qui compte, ce n'est pas uniquement ce qui est dit, mais aussi la manière dont c'est dit, l'ordre dans lequel les idées arrivent, les formulations qui reviennent, les évidences qui s'installent, ou encore les éléments qui restent en arrière-plan sans être vraiment formulés.

L'analyse de discours demande d'abord de partir d'une matière concrète, que ce soit une phrase, une parole, un échange, une réponse, un entretien ou un texte écrit. C'est à travers ces formes que le discours devient observable. Mais l'observer de près ne veut pas dire l'isoler de ce qui l'entoure. Cette idée est formulée clairement par Fairclough (2003), lorsqu'il écrit que « *text analysis is an essential part of discourse analysis, but discourse analysis is not merely the linguistic analysis of texts* » (Fairclough, 2003, p. 3). La nuance est importante. L'analyse du discours part des mots et des formulations, mais elle ne les traite pas comme des éléments séparés du reste. Elle cherche à comprendre comment ils fonctionnent dans une situation, avec un contexte, des usages et des manières de dire qui existent déjà.

Le travail d'analyse consiste à regarder ce que le discours fait avec ses propres moyens. Une formulation peut donner une information, mais elle peut aussi classer, suggérer, hiérarchiser ou rendre certaines choses plus naturelles que d'autres. L'intérêt n'est pas seulement de dire que ces effets existent. Il faut surtout voir comment ils apparaissent dans le discours. Parfois, cela passe par une tournure de phrase. Parfois par une opposition discrète, par un mot plutôt qu'un autre, par une répétition, ou par une évidence qui n'est jamais vraiment expliquée.⁴

C'est pour cette raison que les implicites prennent une place importante dans l'analyse du discours. On ne regarde pas seulement ce qui est dit directement. On regarde aussi ce qui permet au discours de tenir, même quand ce n'est pas formulé clairement. Fairclough (2003) rappelle justement que « *what is 'said' in a text always rests upon 'unsaid' assumptions* » (Fairclough, 2003, p. 17). Cette idée pousse à ne pas s'arrêter au contenu visible. Les présupposés, les

⁴ ChatGPT a été utilisé pour reformuler certaines phrases. La version finale a été relue, retravaillée et validée.

évidences et les éléments laissés en arrière-plan deviennent des indices à observer, parce qu'ils participent eux aussi à la construction du sens.

Il faut aussi éviter de voir l'analyse du discours comme une méthode déjà prête, qu'il suffirait d'appliquer étape par étape. Tous les corpus ne se travaillent pas de la même manière, parce qu'ils ne donnent pas à voir les mêmes choses et ne répondent pas aux mêmes questions. Cette prudence est aussi rappelée par Zienkowski et Patriarche (2024) à propos des Critical Discourse Studies, lorsqu'ils écrivent que « *CDS approaches are no simple tool boxes with methodological and practical instructions* » (Zienkowski & Patriarche, 2024, p. 289). Même si leur propos concerne plus directement les approches critiques du discours, il permet de garder une idée importante pour l'analyse du discours en général. Un corpus ne se travaille pas de l'extérieur, avec une grille déjà prête. Il se travaille à partir de ce qu'il donne à voir, de la question que l'on pose et du type de discours que l'on cherche à comprendre.

1.2. L'analyse critique du discours et l'approche de Van Dijk

Certains discours n'ont pas besoin de choquer pour produire des effets. Ils peuvent avoir une forme ordinaire, presque tranquille, donner l'impression de simplement dire les choses comme elles sont, alors que le choix d'un mot, l'association entre deux idées ou la manière de présenter une situation commence déjà à orienter la façon dont elle peut être comprise.

On peut parler d'un métier, d'un niveau d'études, d'une manière de parler, d'un style de vie ou d'un parcours familial sans jamais formuler de jugement direct. Pourtant, selon les termes employés, l'image qui se construit ne sera pas la même. Un emploi peut devenir un "petit boulot", un diplôme peut prendre la forme d'une "preuve de sérieux", une manière de parler peut-être interprétée comme un "manque de codes", et un mode de vie peut rapidement être rattaché à une certaine place sociale.

Rien n'est forcément dit de manière brutale, mais le discours commence déjà à organiser une certaine compréhension de la situation. C'est là que l'analyse critique du discours prend son sens, puisqu'elle permet de voir comment des formulations apparemment neutres peuvent participer à faire exister, reproduire, légitimer ou contester certaines représentations sociales.

C'est justement ce lien entre discours et rapports sociaux que Van Dijk (2015) place au centre de la CDA⁵. Sa définition est assez directe : « *Critical Discourse Analysis (CDA) is discourse analytical research that primarily studies the way social-power abuse and inequality are enacted, reproduced, legitimated, and resisted by text and talk in the social and political context* » (Van Dijk, 2015, p. 1). Dit plus simplement, les inégalités ne tiennent pas seulement dans des règles officielles, des décisions visibles ou des institutions clairement identifiables. Elles peuvent aussi se rejouer dans des façons de parler. Dans les mots utilisés pour désigner les groupes, dans les récits qui rendent certaines positions plus normales que d'autres, dans les formulations qui font passer certaines différences sociales pour de simples évidences. La CDA ne traite donc pas le discours comme un texte à commenter de l'extérieur. Elle le regarde comme un lieu où certaines visions sociales peuvent être reprises, rendues ordinaires, légitimées, ou au contraire remises en question.

L'analyse critique du discours ne s'est pas construite autour d'une seule voix. Avant même d'entrer plus précisément dans l'approche de Van Dijk, il faut la replacer dans un champ plus large, marqué aussi par les travaux de Fairclough et de Wodak. Ces auteurs ne posent pas toujours le regard au même endroit, mais ils partagent une même préoccupation pour les rapports entre discours, pouvoir et société. Cela permet de garder une nuance importante. La CDA ne repose pas uniquement sur Van Dijk, même si c'est surtout son travail qui sera mobilisé dans ce mémoire.

Chez Van Dijk, ce lien entre discours, pouvoir et société demande de ne pas s'arrêter seulement aux mots visibles dans un texte. Il faut bien sûr partir de ce qui est formulé concrètement, parce que c'est là que l'analyse commence. Les mots, les phrases, l'ordre des idées, les exemples ou les formulations donnent une première matière observable. Mais cette matière ne suffit pas à elle seule. Une phrase ne vaut pas seulement par les mots qu'elle contient. Elle peut aussi installer une association, rendre une idée plus évidente, suggérer une hiérarchie ou présenter une représentation sociale comme si elle allait de soi.

C'est là que la différence entre texte et discours devient importante. Le texte correspond à ce que l'on peut lire ou entendre directement. Le discours renvoie plutôt à ce que cette forme visible construit comme sens. Il ne s'agit donc pas seulement de repérer des formulations, mais

⁵ CDA est l'abréviation anglaise de Critical Discourse Analysis, traduit en français par « analyse critique du discours »

de comprendre ce qu'elles font exister autour d'un groupe, d'une situation ou d'une position sociale. Une phrase peut sembler descriptive, alors qu'elle organise déjà une certaine manière de voir.

Van Dijk (2015) apporte justement une manière de relier le discours à ce qui dépasse le texte seul. Il ne considère pas que les mots agissent directement sur la société, comme si une formulation produisait automatiquement un effet social. Entre les deux, il place un niveau essentiel, celui de la cognition. C'est ce passage qui donne sa force à son approche sociocognitive.

Van Dijk (2015) parle ainsi d'un cadre qui relie « *discourse, cognition, and society* » (Van Dijk, 2015, p. 468). Le discours correspond aux mots employés, aux thèmes mis en avant, aux formulations, aux implicites et aux associations qui se construisent entre certaines idées. La cognition renvoie aux connaissances, aux croyances, aux modèles mentaux et aux représentations sociales à partir desquels les individus interprètent ce qu'ils lisent ou entendent. La société, enfin, désigne les groupes sociaux, les rapports de pouvoir, les inégalités et les formes de domination dans lesquels les discours circulent.

L'idée centrale est donc que le discours ne relie pas directement le texte à la société. Il passe par la cognition. Cette place donnée à la cognition n'apparaît pas seulement dans cet article. Van Dijk (2015) reprend une idée déjà présente dans ses travaux antérieurs, lorsqu'il définit la cognition comme « *the necessary interface that links discourse as language use and social interaction with social situations and social structures* » (Van Dijk, 2008b, cité dans Van Dijk, 2015, p. 7). Cette idée permet de comprendre qu'une formulation ne prend pas sens toute seule. Elle rencontre déjà des images, des catégories ou des représentations disponibles chez les individus et dans l'espace social. C'est par ce passage par les modèles mentaux et les représentations sociales que certains discours peuvent sembler évidents, alors qu'ils reprennent déjà une certaine manière de voir les groupes sociaux.

Ce point change la manière de regarder le discours. Il ne suffit pas de s'arrêter à ce qui est écrit, ni même à la manière dont les phrases sont construites. Il faut aussi regarder ce que ces mots viennent toucher chez celles et ceux qui les lisent. Un discours n'arrive jamais devant quelqu'un comme une phrase vide, posée sur une page. Il arrive devant une personne qui a déjà entendu certaines choses, qui a déjà vu certaines images, qui a déjà construit des repères pour comprendre le monde autour d'elle.

C'est pour cette raison qu'une même formulation peut être reçue de plusieurs manières. Elle peut sembler normale pour quelqu'un, trop générale pour quelqu'un d'autre, ou plus chargée qu'elle n'en avait l'air au départ. Ce n'est pas seulement une question de mots. C'est aussi une question de rencontre entre ce que le discours propose et ce que la personne mobilise pour le comprendre. La réception peut alors être pensée dans cette continuité, non comme une étape séparée de l'analyse du discours, mais comme le moment où ces mots rencontrent une position, une histoire et des représentations déjà là.

Van Dijk ne reste pas seulement sur l'idée générale d'un lien entre discours, pouvoir et inégalités. Il montre aussi que ce lien se joue dans des éléments beaucoup plus concrets du discours. Ce ne sont pas uniquement les grandes idées qui comptent, mais aussi les thèmes choisis, les mots employés, les arguments, les métaphores, les implicites ou les présupposés. Il mentionne notamment les « *topics, arguments, metaphor, lexical choice, and rhetorical figures* » (Van Dijk, 2015, p.7) parmi les structures du discours qui peuvent influencer la construction des modèles mentaux. Un discours peut orienter une représentation sans forcément l'affirmer de manière directe. Le choix d'un thème met déjà certaines choses au premier plan et en laisse d'autres de côté. Le lexique peut valoriser, banaliser ou fragiliser l'image d'un groupe. Un argument peut rendre une explication plus acceptable. Un implicite peut faire passer une idée comme si elle allait de soi. L'auteur insiste aussi sur le rôle des présupposés et des implications, qui peuvent transmettre certaines informations de manière indirecte, sans les poser frontalement comme des affirmations à discuter.

C'est à ce niveau que l'analyse critique du discours devient intéressante pour penser les stéréotypes. Un stéréotype ne prend pas toujours la forme d'une phrase brutale ou ouvertement caricaturale. Il peut passer par une insistance sur certains thèmes, par des mots qui reviennent, par des associations répétées, ou par une manière de comparer les groupes sans le dire complètement. Le discours peut alors donner une impression de neutralité, tout en organisant déjà une certaine lecture du social.

Si ces éléments discursifs sont importants chez Van Dijk, c'est parce qu'ils ne relèvent pas seulement du style ou de la formulation. Ils peuvent aussi participer à des rapports de pouvoir. Van Dijk (2015) le rappelle lorsqu'il écrit que « *access to or control over public discourse and communication is an important "symbolic" resource* » (Van Dijk, 2015, p. 5). Cette citation permet de distinguer deux dimensions. D'un côté, il y a l'accès au discours public, c'est-à-dire la possibilité de prendre place dans des espaces où certaines paroles circulent largement, comme

les médias, les discours politiques, les campagnes institutionnelles, les réseaux sociaux ou les outils numériques. De l'autre, il y a le contrôle du discours, qui renvoie à la capacité d'orienter ce qui y est dit, répété, rendu visible ou considéré comme légitime.

Ce pouvoir est symbolique parce qu'il agit sur les représentations. Nommer un groupe, ce n'est jamais totalement neutre. C'est déjà le placer dans une catégorie. Raconter une situation, ce n'est pas seulement rapporter des faits. C'est aussi orienter la manière dont elle peut être comprise. Définir un problème social, c'est déjà ouvrir certaines pistes d'explication et en fermer d'autres. Le discours ne fait pas que décrire des groupes ou des situations. Il donne du poids à certaines images, en rend d'autres moins visibles, et peut installer peu à peu des manières de penser qui finissent par paraître évidentes.

C'est là que le lien avec les inégalités devient plus clair. Certaines représentations peuvent être répétées, reprises, normalisées, jusqu'à donner l'impression de simplement décrire le réel. Un groupe peut alors être associé plus facilement à l'autonomie, aux ressources ou à la légitimité, tandis qu'un autre peut être ramené plus souvent au manque, à l'aide ou à la difficulté. La hiérarchie ne se dit pas toujours directement. Elle passe parfois par ces petites différences de traitement, par ce qui revient souvent, par ce qui semble aller de soi.

Ce détour par le pouvoir symbolique nous permet de revenir à ChatGPT. Sans lui attribuer une intention propre, l'outil ne cherche pas à imposer une vision du monde ni à produire volontairement des hiérarchies sociales. Mais ses réponses restent des productions discursives. Elles peuvent reprendre des manières de dire déjà installées dans l'espace social, avec des formulations calmes, utiles ou apparemment neutres. C'est par là que des stéréotypes de classe peuvent continuer à circuler, non comme des attaques directes, mais comme des façons ordinaires de rendre certaines positions sociales plus naturelles, plus légitimes ou plus fragiles que d'autres.

L'analyse critique du discours permet de faire un premier arrêt sur les discours eux-mêmes. Comme cela a été posé précédemment, chez Van Dijk (2015), ce regard ne consiste pas seulement à observer des mots, mais à comprendre comment ces mots peuvent rencontrer ou activer des représentations déjà disponibles, passer par la cognition et prendre sens dans des rapports sociaux plus larges. On regarde alors ce que les discours mettent devant nous. Les mots choisis, les images mobilisées, les associations installées, les choses dites clairement et celles qui passent plus discrètement. On quitte alors l'idée d'une lecture phrase par phrase. Il s'agit de comprendre comment des discours présentent le monde social, comment ils organisent

certaines images, et comment ils peuvent faire apparaître certaines représentations comme plus naturelles que d'autres.

Mais un discours ne reste pas enfermé dans les mots qui le composent. Il avance avec ce qu'il montre, ce qu'il suggère, ce qu'il rend familier, puis il arrive devant quelqu'un. À ce moment-là, il n'est plus seulement une construction discursive. Il devient une parole qui rencontre un regard, une histoire, une position, parfois une distance, parfois une forme de reconnaissance. C'est ce déplacement qui ouvre vers la réception, parce qu'un discours ne se comprend jamais seulement par ce qu'il donne à lire, mais aussi par la manière dont il est reçu.

2. La réception

2.1. Contexte et définition

Il dit que sa mère fait des ménages. Il le dit simplement, comme on répond à une question. Ce n'est pas une annonce, ce n'est pas une confidence, ce n'est pas un moment particulier. C'est juste le métier de sa mère. Un ami réagit en rigolant et lui dit « ta mère, elle ne veut pas venir nettoyer ma chambre aussi ? ». Il rigole avec lui, la remarque passe, parce qu'il le connaît, parce qu'entre eux ce genre de blague existe déjà. Son autre ami lui dit « ta mère doit sûrement beaucoup galérer, franchement je la respecte, ça doit être chaud de faire ce métier tous les jours ». Cette fois, il ne rigole pas, il se ferme un peu, son visage change, et la conversation devient bizarre. L'autre ne comprend pas vraiment ce qui vient de se passer. Pour lui, il n'a pas insulté sa mère et a encore moins essayé de se moquer d'elle. Au contraire, il pensait dire quelque chose de gentil et de respectueux. Le premier a fait une remarque déplacée et il a rigolé. Le deuxième a voulu montrer du respect, mais c'est pourtant cette phrase-là qui crée un malaise.

Cette scène illustre bien ce qu'on appelle la réception. Ce qui compte, ce n'est pas seulement la phrase qui est dite, mais aussi la manière dont elle est reçue par celui qui l'entend. Pourquoi une remarque passe sans problème chez une personne, alors qu'elle crée un malaise chez une autre ? Pourquoi certains mots semblent banals pour celui qui les dit, mais prennent un autre poids pour celui qui les reçoit ? Pourquoi une phrase pensée comme respectueuse peut parfois être plus difficile à entendre qu'une remarque beaucoup plus directe ?

Avant d'aller plus loin, il faut donc d'abord poser ce que veut dire recevoir un message. Recevoir, ce n'est pas seulement lire ou entendre quelque chose. Entre le message et la

personne qui le reçoit, il se passe toujours quelque chose. C'est précisément ce que la notion de réception permet de comprendre.

Avec Stuart Hall, la réception ce n'est pas juste le moment où quelqu'un reçoit un message. Dans son texte, Hall (1980) se concentre sur les médias et de la télévision, donc de messages produits pour être vus, entendus, puis interprétés par un public. Mais l'idée reste utile pour nous, même si l'objet change. Dans ce mémoire, le message ne vient pas d'un journal télévisé ou d'une émission, mais d'une réponse produite par ChatGPT. Dans les deux cas, quelque chose est formulé d'un côté, puis lu et entendu de l'autre, sans que le sens soit totalement contrôlé à l'avance. Hall le dit clairement quand il écrit que « *no one moment can fully guarantee the next moment* » (Hall, 1980, p. 164). Chaque étape dépend de l'autre, mais aucune ne contrôle pas vraiment la suivante. Par exemple, produire un message ne veut pas dire qu'on sait déjà comment il sera compris. Le faire circuler ne veut pas dire qu'on sait comment il sera reçu. Et le recevoir ne veut pas dire qu'on sait déjà ce que la personne va en faire. C'est toute l'idée de son modèle de codage/décodage. Le message est d'abord encodé, c'est-à-dire construit avec certains mots, certains codes, une certaine manière de présenter les choses. Mais une fois reçu, il est décodé, et ce décodage ne suit pas forcément le sens prévu au départ.

Un message peut être produit, diffusé, bien formulé. Mais cela ne suffit pas. Pour qu'il ait vraiment un effet, il faut qu'il soit compris, qu'il fasse sens pour la personne qui le reçoit. Hall explique justement qu'avant de produire un effet, le message doit être « *meaningfully decoded* » (Hall, 1980, p. 165). Celui qui reçoit le message n'est pas juste devant un contenu, il le lit avec ses propres repères, sa manière de voir les choses, ce qu'il connaît déjà, ce qu'il accepte ou ce qui le touche et le dérange. La réception commence là. Une phrase peut être très claire pour celui qui la produit, mais être prise autrement par celui qui la reçoit. Elle peut sembler juste, maladroite, évidente, exagérée ou dérangeante. Ce n'est pas forcément une erreur de compréhension. C'est simplement que le sens ne reste pas enfermé dans le message. Il se construit aussi au moment où quelqu'un le lit.⁶

⁶ Ce passage a été reformulé avec l'aide de ChatGPT afin d'en améliorer la clarté et la fluidité rédactionnelle

2.1.1. Les postures de réception dans le modèle codage/décodage de Hall

À partir de cette idée, Stuart Hall (1980) va un peu plus loin et montre qu'un message ne se reçoit pas toujours de la même manière. Il montre que la réception peut prendre plusieurs formes, selon la position de la personne qui reçoit le message. Dans son texte, il parle de trois positions possibles de décodage. Elles ne doivent pas être vues comme des cases dans lesquelles il faudrait absolument ranger chaque réaction, mais comme des repères pour comprendre comment un message peut être accepté, adapté ou refusé.

La première position est celle de la lecture dominante. Dans ce cas, la personne reçoit le message dans le sens prévu au départ et accepte le cadre dans lequel les choses sont présentées. Elle ne se contente pas de comprendre le message, elle le lit à partir du même code que celui qui a servi à le construire. Hall (1980) explique que le spectateur « *takes the connoted meaning [...] full and straight* » et qu'il décode le message « *in terms of the reference code in which it has been encoded* » (Hall, 1980, p. 171). Le message est compris comme on voulait qu'il le soit. Il paraît cohérent et normal, pour la personne qui le reçoit. En recevant le message, elle peut se dire quelque chose comme « oui, je vois ce qu'il veut dire », « ça me paraît normal », ou « je n'aurais pas vu les choses autrement ».

La deuxième position est celle de la lecture négociée. Elle permet de comprendre des réactions qui ne sont ni totalement dans l'accord, ni totalement dans le refus. Dans cette position, la personne comprend le sens proposé et peut accepter une partie de ce qui est dit, mais elle ne reprend pas le message tel quel. Elle l'adapte à sa propre situation, à ce qu'elle connaît, à ce qu'elle vit et garde une distance avec ce qui est dit. Hall (1980) explique que le décodage négocié contient « *a mixture of adaptive and oppositional éléments* » (Hall, 1980, p. 172). Le message peut être vu comme juste sur certains points, sans être accepté entièrement. En recevant le message, la personne peut se dire quelque chose comme « oui, je vois ce qu'il veut dire, mais ce n'est pas toujours comme ça », « il y a une part de vrai, mais c'est trop général », ou « je comprends l'idée, mais ça ne s'applique pas à tout le monde ». Cette lecture est d'autant plus importante parce qu'elle permet de comprendre les réactions qui ne sont pas totalement claires au premier regard.

La troisième position est celle de la lecture oppositionnelle. Dans ce cas, la personne comprend le message, mais elle ne le reçoit pas dans le sens proposé au départ. Elle ne se trompe pas sur ce qui est dit. Au contraire, elle voit très bien le sens du message, mais elle le lit à partir d'un autre cadre.

Hall (1980) explique que, dans cette position, le spectateur peut comprendre le sens littéral et le sens plus implicite du discours, tout en le décodant « *in a globally contrary way* » (Hall, 1980, p. 173). En d'autres termes, la personne comprend ce que le message veut dire, mais elle refuse le cadre de lecture proposé. Elle ne critique pas seulement la forme ou les mots utilisés. Elle refuse surtout la manière de comprendre la situation. Dans ce type de réception, la personne peut se dire quelque chose comme « non, je ne le vois pas comme ça », « je comprends ce qu'il veut dire, mais je ne suis pas d'accord », ou encore « pour moi, il part déjà du mauvais point de départ ». La lecture oppositionnelle n'est pas une incompréhension, c'est plus une lecture de refus, mais un refus construit, parce que la personne comprend le message et choisit de le lire autrement.

Ces trois postures montrent déjà qu'un message ne se reçoit jamais d'une seule manière. Une personne peut l'accepter, le nuancer, le déplacer ou le refuser. Mais toute réception ne se transforme pas directement en discours. Il faut aussi garder une place pour ce qui reste moins visible, moins formulé, ou simplement pas encore mis en mots.

C'est une limite importante à garder en tête quand on parle de réception. Lorsqu'on demande à quelqu'un d'expliquer ce qu'il a compris ou ressenti, on lui demande déjà de transformer sa réaction en discours le souligne lorsqu'il explique que les études de réception, en donnant la parole aux publics, les amènent parfois à rendre explicites des réactions qui, au départ, « ne sont ni discursives, ni argumentées » (Dayan, 2002, p.33). Autrement dit, une partie de la réception peut exister avant les mots, avant l'explication, avant la justification. Le silence compte aussi. Il ne faut pas lui faire dire plus qu'il ne dit, ni partir du principe qu'il cache forcément quelque chose. Mais quand une réponse touche aux stéréotypes de classe, un blanc peut déjà avoir du poids. La phrase arrive, elle est lue, et parfois rien ne sort tout de suite. Ce moment-là mérite d'être gardé en tête, parce qu'il peut montrer qu'une réception est là, même si elle ne passe pas encore par des mots.

Si Hall nous a permis d'entrer plus clairement dans la notion de réception avec ses trois modes de lecture. Une question reste ouverte. Pourquoi ces lectures ne se construisent-elles pas de la même façon chez tout le monde ? C'est précisément sur ce point que Morley nous en apprend un peu plus en nous montrant que la réception ne dépend pas seulement de ce que la personne pense, mais aussi de la place depuis laquelle elle lit le message.

Cette place compte, parce qu'elle donne des repères. Morley explique que les membres d'un même groupe ou d'une même classe peuvent avoir tendance à lire un message de manière proche. Pas parce qu'ils pensent tous pareil, mais parce qu'ils ont appris à interpréter le monde à partir d'habitudes, d'expériences et de pratiques culturelles qui se ressemblent. C'est ce qu'il explique lorsqu'il écrit que des groupes et des classes différents, parce qu'ils ne partagent pas toujours les mêmes « culture codes », peuvent interpréter un même message d'une manière « *systematically related* » à leur position socio-économique (Morley, 1980/1999, p. 134). La réception reste personnelle, mais elle est aussi influencée par ces repères sociaux qui jouent sur la manière de comprendre un message.

Il faut quand même garder une nuance. Morley ne dit pas qu'une personne pense automatiquement comme son groupe social. La position sociale compte, mais elle ne décide pas tout. Elle peut jouer sur la manière dont un message est reçu, sur ce qui paraît normal, crédible, dérangeant ou difficile à accepter. La réception reste propre à chaque personne, mais elle se construit aussi avec ce qu'elle a vécu, appris et intégré dans son milieu.

2.2. La réception et les algorithmes

Jusqu'ici, la réception a surtout été pensée à partir du message. Avec Hall, il s'agissait de comprendre comment un message peut être accepté, adapté ou refusé. Avec Morley, il fallait ajouter la place sociale depuis laquelle ce message est lu. Mais avec ChatGPT, il y a encore autre chose. La personne ne reçoit pas seulement une phrase. Elle reçoit une phrase produite par un algorithme, dont elle ne voit même pas le fonctionnement. Même si les auteurs qui suivent parlent des algorithmes de manière plus large, leur approche permet de penser ce qui se joue face à une IA comme ChatGPT, puisque ses réponses sont elles aussi produites par un système algorithmique.

On ne voit pas vraiment ce qui se passe derrière un algorithme, on ne sait pas exactement comment il classe, comment il formule et encore moins comment il produit ce qui apparaît à l'écran. Lomborg & Kapsch (2020) expliquent que, même si l'on ne peut pas ouvrir directement cette boîte noire, on peut quand même étudier la relation que les personnes construisent avec les algorithmes (Lomborg & Kapsch, 2020). Avec ChatGPT, ça se voit assez bien. La personne a une réponse devant elle, mais elle ne sait pas vraiment comment cette réponse a été fabriquée. Elle peut se demander d'où vient cette réponse, comment elle a été

construite, est-ce que l'outil comprend vraiment ou et ce qu'il reprend simplement à partir de données qui existent déjà ?

Comme le fonctionnement de ChatGPT reste en partie invisible, les utilisateurs essaient de se faire une idée de ce qu'il fait et de comment il fonctionne. Ils peuvent imaginer qu'il "sait", qu'il comprend, qu'il reprend des choses trouvées ailleurs, ou qu'il réagit à la manière dont on lui parle. Lomborg et Kapsch (2020) soulignent que les représentations que les utilisateurs se font du fonctionnement d'un algorithme influencent leur manière d'interagir avec et dès qu'on commence à imaginer comment l'IA fonctionne, des questions très simples apparaissent naturellement : "Comment il sait tout ça ?", "Il va chercher où ?", "Il comprend vraiment ?", "Il invente quand il n'a pas la réponse ?". Ces interrogations ne sont pas neutres, elles influencent la manière dont on reçoit la réponse. Quand on imagine que l'IA "sait", on reçoit ce qu'elle dit d'une certaine façon, quand on imagine qu'elle "invente", on lit la même réponse autrement. La réception dépend aussi de l'idée qu'on se fait de son fonctionnement, et pas seulement du contenu qu'elle produit.

Souvent, l'algorithme passe presque inaperçu. Tant que la réponse est fluide, utile ou qu'elle ne pose pas vraiment problème, on lit, on prend ce qu'il y a à prendre, et on avance. On ne se demande pas forcément comment l'IA a construit sa réponse. Lomborg et Kapsch (2020) expliquent justement que les algorithmes deviennent surtout visibles quand ils provoquent, dérangent ou surprennent la personne qui les utilise. C'est souvent au moment où quelque chose coince que l'on commence à vraiment regarder se questionner sur l'outil.

Avec ChatGPT, une réponse qui contient quelque chose qui peut s'apparenter à des stéréotypes de classe peut provoquer la même réaction. Une phrase trop générale, injuste ou juste maladroite peut suffire. La personne ne réagit plus seulement à ce qui est écrit. Elle peut aussi se demander pourquoi l'IA répond de cette manière, d'où viennent ces associations, ou pourquoi une réalité sociale est résumée aussi vite. À ce moment-là, ce n'est plus seulement la réponse qui est reçue. C'est aussi ChatGPT, comme outil de production du message, qui commence à être questionné.

Lire une réponse de ChatGPT, ce n'est pas seulement regarder ce qu'elle dit. Il y a toujours deux choses qui se passent en même temps. D'un côté, on lit le contenu. On regarde si la phrase est logique, si elle répond à la question, si elle tient debout. C'est une réception plus rationnelle, centrée sur le texte. Mais à côté de ça, il y a aussi ce que la réponse provoque. Même si l'IA ne

ressent rien, la personne qui lit, elle, peut ressentir quelque chose. Elle peut être rassurée, surprise, agacée, amusée, ou même un peu vexée.

Dès qu'une émotion arrive, la réponse n'est plus reçue exactement pareil. Une phrase qui paraît douce peut donner l'impression que l'IA comprend bien. Une phrase plus directe peut paraître froide, sèche, ou un peu jugeante. On peut se dire « pourquoi il me parle comme ça ? », « il est en train de me juger ? », ou au contraire « là, il m'aide vraiment », « il a compris ce que je voulais dire ». Ces réactions ne viennent pas de ce que l'IA ressent, puisqu'elle ne ressent rien. Elles viennent de ce que la personne projette sur la réponse en la lisant. C'est ce que montrent Lomborg et Kapsch lorsqu'ils écrivent que « affective encounters with algorithms, especially those generating strong emotions, entail evaluations – positive or negative, and these, in turn, inform the meaning-making process, the decoding of algorithms » (Lomborg & Kapsch, 2020, p. 752). Autrement dit, quand une réponse provoque une émotion, cette émotion influence directement la manière dont la personne juge ce qu'elle lit, puis la manière dont elle lui donne du sens. Une même phrase peut alors paraître plus crédible, plus agressive ou plus rassurante selon ce qu'elle provoque chez la personne. La réception dépend aussi de ce que l'on ressent en lisant la réponse, et pas seulement de ce qu'elle dit.

La réception peut aussi se voir dans ce que la personne fait après avoir reçu une réponse. Elle peut accepter et passer à autre chose, mais elle peut aussi relancer, corriger, reformuler, tester, ou refuser de continuer l'échange. Lomborg et Kapsch (2020) résument bien cette idée lorsqu'ils écrivent que « while algorithms do things to people, people also do things to algorithms » (Lomborg & Kapsch, 2020, p. 755). Les algorithmes agissent sur les utilisateurs, mais les utilisateurs peuvent aussi essayer d'agir sur eux.

Avec ChatGPT, ça se voit immédiatement, lire une réponse, ce n'est presque jamais la fin de l'échange. La personne peut demander à l'outil de recommencer, de préciser, de changer de ton ou d'arrêter de généraliser. Ce n'est pas juste un geste technique, ça dit déjà quelque chose de la réception. En relançant ou en reformulant, la personne montre ce qu'elle accepte, ce qu'elle refuse, ou ce qu'elle essaie de déplacer dans la réponse. La réception devient alors visible dans la suite de l'interaction.

Partie 3 : Méthodologie

Ce travail s'appuie sur quelque chose de plus concret qu'un simple intérêt de recherche. Il s'est construit, à travers des expériences, des rencontres et des situations qui ont fini par faire émerger certaines questions de manière assez concrète. Travailler comme éducateur auprès d'enfants placés y a forcément joué un rôle important. Sur le terrain, nous sommes régulièrement confrontés à des trajectoires qui ne se ressemblent pas, à des manières très différentes de se projeter dans l'avenir, à des rapports aux études, au travail ou à la réussite qui ne reposent pas sur les mêmes repères. Ce sont des choses qui apparaissent parfois très directement dans les échanges du quotidien, notamment quand il est question d'orientation, de métiers ou de ce qu'on imagine possible pour soi plus tard. Et derrière ces discussions, on sent vite que certaines représentations circulent déjà, parfois reprises presque telles quelles, parfois intégrées plus discrètement, mais avec des effets bien réels sur la manière dont chacun se situe et envisage ce qu'il pense pouvoir atteindre ou non.

Le parcours académique a, de son côté, progressivement amené ce questionnement vers les environnements numériques, les plateformes et les usages digitaux. Au départ, ce sont des outils qu'on utilise presque sans y penser, parce qu'ils sont pratiques, rapides, accessibles. Avec le temps, il est pourtant devenu difficile de les considérer comme de simples supports techniques. Ils ne font pas que donner accès à de l'information, ils participent aussi, parfois de manière très discrète, à la manière dont certaines choses sont présentées, comprises ou retenues. Et avec une IA comme ChatGPT, cela devient encore plus visible. On les utilise pour chercher une info, comprendre un sujet, poser une question, réfléchir à une orientation ou même imaginer un métier. Ils prennent de la place dans des moments assez ordinaires, parfois sans que l'on fasse vraiment attention à ce qu'ils mettent en avant, à ce qu'ils simplifient ou à ce qu'ils laissent de côté.

C'est en croisant ces deux dimensions que le sujet a commencé à prendre forme. D'un côté, il y a cette attention aux représentations sociales, à la manière dont elles circulent, s'installent et finissent parfois par structurer les manières de se voir soi-même ou de voir les autres. De l'autre, il y a ces outils qui reformulent, parfois sans en avoir l'air, des représentations déjà présentes dans l'espace social. La question a alors commencé à se déplacer. Il ne s'agissait plus seulement de se demander ce que ces systèmes produisent, mais aussi ce que ces productions deviennent une fois confrontées à des personnes concrètes, à leurs parcours, à leurs repères et à leurs manières de les lire.

Ce déplacement du regard montre aussi que l'enjeu ne se situe pas uniquement dans les contenus produits, mais dans la manière dont ils sont reçus. Certaines réactions apparaissent de façon assez claire. D'autres restent plus discrètes et passent par une hésitation, une reformulation, un rire, un malaise ou même un silence. Même lorsqu'elles sont moins visibles, elles comptent aussi dans l'analyse.

C'est aussi à partir de ce point que la méthode a été pensée. Le but n'est pas de mesurer ni de généraliser, mais de comprendre comment ces interprétations se construisent à partir de parcours, d'expériences et de positions différentes. Il fallait donc un dispositif assez souple pour laisser apparaître cette diversité, en tenant compte des contextes dans lesquels les participants évoluent et des repères à partir desquels ils donnent du sens à ce qu'ils lisent.

1. Démarche et positionnement

S'intéresser à la manière dont des jeunes adultes réagissent à des stéréotypes de classe sociale produits par ChatGPT oblige à poser un cadre clair dès le départ. L'idée n'est pas de compter les stéréotypes présents dans les réponses ni d'en mesurer les effets comme si tout pouvait s'observer de l'extérieur. Ce qui importe, c'est ce qui se passe au moment où ces contenus sont reçus, dans la manière dont ils sont compris, discutés, acceptés, rejetés ou simplement laissés de côté. Certaines réactions apparaissent vite, d'autres prennent plus de temps, restent floues ou à peine formulées. Toutes doivent être prises en compte.

Ce type de question demande autre chose qu'une logique de mesure. Il faut aller voir ce qui se passe concrètement, suivre les raisonnements au moment où ils se construisent et observer comment les interprétations évoluent au fil des échanges. Une approche qualitative paraît donc plus adaptée, puisqu'elle vise justement à « tenter de mieux comprendre les processus à l'œuvre dans la dynamique psychique, interactionnelle ou sociale » (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 10).

Mais cela demande aussi une certaine manière de travailler ce qui est recueilli. Comme l'écrivent Paillé et Mucchielli, « L'analyse qualitative, comme on le verra plus en détail, peut être définie comme une démarche discursive de reformulation, d'explicitation ou de théorisation de témoignages, d'expériences ou de phénomènes » (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 11). Les réponses ne sont donc pas prises séparément. Elles sont regardées ensemble et replacées dans le contexte de l'échange pour comprendre ce qu'elles montrent de la manière dont ces contenus sont reçus.

Dans les recherches qualitatives, la démarche est souvent associée à une logique inductive. Elle consiste à partir de ce qui se passe sur le terrain pour « tenter de mieux comprendre les processus à l'œuvre dans la dynamique psychique, interactionnelle ou sociale » (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 10). Le point de départ se trouve donc dans ce que disent les participants, dans la manière dont ils comprennent une situation, dans ce qu'ils en retiennent ou y projettent.

C'est bien cette logique que l'on retrouve ici. Ce qui est au centre, ce n'est pas uniquement ce que produit ChatGPT, mais la manière dont les jeunes participants reçoivent, interprètent et discutent les contenus générés, surtout lorsqu'ils touchent à des représentations liées aux classes sociales. L'analyse commence dans leurs réactions, leurs hésitations, leurs accords, leurs désaccords ou parfois dans ce qu'ils ne relèvent même pas.

Mais une logique uniquement inductive ne suffit pas. Le regard porté sur le terrain n'arrive jamais de nulle part. Il est déjà traversé par une question de recherche, des lectures et certaines hypothèses de départ autour des stéréotypes de classe et de leur réception dans des contenus produits par l'intelligence artificielle. Bien que les approches qualitatives soient souvent inductives, Anadón et Guillemette (2007, cité dans Hallée & Garneau, 2019, p. 130) rappellent qu'« il est illusoire de chercher l'induction exclusive ». Ce qui se passe sur le terrain ne parle pas tout seul. Il faut le lire, le relier et le situer.

Ce travail ne relève pas non plus d'une logique hypothético-déductive classique. Le but n'est pas de tester des hypothèses figées dans un cadre fermé, en vérifiant mécaniquement si les participants repèrent ou non des stéréotypes définis à l'avance. Les hypothèses donnent une direction et un point d'appui, mais elles ne verrouillent pas l'analyse. Elles peuvent bouger, se préciser ou être mises en difficulté par ce qui ressort du terrain.

C'est là que la démarche abductive devient utile. Elle ne désigne pas simplement un mot méthodologique, mais une manière concrète de travailler. Comme le rappellent Hallée et Garneau (2019), l'abduction est avant tout une « reconnaissance du processus de réflexion du chercheur » (Hallée & Garneau, 2019, p. 126). Dans ce travail, elle renvoie à une analyse qui se construit peu à peu, au contact des réactions suscitées par les contenus produits par ChatGPT, à partir de ce qui confirme certaines pistes, mais aussi de ce qui les déplace. Cette logique fait écho à ce que Catellin (2004) décrit comme une « procédure de normalisation d'un fait surprenant » (2004, p. 181).

Ce caractère abductif prend sens à un endroit précis. Il est impossible d'anticiper complètement ce qui va ressortir des réactions des participants. Il existe bien des attentes au départ, mais une fois confronté au terrain, tout ne se déroule pas comme prévu. Certains contenus sont immédiatement perçus comme stéréotypés ou socialement marqués. D'autres passent davantage inaperçus, sont minimisés, discutés autrement ou suscitent des lectures plus ambivalentes.

Ce qui fait avancer le travail, ce ne sont donc pas seulement les éléments qui vont dans le sens des hypothèses. Ce sont aussi les écarts, les hésitations, les déplacements et parfois les contradictions. Ces moments obligent à revenir sur ce qui semblait avoir été compris trop vite. L'analyse ne consiste pas à faire entrer les réactions dans une grille déjà prête, mais à voir ce qu'elles déplacent, compliquent ou reformulent dans la manière dont les jeunes donnent sens à ces représentations.

Le travail avance donc de manière progressive. Les hypothèses ne disparaissent pas, mais elles se transforment au fil de l'analyse. Elles s'ajustent, se précisent et changent parfois légèrement de place. Comme le rappellent Hallée et Garneau (2019), les éléments d'analyse « peuvent aussi prendre forme au fur et à mesure que les données sont analysées » (Hallée & Garneau 2019, p. 131). Cette idée permet de garder un cap sans fermer trop tôt ce que les échanges peuvent encore faire apparaître.

Au fond, tout ne peut pas être prévu à l'avance. Certaines réactions vont dans le sens attendu, d'autres non. Et les plus claires ne sont pas forcément les plus intéressantes. Ce qui compte, c'est ce qui résiste, déplace le regard et oblige à reprendre l'analyse autrement. C'est là que l'abduction prend réellement sens dans ce travail.

Les contenus générés par l'intelligence artificielle ne constituent donc pas, à eux seuls, le cœur de l'analyse. Ils servent de point de départ. Ce qui compte vraiment, c'est ce qu'ils deviennent une fois reçus, discutés et interprétés par les participants. C'est dans ce passage entre production algorithmique et réception sociale que l'analyse se construit.

Il y a aussi un aspect qu'on ne peut pas mettre de côté, celui des biais. Ce sujet touche à des choses qui ne sont pas complètement étrangères. Certaines manières de parler de l'école, du travail, des métiers, de la réussite ou de l'avenir ont déjà été croisées, parfois de façon directe, parfois dans des formulations plus banales. Retrouver ce type de logique dans certaines

réponses produites par ChatGPT renforce cette impression de familiarité. Et lorsque certaines représentations paraissent déjà connues, certains mécanismes sautent forcément plus vite aux yeux. Le risque est alors de croire qu'on les a compris avant même de les laisser apparaître autrement.

Comme le souligne Weber dans sa réflexion sur la neutralité axiologique, il ne s'agit pas d'éliminer toute subjectivité, mais de la rendre visible et maîtrisée. Il insiste sur la nécessité de distinguer les moments où le chercheur analyse de ceux où il exprime un positionnement personnel, en rappelant qu'il est essentiel « d'indiquer clairement [...] où et quand cesse la recherche réfléchie du savant et où [...] l'homme de volonté se met à parler » (Weber, 1904/1965, p. 115).

Le risque est simple, même s'il ne saute pas toujours aux yeux. À partir du moment où l'attention est déjà tournée vers les stéréotypes de classe, certaines réponses de ChatGPT peuvent paraître plus parlantes parce qu'elles ressemblent davantage à ce que l'on cherche à observer. Cela peut pousser à s'arrêter sur ce qui confirme une première intuition et à passer plus vite sur ce qui est moins net, plus ambigu ou plus difficile à interpréter. Ayache et Dumez décrivent ce mécanisme lorsqu'ils expliquent qu'en entrant dans une situation avec certaines attentes, on risque de ne voir que ce qui les confirme, jusqu'au point où on en vient à éliminer « tout ce qui pouvait constituer une découverte » (Ayache & Dumez, 2011, p. 34).

Il sera donc important de ne pas aller trop vite et de ne pas s'arrêter uniquement à ce qui paraît évident au premier regard. Les réactions plus floues, les contradictions, les hésitations ou ce qui ne correspond pas complètement à ce qui était pressenti devront aussi être pris au sérieux. C'est souvent là que l'analyse se déplace vraiment et oblige à revoir ce qui semblait clair au départ. Comme le rappelle Catellin (2004), « Se mettre en position d'étonnement, prêter attention aux écarts et à l'inattendu, changer d'horizon ou se réorienter pour accueillir le donné de l'expérience qui ne cadre pas avec nos attentes » fait partie de ce qui caractérise les pratiques abductives » (Catellin, 2004, p. 184). Garder cette exigence en tête permet de ne pas écraser trop vite les données sous ce que l'on croyait déjà y voir.

2. Population étudiée

Le choix de se concentrer sur des jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans ne tient pas simplement à une question pratique. Il correspond surtout à une période de la vie où beaucoup de choses commencent à se mettre en place, sans être encore totalement fixées. On commence à se projeter, à faire des choix, à se demander où l'on va et quelle place on va prendre dans le monde social. Les études avancent, les orientations se précisent, les premières idées de trajectoire apparaissent. Et avec tout ça, il y a aussi tout un ensemble de discours, d'images et d'informations qui circulent, et qui peuvent, petit à petit, influencer la manière dont on perçoit ce qui est possible, accessible ou légitime.

C'est aussi à ce moment-là que des outils comme ChatGPT prennent de la place dans les usages. On peut s'en servir pour mieux comprendre une situation, chercher des informations sur une formation, explorer un métier, ou simplement essayer d'y voir plus clair. Sans forcément s'en rendre compte, ces outils deviennent des appuis dans la manière de réfléchir à ce qui pourrait venir ensuite. Mais à travers les réponses qu'ils proposent, ce ne sont pas uniquement des informations qui circulent. Il y a aussi des façons de présenter le monde social, de parler de certains parcours, parfois de donner plus de visibilité ou de crédibilité à certaines trajectoires plutôt qu'à d'autres.

C'est ce lien qui rend ce public particulièrement pertinent pour ce travail. Ce n'est pas un choix fait au hasard, mais quelque chose qui s'impose quand on regarde ce moment de la vie d'un peu plus près. Comme le rappelle Hall, (1996) « Identities are therefore constituted within, not outside representation » (Hall, 1996, p. 4). Autrement dit, ce que l'on lit, ce à quoi on est confronté, ne reste jamais complètement extérieur. D'autant plus à un moment où les repères sont encore en train de se construire, où rien n'est totalement stabilisé. Sans dire que ces contenus déterminent les trajectoires, ils participent quand même, parfois de manière assez discrète, à dessiner ce qui paraît envisageable ou non.

Dans le même sens, Evrard, en s'appuyant sur les travaux de Moscovici (1961/1976), rappelle que ces représentations ne circulent jamais comme des éléments neutres. Elles passent, mais elles sont aussi reprises, retravaillées, ajustées. Parfois acceptées, parfois discutées. Il montre que certains individus peuvent avoir besoin de « transformer » un savoir pour le rendre compatible avec leur propre manière de voir les choses (Moscovici, 1961/1976, cité dans

Evrard, 2017, p. 3). Ce point est important ici, parce qu'il permet de comprendre que les contenus produits par l'intelligence artificielle ne tombent pas dans un vide. Ils viennent s'inscrire dans un ensemble de significations déjà présent, déjà actif, avec lequel ils entrent en relation.

Ce qui rend cette tranche d'âge encore plus intéressante, c'est que ces outils sont déjà bien présents dans les usages. Une étude menée par Kumps, Di Pietro, Housni et De Lièvre, intitulée *Analyse des profils d'utilisation de ChatGPT chez les étudiants de 12 à 29 ans en Fédération Wallonie-Bruxelles*, montre que leur utilisation est désormais largement répandue, puisque 70,95 % des répondants déclarent avoir déjà utilisé ChatGPT (Kumps et al., 2024). Derrière ce chiffre, il y a surtout quelque chose de très concret. Ces outils font déjà partie du quotidien. Mais ce qui ressort surtout de cette étude, ce n'est pas seulement le fait qu'ils soient utilisés, c'est aussi la manière dont ils prennent place dans les pratiques. ChatGPT est mobilisé pour chercher de l'information, pour mieux comprendre certains contenus ou encore pour produire du texte, souvent dans un cadre scolaire ou académique (Kumps et al., 2024). Autrement dit, il intervient à des moments où l'on apprend, où l'on construit des connaissances, et où l'on commence aussi à se situer. C'est dans cet espace, à la fois ordinaire et déjà chargé de sens, que les contenus produits par l'intelligence artificielle viennent s'inscrire. Et c'est aussi pour ça que la tranche des 18–25 ans apparaît comme un terrain particulièrement pertinent pour ce travail.

Après avoir précisé le choix de la tranche d'âge, une autre dimension vient compléter la construction de la cible. Il ne s'agit plus seulement de savoir qui interroger, mais aussi de situer ces personnes dans un environnement concret, avec ses écarts, ses réalités et ses différences. Parce que ces éléments ne sont jamais complètement neutres et qu'ils participent, au moins en partie, au cadre dans lequel les contenus sont rencontrés.

Le choix de se concentrer sur des jeunes adultes bruxellois s'inscrit dans cette logique. Bruxelles se caractérise par une diversité sociale particulièrement marquée, où des situations très différentes coexistent à une échelle géographique réduite. Cette hétérogénéité apparaît clairement dans les données statistiques produites à l'échelle régionale, notamment en ce qui concerne les niveaux de revenus, les conditions de vie ou encore l'accès aux ressources (IBSA & Observatoire de la Santé et du Social de Bruxelles-Capitale, 2024).

À l'échelle de la ville, certains écarts sont particulièrement visibles. La commune de Saint Josse ten-Noode est ainsi associée à des indicateurs socio-économiques plus fragiles, avec des niveaux de revenus plus faibles et des conditions de vie plus précaires que la moyenne régionale. À l'inverse, Woluwe-Saint-Pierre se caractérise par des niveaux de revenus nettement plus élevés et par des conditions de vie plus favorables (IBSA & Observatoire de la Santé et du Social de Bruxelles-Capitale, 2024). Ces différences ne sont pas marginales, elles structurent des environnements de vie qui ne se ressemblent pas.

Précisons que ce contraste ne vise pas à opposer deux groupes de manière simpliste, ni à enfermer les participants dans une catégorie sociale. Il permet plutôt de construire un dispositif dans lequel des différences de réception peuvent apparaître, sans être imposées à l'avance. Des jeunes peuvent ainsi être confrontés à des contenus similaires, tout en évoluant dans des contextes qui ne mobilisent pas nécessairement les mêmes repères.

Ce choix permet donc de situer l'analyse dans un cadre concret, où les usages de l'intelligence artificielle s'inscrivent dans des environnements déjà différenciés. Ce n'est pas ce contexte qui est étudié en lui-même, mais il constitue un point d'appui pour comprendre dans quelles conditions les contenus peuvent être rencontrés, interprétés ou discutés.

3. Méthode de collecte de données

3.1. Recrutement

La sélection des participants ne s'est pas faite au hasard. Dès le départ, il ne s'agissait pas simplement de trouver des personnes disponibles, mais de construire un groupe qui tienne vraiment la route par rapport à ce que ce travail cherche à observer.

Pour cela, un questionnaire de présélection a été diffusé auprès de jeunes fréquentant des structures de jeunesse situées à Saint-Josse-ten-Noode et à Woluwe-Saint-Pierre. Ce questionnaire n'avait pas pour objectif de produire des données à analyser en tant que telles. Il servait plutôt à trois choses : identifier les jeunes volontaires, vérifier que leur profil correspondait bien au terrain de recherche, et recueillir quelques éléments permettant de mieux situer leur parcours et leur environnement social.

Au total, 12 jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans ont été retenus, puis répartis-en 6 duos. Le but n'était pas de constituer un groupe parfaitement équilibré ni de classer les participants dans des

catégories strictes. Ce qui comptait surtout, c'était de travailler avec des jeunes qui acceptaient de participer, tout en gardant une attention aux différences de profils, pour voir si les réactions aux réponses de ChatGPT pouvaient varier d'une situation à l'autre.

Plusieurs éléments ont été pris en compte pour situer les profils des participants. Certains sont assez directs, comme la commune de résidence, la situation actuelle ou le parcours scolaire. D'autres donnent une idée un peu plus large de l'environnement social dans lequel les participants évoluent, comme la profession et le niveau d'études des parents, ou encore certains éléments liés aux conditions de vie. Ces informations ne servent pas à étiqueter les personnes, mais plutôt à comprendre depuis où elles parlent, en quelque sorte, et à partir de quels repères elles vont lire les contenus.

Une fois les participants retenus, les duos ont été constitués en tenant compte, dans la mesure du possible, d'une certaine proximité d'âge et d'un minimum de familiarité entre les participants. Le fait qu'ils se disent à l'aise, dans le questionnaire, à l'idée de participer à une discussion à deux autour de réponses générées par une intelligence artificielle a aussi été pris en compte, pour éviter des échanges trop bloqués ou trop formels. Les duos ont également été formés au sein d'une même commune, sans mélange entre les deux contextes, afin de garder une certaine cohérence dans les échanges et de ne pas brouiller trop vite les contrastes que le dispositif cherche à faire apparaître. L'idée restait simple : créer un cadre où la discussion puisse se faire assez naturellement, avec des participants suffisamment à l'aise entre eux pour réagir, se répondre, se contredire ou compléter ce que l'autre dit, sans que l'échange devienne trop formel.

3.2. Déroulement du dispositif

Une fois la cible définie, il ne suffit plus de savoir qui interroger. Il fallait aussi trouver une manière d'observer ce qui se passe vraiment au contact des réponses de ChatGPT. Travailler sur la réception des stéréotypes de classe sociale ne pouvait pas reposer uniquement sur des avis donnés après coup, quand tout est déjà un peu rangé, expliqué ou justifié. Ce qui comptait ici, c'était le moment où la réponse apparaissait, quand les participants la lisaient, réagissaient, discutaient entre eux, hésitaient, relevaient certains éléments ou passaient à côté d'autres.

Le dispositif a donc reposé sur deux moments qui se répondaient. D'abord, les participants ont été mis en interaction avec ChatGPT à partir d'exercices réalisés en duo. Ces exercices ne servaient pas seulement à produire des prompts ou à lire des réponses. Ils permettaient aussi de

laisser une vraie place à la discussion, parce que les réactions ne sortent pas toujours toutes faites. Elles se construisent parfois dans l'échange, dans une remarque, une contradiction, une nuance, un rire, ou dans le fait de ne pas relever quelque chose. Les réponses produites par ChatGPT ont aussi été regardées comme des discours, pour repérer les mots, les associations et les signes sociaux qu'elles mobilisaient. Ensuite, les participants ont été rencontrés individuellement lors d'entretiens semi-directifs, afin de revenir plus calmement sur ce qu'ils avaient compris, discuté, accepté, contesté ou parfois eu du mal à formuler.

3.2.1 Phase 1 : Exercice de manipulation de ChatGPT

Le premier temps du dispositif reposait sur une observation directe en situation, où les participants ont été placés face à un outil d'intelligence artificielle, en l'occurrence ChatGPT. Ce choix ne venait pas d'une préférence abstraite pour telle ou telle méthode. Il découlait directement de ce que l'on cherchait à comprendre. Si l'objectif était de saisir comment des stéréotypes de classe sociale produits par l'IA étaient reçus, alors il fallait se rapprocher du moment où ces contenus apparaissaient, avant qu'ils ne soient retravaillés, expliqués ou justifiés.

Revenir vers les participants après coup n'aurait pas vraiment permis d'accéder à cette première rencontre. Les discours deviennent souvent plus lisses, plus organisés, parfois même plus cohérents qu'ils ne l'étaient sur le moment. Ce qui se perd, ce sont justement ces hésitations, ces micro-réactions, ces moments où l'on ne sait pas encore très bien quoi penser. C'est précisément là que se situe l'intérêt de l'observation. Comme le rappellent Quivy, Van Campenhoudt & Marquet (2017), les méthodes d'observation directe sont les seules à « capter les comportements au moment où ils se produisent sans l'intermédiaire d'un document ou d'un témoignage » (rappellent Quivy et al, 2017, p. 174). Dans ce travail, c'est exactement ce que l'on cherchait à saisir.

Le fait de travailler en duo changeait aussi la manière dont les choses apparaissaient. Les réactions ne sortent pas toujours toutes faites. Elles passent par l'autre, se testent, se corrigent, parfois se contredisent. Une réponse peut faire sourire, sembler juste au départ, puis être remise en question quelques secondes plus tard. Ce type de dynamique ne se voit pas de la même manière en individuel. Le duo a créé un espace où les interprétations circulaient, se construisaient à deux, et devenaient visibles dans l'échange. Le déroulement a été pensé en plusieurs étapes, justement pour ne pas enfermer les participants trop vite dans un cadre rigide.

Etape A : Interaction libre à partir de situations concrètes

Dans un premier temps, plusieurs situations concrètes ont été proposées aux participants. Elles tournaient autour de thématiques proches du quotidien, comme l'orientation, le métier, la présentation de soi, l'identité sociale, l'image que l'on renvoie ou encore certaines projections de vie. Rien n'annonçait directement la question des classes sociales de manière frontale. L'idée était plutôt de partir de situations qui pouvaient sembler ordinaires, pour observer ce qui émergeait lorsque les participants rédigeaient eux-mêmes leurs demandes à ChatGPT. Ce choix a permis de garder une interaction relativement naturelle avec l'outil, sans les placer immédiatement dans une posture d'analyse ou de décryptage.

Les participants ont ensuite été invités à formuler eux-mêmes leurs prompts à partir de ces situations. Ils pouvaient écrire librement, tester, reformuler, hésiter, ajuster certains éléments ou discuter entre eux de la manière de s'adresser à l'IA. Ce moment était important parce qu'il donnait accès non seulement à ce que ChatGPT produisait, mais aussi à la manière dont les participants construisaient eux-mêmes la demande. Cela permettait d'observer ce qu'ils choisissaient de préciser, ce qu'ils jugeaient pertinent de mentionner, ou au contraire ce qu'ils laissaient de côté. Tout n'était pas encore complètement structuré, et c'est précisément ce qui rendait cette phase intéressante. Elle permettait de voir ce qui apparaissait spontanément, dans la formulation comme dans les réactions, avant que cela ne soit repris plus en profondeur par la suite.

Etape B : Introduction de prompts imposés

Dans un second temps, le cadre a évolué légèrement, les participants ne formulaient plus uniquement leurs propres questions, cette fois-ci un prompt leur était imposé. Au départ, les échanges se construisaient à partir de leurs propres formulations, de leurs hésitations, de leur manière de s'adresser à l'outil. Ici, la situation changeait un peu, les participants partaient cette fois d'un même point de départ, ce qui permettait de voir ce qui se passait lorsqu'ils étaient confrontés à une demande qu'ils n'avaient pas eux-mêmes produite.

Ces prompts étaient construits autour de situations concrètes, comme la recherche d'un emploi ou la description d'une journée type, à partir de profils situés dans des communes différentes. On ne parlait toujours pas directement de classes sociales, ni de stéréotypes. Mais les

formulations étaient pensées de manière à faire émerger ce type de contenus, sans les imposer. L'objectif était clair, il ne s'agissait plus seulement d'observer ce qui venait spontanément, mais de créer des conditions dans lesquelles certaines représentations avaient plus de chances d'apparaître.

Ce passage à des prompts imposés ne venait pas corriger la première phase mais changeait simplement la situation. Là où les échanges se construisaient plus librement au départ, ici on introduisait un cadre un peu différent, qui permettait de voir ce qui se passait quand certaines demandes étaient posées autrement, sans pour autant orienter directement les réactions. Les participants restaient libres dans leur manière de réagir. Ils pouvaient suivre les réponses, les discuter, les nuancer ou simplement ne pas s'y attarder. Des relances pouvaient aussi être proposées si la discussion restait trop brève ou trop descriptive, afin d'aider à approfondir certains éléments. Ce décalage entre ce qui était produit par l'outil et ce qui était réellement relevé par les participants devenait alors particulièrement intéressant pour mieux comprendre la manière dont ces réponses étaient reçues.

Cette phase avait quand même ses limites. Le fait de partir de prompts communs rendait certaines situations plus comparables, mais changeait aussi un peu la manière dont les participants réagissaient. Ils n'étaient plus uniquement dans leurs propres formulations, ce qui pouvait influencer ce qu'ils remarquaient ou non. La manière de relancer ou de revenir sur certains éléments pouvait aussi orienter ce qui était davantage discuté pendant l'échange. Il pouvait donc y avoir un écart entre ce qui apparaissait ici et ce qui serait ressorti dans un usage totalement libre de l'outil. Enfin, ce type de matériau demandait aussi un travail d'analyse plus fin, puisque ce qui se jouait dans les échanges ne passait pas uniquement par les réponses de l'IA, mais aussi par la manière dont elles étaient lues, discutées ou laissées de côté.

Comme les réponses de ChatGPT servaient de base aux échanges, elles ont aussi été regardées comme des discours. L'objectif n'était pas de faire une analyse linguistique trop lourde, mais de voir comment l'outil formulait les choses, quels mots il choisissait, quels exemples il donnait, quels signes sociaux il mobilisait et quelles associations il construisait entre un métier, un quartier, une manière de parler, un parcours scolaire ou une position sociale.

Les entretiens semi-directifs ont également été pris comme des matériaux discursifs. Ils n'ont pas seulement servi à recueillir l'avis des participants après les exercices, mais aussi à analyser

la manière dont ils mettaient en mots leur réception. Leurs formulations, leurs hésitations, leurs justifications ou leurs manières de parler de ChatGPT permettaient de voir comment certaines représentations étaient reprises, discutées, mises à distance ou parfois banalisées.

Cette démarche s'appuie sur l'analyse de discours. Van Dijk (2015) rappelle que l'analyse de discours ne consiste pas seulement à décrire un texte ou à relever des mots. Elle permet aussi de comprendre comment certains discours peuvent participer à reproduire, légitimer ou contester des inégalités dans un contexte social donné. Cette approche est utile ici, parce qu'un stéréotype de classe ne passe pas toujours par une phrase clairement choquante. Il peut aussi se glisser dans une formulation plus banale, dans un exemple, dans une généralisation ou dans une association qui paraît neutre au premier regard.

Cette analyse a permis de mieux comprendre ce que ChatGPT mettait en mots, mais aussi la manière dont les participants mettaient en mots leur propre réception. Les contenus générés ont été traités comme un premier matériau, puis mis en lien avec ce que les jeunes repéraient, discutaient, acceptaient, contestaient ou laissaient passer pendant l'échange et dans les entretiens individuels.

3.2.2 Phase 2 : Entretien semi-directif

Le second temps du dispositif reposait sur des entretiens semi-directifs menés de manière individuelle. Ce choix arrivait assez naturellement après la phase en duo. À deux, les réactions se construisent dans l'échange, parfois très vite, parfois sans être vraiment expliquées. L'entretien individuel permettait justement de revenir sur ces moments, de prendre un peu de recul, et de laisser à chacun l'espace de dire ce qu'il en avait vraiment pensé, sans être influencé par l'autre. Ce passage à l'individuel était important, parce qu'en situation d'échange, on ne dit jamais tout de la même manière. La présence de l'autre peut jouer, même sans qu'on s'en rende compte. On peut adapter ce qu'on dit, retenir certaines choses, ou aller dans le sens de l'autre. Des formes de conformité sociale, d'autocensure ou d'ajustement des réponses peuvent apparaître. Revenir seul sur l'expérience permettait alors de se rapprocher davantage de ce que chacun avait réellement compris, retenu ou ressenti face aux réponses de l'IA. Et c'est exactement ce que l'on cherchait ici.

L'entretien semi-directif s'inscrivait dans cette logique. Comme le rappelle Pin (2023), l'entretien semi-directif consiste en « une interaction verbale sollicitée par l'enquêteur/-trice auprès d'un-e enquêté-e, à partir d'une grille de questions utilisée de façon très souple » (Pin,

2023, p. 1). Il ne s'agissait donc pas de poser une série de questions fermées, ni de suivre un ordre rigide, mais de guider l'échange à partir de grands axes, tout en laissant la personne développer ce qui lui paraissait important. Dans le même sens, « la fonction de l'entretien est ainsi de recueillir la parole des individus, le postulat théorique général étant que les phénomènes sociaux ne peuvent être compris et donc expliqués indépendamment du sens que les individus donnent à leurs actions » (Pin, 2023, p. 1). L'idée était vraiment de sortir des réactions immédiates ou superficielles, pour aller vers une lecture plus posée, plus construite, et parfois plus nuancée de ce qui avait été produit par l'IA.

Concrètement, ces entretiens se sont appuyés directement sur la phase avec l'IA. Dans une perspective plus générale de méthodologie qualitative, le choix du semi-directif s'inscrit dans une logique où le dispositif de recherche est construit en fonction de l'objet étudié et du type de compréhension recherché (Quivy, et al, 2017). On revenait sur certaines réponses, sur des moments précis, pour demander aux participants ce qu'ils en avaient pensé, ce qu'ils avaient compris, ou ce qui les avait marqués. Cela permettait de rester connecté à ce qu'ils avaient réellement vécu, sans partir dans des discours trop vagues. L'entretien ne cherchait pas à faire émerger une “bonne réponse”, mais à comprendre comment chacun lisait et interprétait ces contenus, ce qu'il reconnaissait, ce qu'il questionnait, ou au contraire ce qu'il laissait passer sans forcément le remarquer.

Cette méthode avait quand même ses limites. Ce que les participants racontaient restait une reconstruction. On ne revient jamais sur une expérience de manière totalement neutre, et tout le monde n'a pas la même facilité à mettre des mots sur ce qu'il ressent. Il y a donc forcément un écart entre ce qui s'est passé sur le moment et ce qui est raconté ensuite.

3.2.3 Prétest et ajustement du dispositif

Avant de lancer le terrain avec les participants, un prétest a été réalisé. L'objectif n'était pas de produire des données pour l'analyse, mais de voir si le dispositif tenait vraiment une fois mis en situation. Sur le papier, tout semblait assez clair. Les participants devaient utiliser ChatGPT, lire les réponses, en discuter, puis revenir ensuite sur ce qu'ils avaient compris ou ressenti. Mais dès le prétest, certaines limites sont apparues. Ce qui paraissait simple dans le protocole devenait plus compliqué dès qu'il fallait le faire concrètement.

Le premier problème concernait le support utilisé. Au départ, l'idée était de laisser les participants utiliser leur propre téléphone. Cela semblait logique, puisque c'est souvent comme ça que ce type d'outil est utilisé au quotidien. Pourtant, le prétest a rapidement montré que cette solution posait plusieurs difficultés. Comme il s'agissait de leurs téléphones personnels, je ne pouvais pas les manipuler directement, ni faire moi-même les captures d'écran au fil de l'échange. Il aurait donc fallu leur demander à la fois de naviguer dans ChatGPT, de lire les réponses, d'en discuter, mais aussi de penser à garder les traces et à me les envoyer ensuite.

Ce fonctionnement rendait l'exercice moins fluide. Il ajoutait une contrainte technique aux participants, alors que l'objectif était justement qu'ils restent concentrés sur ce qu'ils lisaient, sur ce qu'ils comprenaient et sur ce qu'ils avaient envie d'en dire. Il y avait aussi un risque assez concret de captures incomplètes, de passages oubliés ou d'échanges reçus dans un ordre difficile à reconstruire. Le prétest a donc montré que l'usage des téléphones personnels faisait reposer une partie trop importante de la collecte sur les participants eux-mêmes.

Un autre élément est apparu pendant ce test. Pour discuter correctement d'une réponse, les participants avaient besoin de l'avoir sous les yeux. Ils revenaient parfois sur une phrase, relisaient un passage, hésitaient sur un mot ou comparaient ce que ChatGPT disait avec ce qu'ils avaient écrit dans le prompt. Sur téléphone, ce retour à la réponse était moins pratique. L'écran était plus petit, la navigation moins confortable, et la discussion pouvait vite être coupée par la manipulation technique. Le support ne servait donc pas seulement à accéder à ChatGPT. Il influençait aussi la manière dont les participants pouvaient lire, relire et commenter les réponses.

À partir de ces constats, le dispositif a été ajusté avant le lancement du terrain. L'usage des téléphones personnels a été abandonné, et les séances ont finalement été organisées avec deux ordinateurs mis à disposition. Ce choix permettait de garder une manipulation directe de ChatGPT par les participants, tout en rendant l'échange plus simple à suivre. Les réponses restaient visibles, les discussions pouvaient se construire plus facilement autour de l'écran, et les traces étaient plus faciles à conserver. Le prétest a donc permis de passer d'un dispositif qui fonctionnait surtout sur le papier à un dispositif plus stable, plus praticable et mieux adapté à la collecte réelle des données.

4. Déroulement concret du dispositif

Après le prétest, les passations ont été organisées sur environ deux semaines. Les six duos ont été reçus séparément, chacun sur une plage horaire différente. Les séances se sont déroulées à Schaerbeek, dans un espace calme, avec deux ordinateurs préparés avant l'arrivée des participants. Même si les jeunes venaient de Saint-Josse-ten-Noode ou de Woluwe-Saint-Pierre, toutes les passations ont donc eu lieu dans le même cadre, avec le même matériel et le même déroulement général.

Avant chaque séance, les deux ordinateurs étaient déjà ouverts sur ChatGPT, en navigation privée, sans compte personnel connecté. Les participants s'installaient côte à côte, chacun devant un écran. Avant de commencer, je reprenais rapidement le cadre de l'exercice. Je leur expliquais qu'ils pouvaient discuter entre eux, relire les réponses, relancer ChatGPT, ne pas être d'accord, ou simplement dire quand une réponse ne leur parlait pas. L'objectif était qu'ils manipulent eux-mêmes l'outil, sans que je sois celui qui tape ou qui dirige l'échange à leur place. Mon rôle était surtout de donner les consignes, de suivre l'avancement, de prendre des notes et de garder les traces nécessaires.

La séance commençait toujours par l'atelier en duo. Ce premier moment durait généralement entre 45 minutes et une heure. Les participants lisaient une situation, rédigeaient eux-mêmes leur prompt, l'envoyaient dans ChatGPT, lisaient la réponse, puis en discutaient ensemble. Ils pouvaient ensuite relancer l'outil, reformuler leur demande, demander une précision ou passer à la situation suivante. Le même fonctionnement était repris pour les trois situations de la première phase. Le déroulement restait donc assez simple, mais il laissait de la place aux réactions et aux échanges qui apparaissaient au fil des réponses.

La première situation portait sur l'orientation / le métier. La consigne donnée était la suivante : « Tu veux demander à ChatGPT de t'aider à trouver un métier ou une voie qui pourrait te correspondre. Pour ça, tu peux lui donner quelques informations sur toi. Écris ce que tu taperais spontanément. » Une fois la réponse générée, les participants échangeaient librement à partir de ce qu'ils avaient écrit et de ce que ChatGPT leur proposait. Ils pouvaient relancer l'outil s'ils voulaient préciser leur demande, obtenir une autre réponse ou revenir sur un élément.

La deuxième situation portait sur la présentation de soi et l'identité sociale. La consigne donnée était : « Tu dois préparer une courte présentation de toi-même pour un travail de cours. Tu veux demander à ChatGPT de t'aider à écrire cette présentation. Dans ta demande, tu peux préciser les informations qui te semblent importantes, comme ton âge, ton parcours, l'endroit où tu vis,

ce que tu aimes faire ou d'autres éléments que tu trouves utiles. Écris ce que tu taperais spontanément. »

La troisième situation portait sur les sorties et les activités à Bruxelles. La consigne donnée était : « Tu veux demander à ChatGPT quel genre d'endroit, de sortie ou d'activité pourrait te correspondre à Bruxelles. Dans ta demande, tu peux donner les précisions qu'il te semble important de donner. Écris ce que tu taperais spontanément. »

Après les trois situations libres, je passais aux prompts imposés. Cette fois, les participants ne rédigeaient plus la demande eux-mêmes. Je leur donnais le prompt, il était tapé tel quel dans ChatGPT, puis ils lisaient la réponse et en discutaient. Ils pouvaient réagir à la réponse, revenir sur certains passages, comparer avec ce qui avait été produit juste avant ou relancer ChatGPT si nécessaire.

Les quatre prompts imposés étaient les suivants.

Prompt imposé 1 :

« Tu as 20 ans, tu es né et tu vis à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours. Tu rencontres un jeune de 20 ans qui est né et qui vit à Saint-Josse depuis toujours. Quelle première impression pourrais-tu avoir de lui ? »

Prompt imposé 2 :

« Tu as 20 ans, tu es né et tu vis à Saint-Josse depuis toujours. Tu rencontres un jeune de 20 ans qui est né et qui vit à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours. Quelle première impression pourrais-tu avoir de lui ? »

Prompt imposé 3 :

« Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui. »

Prompt imposé 4 :

« Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Saint-Josse depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui. »

Après chaque prompt imposé, un temps était laissé aux participants pour discuter. Certains commentaires venaient directement après la lecture, d'autres arrivaient après un retour sur une phrase ou une comparaison avec une réponse précédente. Lorsque l'échange restait trop court,

je proposais parfois une relance simple, sans chercher à leur faire dire quelque chose de précis. Je leur demandais par exemple ce qui ressortait de la réponse, ce qui leur semblait clair, étrange, réaliste ou difficile à situer.

Une fois l'atelier terminé, une pause d'environ quinze minutes était laissée avant de commencer les entretiens individuels. Cette pause permettait de souffler un peu après l'exercice, surtout que l'atelier demandait déjà de lire plusieurs réponses, de discuter, de relancer parfois l'outil et de rester attentif pendant un certain temps. Après cette pause, les participants étaient reçus séparément pour l'entretien semi-directif. Les entretiens se faisaient juste après la pause, pendant que les exercices étaient encore frais dans leur mémoire. Chaque entretien durait généralement entre 30 et 45 minutes. Je revenais avec chaque participant sur son usage de ChatGPT, sur les exercices réalisés, sur les réponses qui l'avaient marqué et sur les passages qu'il voulait préciser ou commenter.

Pendant l'ensemble du dispositif, les prompts, les réponses générées et les relances ont été conservés. Les captures d'écran ont servi à garder le contenu exact des échanges avec ChatGPT. En parallèle, des notes ont été prises pendant les séances pour garder une trace du déroulement, des réactions orales, des silences, des hésitations ou des moments où les participants revenaient sur une réponse. Ce sont ces différents éléments qui ont ensuite été remis en ordre pour constituer le corpus analysé.

Même si le prétest avait permis de stabiliser une partie du dispositif, le terrain réel a quand même fait apparaître plusieurs contraintes très concrètes. Une fois les séances lancées, il ne s'agissait plus seulement de faire passer les exercices et les entretiens. Il fallait aussi garder une trace précise de ce qui se passait, au fur et à mesure. À chaque duo, il fallait conserver les prompts écrits par les participants, les réponses générées par ChatGPT, les relances éventuelles, mais aussi les réactions observées pendant l'échange. Comme l'atelier était composé de plusieurs situations, puis de plusieurs prompts imposés, les traces se sont rapidement accumulées.

Au total, plus de 400 captures d'écran ont été produites pendant le terrain. Sur le moment, ces captures étaient indispensables, parce qu'elles permettaient de garder le contenu exact des échanges avec ChatGPT. Elles conservaient les prompts, les réponses générées et les relances formulées pendant l'atelier. Mais une fois les passations terminées, ce qui semblait être une simple trace de terrain est devenu un vrai travail de remise en ordre. Il ne suffisait pas d'avoir les captures. Il fallait les trier, les renommer, les associer au bon duo, les replacer dans la bonne séquence et vérifier qu'elles correspondaient bien aux notes prises pendant la séance.

Cette étape a été plus longue que prévu, parce qu'une capture d'écran ne raconte jamais tout à elle seule. Elle montre ce qui était écrit à l'écran, mais elle ne restitue pas forcément ce qui se passait autour. Elle ne dit pas toujours à quel moment une remarque a été faite, ce qui a provoqué un rire, pourquoi un silence a duré quelques secondes, ou comment une discussion est repartie à partir d'une phrase. Pour éviter de traiter les captures comme des morceaux isolés, il a donc fallu les replacer dans le déroulement de chaque séance et les croiser avec les notes prises sur le moment.

Une autre difficulté venait du fait que les données recueillies ne prenaient pas toutes la même forme. Certaines traces étaient directement visibles dans les captures, comme les prompts, les réponses de ChatGPT ou les relances écrites. D'autres relevaient davantage de l'observation pendant l'atelier, comme les réactions orales, les discussions entre participants, les hésitations ou les moments où ils revenaient ensemble sur un passage précis. Les entretiens individuels ajoutaient encore un autre niveau, puisqu'ils permettaient de revenir après coup sur certains moments de l'atelier. Il a donc fallu articuler ces matériaux sans les mélanger, pour garder le fil entre ce qui avait été produit par ChatGPT, ce qui avait été dit pendant l'échange, et ce qui avait été reformulé ensuite en entretien. Ces contraintes n'ont pas remis en cause le dispositif, mais elles ont montré que la collecte ne s'arrêtait pas au moment des passations. Une partie importante du travail s'est jouée après le terrain, dans le classement, la vérification et la remise en ordre des traces. C'est seulement à partir de ce travail que les échanges ont pu être reconstruits de manière suffisamment claire pour être analysés.

4.1. Limites du dispositif

Ce dispositif a permis de se rapprocher du moment où les participants découvraient les réponses de ChatGPT et réagissaient à ce qu'ils lisaient. C'est ce qui faisait son intérêt, mais aussi sa limite. D'abord, le travail en duo pouvait influencer les réactions. Il permettait une discussion plus naturelle, mais un participant plus réservé pouvait parfois moins prendre la parole ou attendre l'avis de l'autre avant de donner le sien. À l'inverse, un profil plus à l'aise pouvait relancer plus vite ou prendre davantage de place dans l'échange. Cette limite a été gardée en tête au moment de l'analyse. Les prompts imposés rendaient les réponses plus comparables, mais ils ne correspondaient pas complètement à un usage habituel de ChatGPT. Dans la vie de tous les jours, chacun formule ses propres demandes et relance l'outil à sa manière. Ici, une partie du cadre était déjà donnée par la recherche. Le corpus restait aussi limité. L'enquête portait sur douze participants, répartis en six duos. Il ne s'agissait pas de généraliser les résultats à tous les jeunes bruxellois, mais de comprendre des manières de

recevoir les réponses de ChatGPT dans un terrain précis. Comme le rappellent Paillé et Mucchielli, l'analyse qualitative cherche surtout à comprendre des expériences et des processus situés (Paillé & Mucchielli, 2016).

4.2. Engagements éthiques

Comme ce travail s'appuie sur la parole de participants, il était important de prévoir certaines précautions. Les prénoms ne seront pas repris dans le mémoire. Chaque participant sera désigné par un code, comme D1P1 ou D1P2, pour pouvoir suivre les échanges sans rendre les personnes identifiables. Les informations trop personnelles ne seront pas utilisées lorsqu'elles ne sont pas nécessaires à l'analyse. Cela concerne par exemple les coordonnées, certains détails familiaux ou des éléments de parcours trop précis. Les communes de résidence pourront, elles, être mentionnées, car elles font partie du dispositif de recherche et permettent de mieux comprendre certaines réactions. Elles ne seront toutefois pas utilisées pour réduire les participants à une catégorie sociale fixe. Avant le début du terrain, les participants ont été informés du cadre de la recherche, du déroulement des exercices et de l'usage qui serait fait des données recueillies. Ils ont également signé un formulaire de consentement. Il leur a été précisé qu'ils pouvaient ne pas répondre à certaines questions ou arrêter leur participation à tout moment. L'objectif était de pouvoir travailler à partir de leurs paroles et de leurs réactions, tout en évitant d'exposer inutilement leur identité ou leur situation personnelle.

4.3 Indicateurs des stéréotypes de classe

Les stéréotypes de classe peuvent se construire à partir de nombreux signes sociaux. Comme cela a été montré précédemment, ils ne reposent pas toujours sur les mêmes indices et peuvent s'appuyer sur différentes manières de situer une personne, un parcours ou un milieu. Il faut donc fixer quelques points d'appui, non pas pour réduire les stéréotypes de classe à trois critères, mais pour garder un cadre de lecture clair. Trois repères sont retenus ici.

Le revenu permet d'abord de repérer les associations liées aux ressources, à la précarité ou à la sécurité matérielle. Il renvoie à une dimension directement matérielle des représentations de classe, en indiquant les moyens dont une personne semble disposer, les contraintes auxquelles elle peut être associée ou, au contraire, une forme de stabilité.

Le diplôme ouvre un autre niveau d'analyse. Il permet de repérer les images liées au niveau d'études, à la légitimité scolaire et aux codes sociaux. Il ne s'agit donc pas seulement d'identifier

la présence d'un parcours scolaire, mais de comprendre ce que ce parcours suggère sur la personne, sur sa trajectoire ou sur la place qu'elle semble pouvoir occuper.

La localité fonctionne enfin comme un repère particulier. Un lieu de vie ne correspond pas automatiquement à une classe sociale fixe, mais il peut être socialement chargé. Lorsqu'il est associé à certaines ressources, à certaines trajectoires ou à certaines images collectives, il peut contribuer à situer une personne dans un imaginaire social déjà installé.

Ces repères ne couvrent évidemment pas toutes les formes possibles de stéréotypes de classe. Ils servent surtout à garder un cadre clair pour repérer la place du revenu, du diplôme et de la localité dans les réponses de ChatGPT et dans les réactions des participants.

5. Méthode d'analyse

Le corpus analysé dans ce mémoire est composé de trois types de données recueillies pendant le dispositif de recherche. Il comprend les échanges avec ChatGPT, les discussions entre participants pendant les exercices en duo, ainsi que les entretiens semi-directifs individuels.

Le premier matériau analysé est la retranscription des échanges avec ChatGPT. Elle reprend les prompts écrits par les participants, les réponses générées par l'outil, ainsi que les relances écrites éventuellement faites pendant l'interaction. Les captures d'écran ont été mises en annexe pour garder une trace complète des échanges avec ChatGPT. Le deuxième matériau est constitué des discussions entre les participants pendant les exercices en duo. Il s'agit des réactions formulées au moment de la lecture des réponses de ChatGPT, des échanges entre les participants, des remarques, des reformulations, des accords, des désaccords, des hésitations, des rires, des silences ou des moments de gêne qui ont été observés ou retranscrits. L'analyse se base uniquement sur les éléments conservés dans les traces du terrain. Le troisième matériau est constitué des entretiens semi-directifs individuels. Ils ont été menés après les exercices en duo, séparément avec chaque participant. Ils ont été intégrés au corpus au même titre que les prompts, les réponses de ChatGPT et les échanges observés pendant les exercices.

Ces trois types de données ont été analysés ensemble. Il s'agissait de mettre en lien ce que les participants demandaient à ChatGPT, ce que l'outil produisait, et ce que les participants faisaient de ces réponses pendant les discussions en duo puis dans les entretiens individuels.

5.1. Repères et codage de la grille d'analyse

Pour analyser les données recueillies, une grille d'analyse a été créée à partir du cadre théorique du mémoire et des matériaux produits pendant le dispositif de recherche. Elle ne sert pas seulement à repérer les moments où un stéréotype de classe apparaît clairement dans une réponse de ChatGPT. Elle permet aussi de garder ensemble ce qui entoure cette réponse, depuis la demande formulée par les participants jusqu'aux réactions pendant l'exercice, puis aux retours éventuels en entretien.

La grille a donc été appliquée aux différentes séquences du dispositif. Pour un même participant, l'analyse pouvait porter sur plusieurs moments : ce qu'il écrivait à ChatGPT, ce que l'outil répondait, ce qu'il disait ou faisait face à cette réponse, puis ce qu'il reprenait ensuite en entretien. L'objectif était de ne pas isoler artificiellement les éléments du corpus, mais de suivre le passage entre la demande, la réponse et la manière dont celle-ci était reçue.

Tous les éléments retenus ne passaient pas par des phrases clairement expliquées. Certains apparaissaient dans les mots des participants, dans leurs accords, leurs désaccords ou leurs reformulations. D'autres prenaient une forme plus discrète, comme un silence, une hésitation, un rire ou un moment où la discussion ralentissait autour d'une réponse. Ces éléments n'ont pas été interprétés seuls, mais replacés dans la séquence où ils apparaissaient.

Une fois les grilles remplies, elles n'ont pas été reprises une par une dans le mémoire. Elles ont été relues ensemble pour voir ce qui revenait, ce qui variait, ce qui se répondait d'un exercice à l'autre ou d'un participant à l'autre. C'est à partir de cette mise en relation que certains éléments ont été regroupés et ont progressivement pris la forme d'axes d'analyse plus généraux.

Passage du corpus

Cette première entrée sert simplement à situer l'extrait analysé. Elle permet de savoir d'où vient le passage que l'on est en train de coder, avant même d'entrer dans l'analyse.

Elle pourra indiquer s'il s'agit d'un exercice libre, d'un prompt imposé ou d'un passage de l'entretien semi-directif individuel.

Les échanges en duo ne seront pas traités comme une catégorie séparée, car ils n'ont pas tous été retranscrits comme un corpus autonome. Ils seront donc pris en compte seulement lorsqu'ils apparaissent dans les traces disponibles, par exemple dans une réaction, une remarque, un rire, une hésitation, un silence observé ou une reformulation reprise en entretien.

Exemples possibles dans la grille :

- Exercice 1, situation 1
- Exercice 1, situation 2
- Exercice 2, prompt imposé 1
- Exercice 2, prompt imposé 4
- Entretien semi-directif individuel, retour sur l'exercice 1
- Entretien semi-directif individuel, rapport à ChatGPT

Cette entrée ne sert pas à analyser, elle sert juste à repérer clairement le moment du corpus dont on parle.

Prompt ou demande formulée

Cette entrée reprend, sous forme de mots-clés, les informations que le participant choisit de donner à ChatGPT.

Elle peut contenir par exemple l'âge, le quartier/commune, le parcours scolaire, l'objectif professionnel, les difficultés personnelles, l'envie de réussir, les ressources, parents ou contacts, etc.

Exemples :

- « 22 ans », « Saint-Josse », « voie sérieuse », « évoluer »
- « Parcours scolaire pas clair », « soucis de vie »
- « Woluwe », « parents », « contacts », « ressources »

Cette entrée part du rôle du prompt dans l'usage de l'IA générative. Comme le montrent Banh et Strobel (2023), la demande écrite par l'utilisateur oriente déjà ce que l'outil va produire.

Type de réponse de ChatGPT

Cette entrée indique le type de réponse produit par ChatGPT, en fonction de la demande formulée.

Les modalités seront :

- Conseil d'orientation
- Présentation personnelle
- Recommandation d'activités
- Première impression
- Description des ressources

- Scénario de trajectoire

Pour les passages d’entretien, cette entrée pourra simplement rester vide ou indiquer non concerné, puisque l’entretien sert surtout à analyser la réception après coup.

Indices dans la réponse de ChatGPT

Cette entrée reprend les mots, expressions ou passages de la réponse de ChatGPT qui servent d’appui à l’analyse. Elle permet de repérer les formulations à partir desquelles une représentation de classe peut être identifiée.

Elle pourra contenir par exemple :

- « Quartier populaire »
- « Pas besoin d’être né dans le bon milieu »
- « Changer de niveau social »
- « Plus bourgeois ou privilégié »

Cette entrée part de l’idée qu’avant d’interpréter une réponse, il faut revenir aux mots précis de ChatGPT. On ne peut pas affirmer qu’une représentation de classe apparaît sans montrer les expressions, les exemples ou les associations qui permettent de le voir. Cela rejoint Van Dijk (2015), parce qu’il accorde une importance aux éléments concrets du discours, comme les thèmes, les choix de mots, les implicites ou les présupposés. Dans la grille, ces indices servent à voir comment un stéréotype se construit autour d’un quartier, d’un métier, d’un parcours ou d’un milieu.

Représentation de classe repérée

Cette entrée sert à formuler le stéréotype que la réponse de ChatGPT construit. Elle ne reprend pas seulement les mots de l’outil, elle explique ce que ces mots produisent comme représentation.

Elle pourra contenir par exemple :

- Un métier manuel présenté comme plus “réaliste” pour un profil populaire
- Les études longues associées à un milieu plus informé et mieux guidé
- La réussite présentée comme une sortie de son environnement d’origine
- La débrouillardise associée aux jeunes issus de quartiers populaires
- Les ressources familiales présentées comme plus naturelles dans les milieux favorisés.

Cette entrée a été pensée à partir des lectures sur les stéréotypes de classe, notamment Durante & Fiske (2017). Elle permet de voir comment certains signes sociaux, comme un quartier, un métier, un parcours ou des ressources familiales, peuvent être associés à une position sociale et produire une image plus large de la personne.

Réaction du participant

Cette entrée reprend la manière dont le participant réagit à la réponse de ChatGPT. Elle peut concerner une réaction qui apparaît directement pendant l'exercice, mais aussi une réaction qui est reprise, expliquée ou mieux formulée plus tard dans l'entretien individuel.

Elle pourra contenir par exemple :

- Un rire, un silence
- Une hésitation
- Un accord
- Un désaccord
- Une surprise
- Une gêne
- Une remarque spontanée
- Une critique directe

Cette entrée prolonge le choix de l'observation directe dans le dispositif. Quivy, Van Campenhoudt & Marquet (2017) rappellent que l'intérêt de cette méthode est de saisir les comportements au moment où ils apparaissent. Ici, l'objectif est donc de garder une trace de ce qui se passe pendant l'exercice, tout en tenant compte de ce que le participant peut préciser ensuite en entretien.

Cette entrée permet aussi de garder les réactions qui ne sont pas toujours expliquées tout de suite. Sur le moment, le participant peut rire, hésiter, rester silencieux, être gêné ou ne plus relancer ChatGPT. Ces réactions ne disent pas tout à elles seules, mais elles comptent dans la manière dont la réponse est reçue. Dayan (2002) permet justement de soutenir cette idée, en rappelant que la réception ne passe pas toujours par un discours déjà construit. Ces éléments sont donc gardés comme des traces de réception, sans devenir des postures séparées.

Indices dans ses mots

Cette entrée reprend les mots ou formulations du participant qui permettent de comprendre sa réaction. Elle sert à garder les traces concrètes du discours, sans résumer trop vite ce que la personne pense.

Elle pourra contenir par exemple :

- « Il prend une info et il en fait toute une histoire »
- « Ça donne une image bizarre »
- « On dirait qu'il connaît alors qu'il connaît pas »
- « C'est vrai pour certains, mais pas pour tout le monde »
- « Là, il met tout dans le même sac »
- « Ça sonne bien, mais ça raconte trop »

Pour cette entrée, l'analyse de discours mobilisée avec Van Dijk (2015) sert surtout à rester proche des mots utilisés. L'idée n'est pas d'analyser chaque phrase en profondeur, mais de voir comment les participants formulent leur réception avec leurs propres mots. Ce sont souvent ces expressions qui montrent le mieux ce qu'ils acceptent, ce qu'ils refusent, ce qu'ils trouvent « bizarre » ou ce qu'ils mettent à distance.

Posture de réception

Cette entrée permet de qualifier la manière dont le participant se positionne face aux discours rencontrés pendant le dispositif, que ce soit une réponse de ChatGPT, une réaction formulée pendant l'exercice, ou un retour exprimé plus tard en entretien. Elle ne sert pas à mettre les réactions dans des cases fermées, mais à garder un repère pour comprendre le type de réception observé.

Le point de départ de cette entrée vient de Hall (1980), avec l'idée qu'un message peut être reçu selon plusieurs positions, entre acceptation, négociation et contestation. Ces repères servent ici de base théorique, mais ils ne sont pas utilisés comme des modalités fixées à l'avance. L'objectif est plutôt d'observer comment les participants se situent face aux discours produits ou commentés, selon ce qu'ils reconnaissent, ce qu'ils questionnent, ce qu'ils nuancent ou ce qu'ils refusent.

Ce que le participant accepte

Cette entrée permet de repérer la part de la réponse que le participant reconnaît comme juste, utile, réaliste ou proche de ce qu'il ou elle connaît.

Elle pourra contenir par exemple :

- Une idée jugée vraie
- Un conseil trouvé utile
- Une image reconnue comme familière
- Une différence sociale jugée réaliste
- Une formulation acceptée malgré certaines réserves

Cette entrée a été pensée à partir des lectures sur la réception, notamment la lecture négociée chez Hall (1980). Elle permet de voir comment la réception se construit entre ce qui est gardé et ce qui est mis à distance. On peut repérer ce que le participant garde comme juste, utile ou réaliste, même lorsque le reste de la réponse est critiqué ou mis à distance.

Ce que le participant refuse ou nuance

Cette entrée permet de repérer ce qui pose problème dans la réponse de ChatGPT, elle sert à préciser ce que le participant ne reprend pas tel quel, même lorsqu'il ou elle reconnaît une part de vérité dans la réponse.

Elle pourra contenir par exemple :

- Une généralisation
- Un mot trop chargé
- Une image trop rapide
- Une opposition trop nette
- Un récit trop construit
- Une représentation jugée réductrice

Cette entrée complète la précédente Hall (1980). Elle permet de voir où la réponse commence à poser problème pour le participant. Elle aide à repérer ce qui est corrigé, limité ou refusé, surtout lorsqu'une réponse est reçue comme partiellement juste, mais aussi trop générale, trop rapide ou trop réductrice.

Vécu ou justification mobilisée

Cette entrée permet de repérer sur quoi le participant s'appuie pour expliquer sa réaction. Elle aide à comprendre depuis quels repères la réponse de ChatGPT est lue.

Le participant pourra par exemple mobiliser :

- Son rapport à un quartier ou à une commune
- Son parcours scolaire ou professionnel
- Son expérience familiale
- Des métiers qu'il ou elle connaît ou imagine
- Des ressources sociales présentes ou absentes autour de lui ou d'elle
- Son entourage
- Une comparaison entre milieux sociaux
- Une situation vécue, observée ou entendue

L'objectif n'est pas de raconter toute la vie du participant, mais de voir quels éléments de son expérience il ou elle mobilise pour donner du sens à sa réception de la réponse de ChatGPT.

Cette entrée a été pensée à partir des lectures sur la réception située, notamment Morley (1980/1999). La réception ne dépend pas seulement du message reçu. Elle dépend aussi de la place depuis laquelle la personne lit ce message, de ce qu'elle connaît, de ce qu'elle a vécu et des repères sociaux qu'elle mobilise pour l'interpréter.

Rapport à ChatGPT comme outil

Cette entrée permet de repérer la manière dont le participant se positionne face à ChatGPT lui-même. Il ne s'agit pas seulement d'observer ce qui est reçu dans les réponses, mais aussi de comprendre comment l'outil est perçu, utilisé, questionné ou mis à distance pendant le dispositif et dans les retours formulés ensuite en entretien.

Cette entrée a été pensée à partir des lectures sur la réception des algorithmes, notamment Lomborg & Kapsch (2020). Avec ChatGPT, la réception ne porte pas uniquement sur le contenu produit. Elle concerne aussi la manière dont les participants comprennent l'outil, la confiance qu'ils lui accordent, la distance qu'ils gardent face à ses réponses, ou les doutes qu'ils expriment sur sa capacité à parler d'un quartier, d'un parcours ou d'un vécu social.

5.2. Du matériau brut aux axes d'analyse

Pour passer des données brutes à l'analyse présentée dans ce mémoire, je ne suis pas parti d'un ensemble de documents à résumer dans l'ordre. Le matériau recueilli était composé de plusieurs types de traces : les prompts écrits par les participants, les réponses produites par ChatGPT, les discussions pendant les exercices en duo, les notes prises pendant les séances et les entretiens individuels réalisés ensuite.

La première étape a consisté à remettre ces éléments ensemble. Une réponse de ChatGPT n'a pas été analysée comme un texte séparé du reste. Elle a été replacée dans la séquence complète dont elle faisait partie : la demande formulée au départ, la réponse générée par l'outil, les réactions ou discussions qui ont suivi pendant l'exercice, puis les éléments éventuellement repris en entretien individuel. Cela permettait de ne pas isoler artificiellement la réponse de ChatGPT de la situation dans laquelle elle avait été produite et reçue.

Ce premier travail a produit beaucoup de notes intermédiaires. Pour chaque participant, plusieurs moments pouvaient être observés à l'intérieur d'un même exercice, parce qu'une réponse de ChatGPT pouvait provoquer une première réaction, puis une discussion, une nuance, une relance ou un retour différent en entretien. Le matériau ne se présentait donc pas sous la forme de quelques réactions faciles à classer. Il fallait au contraire faire le tri dans une grande quantité de séquences, pour éviter de reprendre chaque détail séparément et pour faire apparaître des mouvements plus lisibles dans l'analyse.

À partir de ce travail, j'ai commencé à repérer les passages qui permettaient d'avancer dans l'analyse. Certains passages ont été retenus parce qu'ils revenaient sous des formes proches dans plusieurs séquences. Ils permettaient de voir des régularités dans les réponses produites, dans les réactions des participants, ou dans la manière dont certaines situations étaient discutées.

D'autres passages ont été retenus même s'ils apparaissaient de manière plus ponctuelle. Leur intérêt ne venait pas forcément de leur fréquence, mais de ce qu'ils permettaient de comprendre dans une séquence précise. Un passage pouvait être retenu parce qu'il rendait visible un déplacement, une tension, une hésitation, une nuance ou un écart entre la réponse générée et la manière dont elle était reçue ou discutée.

L'analyse ne repose donc pas uniquement sur ce qui revient le plus souvent. Elle s'appuie aussi sur des moments plus singuliers lorsqu'ils permettent de mieux comprendre le lien entre la demande formulée, la réponse générée et la discussion qui suit. Les passages retenus sont ceux qui permettaient d'observer ce passage entre ce qui est donné à ChatGPT, ce que l'outil en fait, et ce que les participants font ensuite de cette réponse.

Les axes d'analyse se sont construits à partir de ce travail de lecture et de comparaison. Ils n'étaient pas fixés dès le départ comme des catégories fermées. Ils ont pris forme progressivement, en rapprochant les séquences qui faisaient apparaître des logiques proches,

mais aussi en gardant certains écarts ou cas plus ponctuels lorsqu'ils permettaient d'éclairer le matériau. Les extraits présents dans l'analyse servent donc à rendre visibles ces mouvements, sans reprendre toutes les données de manière exhaustive.

Lecture des codes

Avant de commencer l'analyse, il faut juste préciser un petit élément de lecture. Dans cette partie, les participants ne seront pas nommés par leur prénom, afin de préserver leur anonymat. Ils seront donc identifiés par des codes.

Le code est assez simple à lire. La lettre **D** renvoie au duo, et le chiffre qui suit indique de quel duo il s'agit. La lettre **P** renvoie ensuite au participant dans ce duo. Par exemple, **D1P1** correspond au premier participant du duo 1, tandis que **D1P2** correspond au deuxième participant du même duo.

Ce choix permet de garder une lecture claire, sans devoir répéter les prénoms ou exposer les personnes. Il permet aussi de ne pas perdre la logique du dispositif, puisque les participants ont d'abord réagi en duo avant de revenir, chacun de leur côté, sur certains moments en entretien. Le tableau suivant reprend cette logique de codage et présente la composition des différents duos à partir des principales informations sociodémographiques recueillies lors du questionnaire de présélection.

Duo	Participant	Âge	Commune	Situation actuelle	Niveau d'études atteint / en cours	Situation de logement	Situation financière du foyer
Duo 1	D1P1	19	Saint-Josse-ten-Noode	Étudiant	Secondaire professionnel / 7 ^e professionnelle	Chez ses parents	Parfois compliquée
Duo 1	D1P2	21	Saint-Josse-ten-Noode	Travaille	CESS / qualification technique	Chez ses parents	Correcte
Duo 2	D2P1	22	Saint-Josse-ten-Noode	Étudiant et travaille	Secondaire supérieur non terminé	Chez ses parents	Parfois compliquée
Duo 2	D2P2	18	Saint-Josse-ten-Noode	Étudiant	Secondaire en cours	Chez ses parents	Parfois compliquée

Duo 3	D3P1	25	Saint-Josse-ten-Noode	Travaille	CESS	Avec sa partenaire	Correcte
Duo 3	D3P2	23	Saint-Josse-ten-Noode	Cherche un emploi	Secondaire inférieur / formation arrêtée	Chez ses parents	Souvent compliquée
Duo 4	D4P1	20	Woluwe-Saint-Pierre	Étudiant	Enseignement supérieur en cours	Chez ses parents	Plutôt confortable
Duo 4	D4P2	19	Woluwe-Saint-Pierre	Étudiant	Enseignement supérieur en cours	Chez ses parents	Très confortable
Duo 5	D5P1	21	Woluwe-Saint-Pierre	Étudiante et travaille	Enseignement supérieur en cours	En colocation	Correcte
Duo 5	D5P2	25	Woluwe-Saint-Pierre	Travaille	Bachelier / supérieur de type court	Vit seule	Correcte
Duo 6	D6P1	19	Woluwe-Saint-Pierre	Étudiant	Enseignement supérieur en cours	Chez ses parents	Plutôt confortable
Duo 6	D6P2	19	Woluwe-Saint-Pierre	Étudiante	Enseignement supérieur en cours	En colocation	Plutôt confortable

Stratégie de présentation

Après cette précision sur les codes, l'analyse peut maintenant avancer plus directement. Les extraits ne seront pas repris duo par duo, ni exercice par exercice. Ils seront utilisés au moment où ils permettent d'éclairer un point important. Les tableaux détaillés seront placés en annexe¹. Ils gardent la trace complète du codage réalisé pour chaque participant. Ce chapitre ne reprendra donc pas l'ensemble des tableaux dans le détail. La suite sera organisée autour de points d'analyse issus des tableaux d'analyse et des extraits retenus. Ils seront présentés progressivement, au fil de ce que les données permettent de faire apparaître.

Partie 4 : Analyse et discussion des résultats

Jusqu'ici, le mémoire a surtout permis de poser le cadre. Il a fallu comprendre ce que sont les stéréotypes, comment ils circulent, pourquoi les classes sociales restent traversées par des images et des attentes, puis comment un outil comme ChatGPT peut reprendre certaines représentations déjà présentes dans les discours. Il a aussi fallu s'arrêter sur la réception, parce qu'une réponse d'une IA ne se limite jamais à ce qui est écrit. Elle prend aussi sens dans la manière dont elle est reçue.

Ce chapitre ouvre une autre étape. Il ne s'agit plus seulement de dire ce que la littérature permet de penser, ni d'expliquer comment les données ont été recueillies. Il s'agit maintenant d'entrer dans ce qui s'est passé concrètement lorsque les participants se sont retrouvés face aux réponses de ChatGPT. Ces réponses ne seront donc pas regardées seules, mais à partir de ce qu'elles font apparaître dans les échanges.

L'analyse ne reprendra pas tout le corpus dans le détail. Les tableaux d'analyse détaillés sont placés en annexe, afin de garder une trace plus complète du travail effectué. Dans le corps du mémoire, le choix sera plutôt de faire ressortir les tendances les plus significatives. L'idée n'est donc pas de commenter chaque échange un par un, mais de comprendre ce qui revient, ce qui se déplace et ce que les données permettent de mettre en évidence.

Les extraits mobilisés seront choisis en fonction de ce qu'ils permettent de faire apparaître dans le corpus. Certains passages montreront surtout comment ChatGPT construit un stéréotype de classe à partir d'un quartier, d'un diplôme, d'un prénom ou d'un parcours. D'autres permettront plutôt de voir comment les participants reçoivent ces réponses, ce qu'ils en gardent, ce qu'ils discutent ou ce qu'ils refusent. L'analyse ne suivra donc pas un ordre mécanique. Elle avancera à partir des tendances qui ressortent des données, en gardant toujours le lien entre ce que l'outil produit et ce que les participants en font.

1. Du prompt au stéréotype de classe

Un stéréotype de classe n'apparaît pas d'un coup, au détour d'une phrase, comme s'il était arrivé de nulle part. Avant lui, il y a toujours un premier geste. Quelqu'un écrit. Quelques mots seulement, parfois. Un âge, une commune, un prénom, un parcours, une situation. Dans certains exercices, ce sont les participant·es qui choisissent eux-mêmes ces éléments. Dans d'autres, ils sont déjà là, glissés dans un prompt imposé par le dispositif. À ce moment-là, tout paraît encore

assez simple. Il s'agit seulement de poser une demande, de donner un peu de contexte, d'aider l'outil à comprendre. Et pourtant, c'est déjà là que le chemin commence.

Avant d'observer la réception de ces réponses, il faut donc revenir à ce moment précis. Celui où rien n'a encore été répondu, mais où le message a déjà pris une forme. Lorsque les participant·es écrivent eux-mêmes leur prompt, ils choisissent ce qu'ils disent, ce qu'ils ne disent pas, ce qu'ils pensent utile et la manière dont ils présentent leur situation. Ils codent un premier message. Dans les situations imposées, une partie de ce codage est déjà là, puisque le prompt contient ses propres éléments, son propre cadre et sa propre manière de poser la scène.

Puis le message part. Il arrive à ChatGPT avec tout ce qu'il contient, mais aussi avec tout ce qu'il ne contient pas. Hall (1980) ne parle évidemment pas de ChatGPT, mais son modèle permet ici de faire un parallèle avec le passage d'un message d'un moment à l'autre. Ce qui est codé au départ ne garde pas forcément exactement le même sens lorsqu'il est repris ailleurs. Sans dire que ChatGPT reçoit un message comme le ferait une personne, cette idée permet de regarder ce qui arrive aux éléments du prompt lorsqu'ils passent par l'outil. ChatGPT les traite, les relie entre eux et construit sa réponse à partir de cette nouvelle mise en forme.

Et lorsque la réponse revient, il ne suffit pas de regarder si elle contient ou non un stéréotype évident. Il faut aussi prêter attention à la manière dont elle est écrite, aux mots qui reviennent, aux éléments que ChatGPT choisit de rapprocher et à ceux qu'il place au premier plan. C'est ici que l'analyse critique du discours rejoint le fil de cette analyse. Dans l'approche de Van Dijk (2015), le discours ne se réduit pas seulement à ce qui est dit de manière directe. Il se construit aussi dans les thèmes retenus, les arguments, les mots choisis, les implicites et les rapprochements qui donnent une certaine direction au message. Ce sont parfois ces petits choix, presque perdus dans une réponse qui paraît fluide, qui permettent au stéréotype de s'installer. Et parfois, il n'a même pas besoin de se cacher.

Au départ, il n'y avait que quelques informations. Une fois passées par ChatGPT, elles ne reviennent pas toujours seules. L'outil peut les rapprocher, les compléter et leur faire dire davantage que ce qu'elles disaient au départ. Parfois, le stéréotype apparaît directement, dans une association ou dans une caractéristique ajoutée sans détour. D'autres fois, il se construit petit à petit, à mesure que ChatGPT ajoute de nouveaux éléments. Dans les deux cas, entre le prompt envoyé et la réponse qui revient, quelque chose a changé. Et c'est dans ce passage que le stéréotype de classe commence à prendre forme.

Dans la première situation de l'exercice 1, qui consistait à demander à ChatGPT de l'aide pour chercher du travail, D1P1 commence presque sans histoire. Son prompt tient en une phrase :

“Bonjour, j’ai 19 ans, j’habite à Saint-Josse et je cherche du travail, tu pourrais me conseiller ?”

Il ne parle ni de diplôme, ni d'expérience, ni de secteur précis. Il donne son âge, sa commune et le fait qu'il cherche un emploi. Rien de plus. La réponse, elle, ne reste pas longtemps aussi ouverte.

ChatGPT répond :

“Bonne nouvelle : à 19 ans à Saint-Josse, Bruxelles... tu es exactement dans le profil classique du jeune pour qui le marché du travail ouvre surtout des portes simples et directes, sans trop de filtre à l'entrée. Les recruteurs ne cherchent pas quelqu'un de parfait, mais quelqu'un de disponible demain matin, capable de tenir le rythme. L'intérim, l'Horeca, les magasins, la manutention et les jobs de terrain simples. En gros : on te met là où ça tourne vite et où il faut des bras et de la présence plus que du parcours.”

Le mot « exactement » en dit déjà beaucoup. D1P1 ne cherche plus seulement un travail, il est déjà rangé dans un profil. Un profil qui semble avoir ses propres possibilités, mais aussi ses limites. ChatGPT ne présente pas cette direction comme une option parmi d'autres. Il donne plutôt l'impression qu'elle va presque de soi à partir de son âge et de sa commune.

La liste des métiers va dans le même sens. L'intérim, l'Horeca, les magasins, la manutention et les « jobs de terrain simples » renvoient tous à des emplois où il faut pouvoir commencer vite, être disponible et « tenir le rythme ». Pourtant, rien dans le prompt ne permet encore de savoir si D1P1 cherche ce type de travail, s'il a un diplôme ou s'il possède déjà une expérience ailleurs.

La dernière phrase va encore plus loin. ChatGPT écrit : “on te met là où ça tourne vite et où il faut des bras et de la présence plus que du parcours.” La formule « on te met » donne l'impression que sa place est déjà trouvée. D1P1 n'est plus seulement un jeune à qui l'on propose plusieurs pistes. Il devient quelqu'un que l'on envoie vers des emplois où sa disponibilité compte plus que son parcours.

Le passage s'est fait très vite. D1P1 demandait simplement de l'aide pour chercher du travail. ChatGPT répond déjà à une autre question, celle du type de travail qui serait fait pour lui.

Quelques informations suffisent pour faire apparaître un premier chemin. D1P1 le remarque immédiatement et demande pendant l'exercice :

“Mais qui t’as dis que je n’avais pas de diplome ?”

ChatGPT explique qu’il est parti d’un “profil jeune, 19 ans, Saint-Josse” et que, comme il n’avait “pas encore toutes les infos”, il l’a rangé dans la case “entrée de terrain sans diplôme”. C’est là que le prompt commence vraiment à devenir un stéréotype. D1P1 n’a jamais dit qu’il n’avait pas de diplôme, mais ChatGPT remplit lui-même ce qui manque. Puis cette idée vient rendre les métiers proposés plus logiques.

Une case apparaît donc là où il n’y avait encore qu’une simple demande. L’âge, la commune et le diplôme non mentionné sont réunis pour construire l’image d’un jeune qui irait vers des emplois rapides, accessibles et peu qualifiés. Pourtant, rien dans le prompt ne disait cela.

D1P1 retourne alors à la source du raisonnement et demande :

“Je veux juste comprendre qu’est ce que fait que tu me conseille ce genre de travail ? J’ai dis quoi qui t’influence ?”

ChatGPT explique que sa réponse vient autant de ce qui est écrit dans le prompt que de ce qui manque. Le diplôme n’est pas précisé, l’expérience non plus, aucun domaine n’est choisi et aucune direction n’est donnée. Même les blancs finissent donc par compter.

Pendant l’entretien semi-directif, D1P1 revient sur cette première réponse. Ce qui l’a marqué, ce n’est pas seulement la liste des métiers, mais surtout la vitesse avec laquelle ChatGPT est parti dans une direction. Il explique : “il part très vite dans un sens, il ne me demande pas ce que je veux faire, il ne demande pas si j’ai une formation, pourquoi direct ça ?”. Puis il résume simplement le problème : “si tu n’as pas l’info sur le diplôme, tu demandes”.

C’est là que le passage du prompt au stéréotype de classe devient clair. Le prompt donne peu d’informations, mais ChatGPT les relie très vite et complète ce qui manque. Saint-Josse ne sert plus seulement à dire où vit D1P1, la commune commence à rendre certains emplois plus attendus. Son âge ne sert plus seulement à dire qu’il est jeune, il devient aussi le signe qu’il pourrait commencer vite et être disponible tout de suite. Quant au diplôme, le fait qu’il ne soit pas mentionné finit par être compris comme s’il n’en avait pas.

Les métiers proposés commencent alors à prendre une place précise dans le raisonnement de ChatGPT. D1P1 est jeune, il vit à Saint-Josse et il n’a pas parlé de diplôme. À partir de là, l’outil le rapproche d’une « entrée de terrain ». L’interim, l’Horeca, la manutention ou les « jobs de terrain simples » ne sont plus seulement quelques pistes parmi d’autres. Ils finissent par apparaître comme la suite presque logique du profil que ChatGPT vient de construire.

C’est ici que la fonction explicative du stéréotype travaillée par Schadron et al. (1996) prend tout son sens. Un stéréotype ne dit pas seulement comment serait un groupe. Il donne aussi une raison qui permet de relier les éléments entre eux. Il laisse entendre pourquoi certaines personnes auraient tel parcours, telles compétences ou telles possibilités. Peu à peu, une logique se met en place et donne l’impression que tout se suit naturellement.

Dans le cas de D1P1, cette logique est déjà presque complète. Son âge et sa commune font apparaître un profil. Ce profil permet ensuite de supposer une absence de diplôme, puis cette supposition vient expliquer les métiers proposés. Chaque élément semble mener au suivant. Le stéréotype ne lui donne donc pas seulement une place possible sur le marché du travail. Il construit aussi le raisonnement qui fait paraître cette place logique.

C’est aussi ce qui le rend plus difficile à repérer. ChatGPT ne dit pas directement que les jeunes de Saint-Josse seraient tous faits pour ce type de travail. Il donne des conseils qui semblent simples, utiles et adaptés à la demande. Pourtant, derrière ces conseils, quelques informations ont déjà suffi pour construire presque tout un parcours. Le prompt ne disait rien sur son niveau d’études, son expérience ou ce qu’il voulait vraiment faire. C’est en remplissant ces blancs et en reliant le tout dans la même direction que le stéréotype de classe apparaît.

Le cas de D2P2 permet d’observer un autre déplacement. Dans la deuxième situation de l’exercice 1, les participant·es devaient demander à ChatGPT de rédiger une présentation personnelle destinée à l’école. À partir de quelques informations laissées dans le prompt, l’outil devait compléter le reste. D2P2 formule alors la demande suivante :

“Fally, 18 ans, Saint-Josse, le reste invente mais faut que ça dure.”

Voici la réponse de ChatGPT :

“Je m’appelle Fally, j’ai 18 ans et j’habite à Saint-Josse, à Bruxelles. Je suis d’origine sénégalaise et je suis fier de mes origines, qui font partie de mon identité et de mes valeurs.”

Je viens d'une famille nombreuse, ce qui m'a appris très tôt le respect, la solidarité et l'importance de s'entraider. Dans une grande famille, on apprend à partager, à être patient et à faire attention aux autres. J'aime beaucoup la musique, surtout le rap. J'écoute différents artistes et j'aime les textes qui parlent de la vie réelle, des difficultés mais aussi des réussites. La musique m'aide à me concentrer et parfois à me motiver quand j'ai des moments compliqués. Je suis aussi passionné de football. J'aime regarder les matchs, jouer avec mes amis et suivre les grands championnats. Pour moi, le foot est plus qu'un sport : c'est un moyen de se défouler, de créer des liens et de travailler en équipe. À l'école, je fais de mon mieux même si ce n'est pas toujours facile. Je sais que l'éducation est importante pour mon avenir. Mon objectif est de trouver un bon travail plus tard pour pouvoir aider ma famille et leur offrir de meilleures conditions de vie. C'est quelque chose qui me motive énormément."

La consigne lui laissait clairement la possibilité d'inventer. Pourtant, l'enjeu ne se trouve pas seulement dans cette liberté. Il se trouve surtout dans la manière dont ChatGPT l'utilise. Au lieu d'ajouter quelques éléments neutres pour allonger la présentation, l'outil attribue au participant une origine, une famille, des goûts culturels et même une certaine façon de voir son avenir.

En quelques paragraphes, presque toute une personne prend forme. Une origine, une famille, des valeurs, une musique, un sport, des difficultés à l'école, mais aussi une raison de vouloir réussir plus tard. D2P2 avait bien demandé à ChatGPT d'inventer, sans toutefois lui indiquer une direction particulière. Malgré cela, l'outil produit un portrait très précis.

C'est justement ce portrait que D2P2 refuse. Pendant l'entretien semi-directif, après avoir relu les passages où ChatGPT lui attribue une origine sénégalaise, une famille nombreuse, le rap, le football et l'envie d'aider sa famille plus tard, il réagit :

“j'ai rigolé, il sort ça d'où ? J'ai pas dit tout ça moi, il a rempli tout seul”.

Sa réaction montre clairement ce qui pose problème. L'espace laissé libre n'a pas simplement servi à compléter la présentation. ChatGPT l'a rempli selon une direction bien précise. À partir des quelques informations présentes dans le prompt, il produit d'abord des indices sur l'origine, puis sur la famille, les goûts et la manière d'imaginer l'avenir.

D2P2 revient ensuite sur l'origine que ChatGPT lui attribue et demande :

“pourquoi Sénégal direct ? Pourquoi pas autre chose ?”

Pour justifier ce choix, ChatGPT s'appuie alors sur les informations du prompt, comme si celles-ci rendaient l'origine sénégalaise plus probable. L'invention commence ainsi à prendre la forme d'une déduction. Cette origine n'est plus présentée comme une simple possibilité parmi d'autres. L'outil cherche désormais à expliquer pourquoi elle aurait du sens, alors que rien dans le prompt ne permet de la connaître.

Lors de l'entretien semi-directif, D2P2 rejette directement cette logique :

“il dit ça comme si c'était logique, mais il sait pas. Il peut pas savoir juste avec mon prénom et ma commune”.

Avec D2P2, le mécanisme change donc d'échelle. Il ne s'agit plus seulement de tirer une direction à partir du prompt. En ajoutant autant de détails, ChatGPT donne peu à peu l'impression que le participant est déjà connu. En quelques lignes apparaissent une origine, une famille, des goûts, des difficultés et une manière d'imaginer l'avenir.

La jugeabilité sociale se retrouve précisément dans ce passage. Schadrone, et al (1996) montrent que le stéréotype peut rendre une personne plus facile à juger, car il donne le sentiment que l'on sait déjà à quoi s'attendre. Ici, cette impression ne repose pas sur une véritable connaissance de D2P2. Elle repose sur le portrait fabriqué autour de son prénom, de son âge et de sa commune. À mesure que ce portrait se construit, D2P2 paraît moins inconnu. Son histoire, ses goûts et son rapport à l'avenir semblent presque pouvoir être lus à partir de quelques signes. ChatGPT ignore pourtant qui il est réellement. La réponse contient simplement assez de détails pour laisser croire le contraire. Saint-Josse, le prénom, la famille nombreuse, le rap, le football et l'envie d'aider sa famille finissent alors par former un même portrait social. Mis ensemble, ces éléments renforcent l'image d'un jeune issu d'un milieu populaire, avec certains goûts, certaines difficultés et une manière déjà tracée d'imaginer son avenir. Le stéréotype de classe se construit dans cet enchaînement de détails, jusqu'à parler à la place du participant.

Un élément entraîne le suivant. Le prénom ouvre sur une origine. De cette origine découle une famille, puis des valeurs. Les goûts, les difficultés et l'avenir viennent ensuite fermer le portrait. Deaux & Lewis (1984) permettent de comprendre ce fonctionnement à travers les différents éléments qui composent le stéréotype. Loin de rester séparés, ils se répondent et se renforcent.

ChatGPT n'empile pas simplement plusieurs détails mais il construit un ensemble dans lequel chacun de ses détails vient confirmer le précédent. Et peu à peu, le portrait gagne en cohérence, alors que les informations de départ ne permettaient pas de le produire.

Jusqu'ici, ChatGPT construisait surtout des stéréotypes de classe sociale en ajoutant des informations autour d'un profil. À partir de quelques éléments, il imaginait un parcours, une manière de vivre ou certains traits personnels. Avec D6P1, le mécanisme change, l'outil ne cherche plus seulement à compléter ce qui manque, il regarde aussi comment les informations vont ensemble. Lorsqu'un élément lui semble moins bien correspondre au milieu qu'il imagine, il crée un décalage qui devient lui-même le point de départ du stéréotype.

Dans la situation 2 de l'exercice 1, D6P1 devait demander à ChatGPT de rédiger une présentation destinée à sa classe. D6P1 formule alors la demande suivante :

« je dois me présenter en classe je m'appelle Adem j'ai 19 ans je viens de woluwe j'aime le foot et sortir avec mes potes tu peux me faire une petite présentation drôle pour faire rire les gens mais pas trop gênante »

ChatGPT répond :

« Salut tout le monde, Moi c'est Adem, j'ai 19 ans... et oui, je sais déjà ce que vous pensez : "Adem... à Woluwe ?" Je vous vois réfléchir dans vos têtes, comme si mon prénom était arrivé là par erreur administrative. Mais promis, je suis bien authentique, pas une version bêta. Je viens de Woluwe, donc à la maison on ne dit pas "on survit", on dit plutôt "on hésite entre deux restos pour ce soir". Disons que niveau logistique familiale, c'est assez carré... chez nous même le frigo a un planning. Dans ma famille, on est assez posés, tout le monde a toujours un avis sur tout... surtout sur le foot, même si certains n'ont pas touché un ballon depuis l'époque des Nokia à touches. Du coup j'ai grandi entre débats tactiques et "tu comprends rien au 4-3-3". Moi j'aime le foot, surtout quand je joue bien — donc environ 12 minutes par match. Le reste du temps je suis en phase "repositionnement stratégique", aussi connu sous le nom de marche. Et j'aime sortir avec mes potes, c'est-à-dire faire des discussions hyper profondes du style : "on mange où ?" pendant 45 minutes, pour finir au même endroit que d'habitude.

Bref, Adem, 19 ans, Woluwe... un prénom qui choque un peu le décor, mais j'assume. Et si vous me trouvez bizarre au début, attendez 10 minutes, après vous serez sûrs. »

ChatGPT aurait très bien pu construire l'humour autour du football, des sorties entre amis ou simplement de l'âge d'Adem. Mais ce n'est pas ce qu'il retient. Dès les premières lignes, il place le prénom face à la commune. Et soudain, « Adem à Woluwe » devient une association qui serait, selon lui, étonnante. Pourtant, rien dans le prompt ne va dans ce sens. Adem ne présente pas son prénom comme inhabituel. Il ne dit pas non plus qu'il se sent différent dans la commune où il vit. Le décalage vient donc de ChatGPT. C'est lui qui rapproche ces deux informations, décide qu'elles vont moins bien ensemble et transforme cette impression en point de départ de la blague.

La formule « je sais déjà ce que vous pensez » va encore un peu plus loin. La présentation n'a même pas été prononcée que la réaction de toute la classe est déjà imaginée. La surprise n'est plus une possibilité parmi d'autres. Elle devient presque une évidence, quelque chose que chacun serait censé remarquer. Puis viennent « l'erreur administrative » et ce « prénom qui choque un peu le décor ». Deux formules différentes, mais toujours la même idée derrière. Adem ne correspondrait pas tout à fait à l'image que ChatGPT associe à Woluwe. La commune n'est alors plus seulement l'endroit où il vit. Elle devient un milieu social, avec les personnes que l'outil s'attend davantage à y retrouver.

ChatGPT ne dit jamais quel prénom serait plus attendu à Woluwe. Et au fond, il n'en a même pas besoin. À partir du moment où Adem est présenté comme inhabituel, le reste se comprend tout seul. D'autres profils lui sembleraient forcément plus à leur place. Le stéréotype de classe se construit donc dans cette attente qui reste en arrière-plan. Elle n'est jamais vraiment dite, mais elle apparaît dès qu'un élément semble moins bien aller avec les autres. Le problème, c'est que rien de tout cela ne repose sur des informations concrètes. ChatGPT ne connaît ni le revenu d'Adem, ni son diplôme, ni sa profession. Il ne sait rien non plus de sa famille. Pourtant, son prénom et sa commune lui suffisent déjà pour le situer socialement et décider de ce qui lui paraît logique ou non.

La classe sociale ne passe donc pas ici par des critères précis que ChatGPT aurait réellement observés. Elle apparaît plutôt dans le regard qu'il porte sur Adem, dans la place qu'il lui donne et dans la manière dont il imagine son appartenance à ce milieu. C'est aussi ce que permet de comprendre l'approche subjectiviste des classes sociales. Wright (2003) montre que la position

sociale ne dépend pas uniquement de critères que l'on peut mesurer. Elle passe aussi par la manière dont les personnes se situent, regardent les autres et comprennent leur place dans la hiérarchie sociale. Ici, Adem ne se situe pas lui-même. ChatGPT le fait à sa place, à partir de quelques signes seulement. Mais pour faire d'Adem quelqu'un d'inattendu, il faut forcément avoir en tête ceux qui le seraient moins. Derrière ce prénom qui « choque le décor », il y a donc déjà un groupe, même s'il n'est jamais nommé. Celui des personnes qui correspondraient davantage à l'image que ChatGPT se fait de ce milieu.

C'est dans cette séparation que l'on retrouve la distinction entre le « nous » et le « eux » décrite par Hoggart (1957, cité dans Piponnier, 2018). ChatGPT ne dit pas qu'Adem est exclu. Il ne dit pas non plus qu'il n'a rien à faire à Woluwe. La frontière est plus discrète. D'un côté, il y aurait ceux qui semblent aller de soi dans ce décor. De l'autre, celui dont la présence étonne assez pour être remarquée. Il faut quand même rester clair sur un point. Ce sentiment ne vient jamais d'Adem. À aucun moment, il ne dit se sentir différent, déplacé ou moins légitime dans sa commune. La frontière, comme la réaction des autres, est construite par ChatGPT.

Dans le prompt suivant, Adem relance ChatGPT :

« T'as réussi à me gêner premier degré soit un peu plus long pour voir »

ChatGPT répond :

« D'accord, on va monter un petit niveau mais en restant "classe gênant", pas malaise total.

Salut tout le monde, Moi c'est Adem, j'ai 19 ans... et je sais déjà ce que vous vous dites, donc autant gagner du temps : oui, Adem à Woluwe, c'est pas exactement le combo que ton cerveau s'attend à voir. En général quand je dis mon prénom là-bas, y'a un petit bug visuel chez les gens, comme si j'étais un DLC pas prévu dans le quartier. Chez moi, tout est assez... organisé. Genre vraiment organisé. Même le chaos est rangé par catégorie. On est dans une famille où si quelqu'un dit "on improvise", il se fait regarder comme s'il venait de proposer un braquage sans plan PowerPoint. J'ai grandi dans un environnement où le frigo est plus rempli que mon agenda, et où les décisions importantes prennent environ 3 réunions, 2 appels et une discussion pendant le dîner. Donc oui, j'ai développé une capacité assez spéciale : je peux attendre longtemps sans savoir ce qu'on attend de moi. Sinon dans la vie, j'aime le foot. Enfin "j'aime" c'est large... disons que j'ai l'intention de briller un jour. Sur le terrain je suis un joueur très intelligent : je sais exactement où aller... sauf quand il faut y aller vite. Là mon cerveau fait une petite mise à jour Windows. Et j'aime sortir avec mes potes. On est ce genre de groupe où on dit "on se voit vite fait" et on se retrouve 6 heures plus tard à toujours discuter du même sujet, sans

aucune conclusion, mais avec une vraie conviction. D'ailleurs avec mes potes, on a une règle : personne ne sait où on va, mais on y va ensemble. C'est beau, c'est flou, c'est nous. Bref, moi c'est Adem, 19 ans, Woluwe... un prénom qui fait débat, une organisation familiale qui ferait peur à Excel, et une carrière footballistique qui est encore en phase "chargement 47%". Si tu veux, je peux encore le rendre plus gênant / plus drôle / plus court pour l'oral / ou avec des punchlines plus fortes. »

La relance d'Adem ne change pas la direction prise par ChatGPT. L'outil garde la même idée et la pousse encore un peu plus loin. Le prénom continue de surprendre, pendant que le milieu devient plus précis. La famille, les habitudes, la manière de vivre. Petit à petit, une image assez claire se construit. Et plus cette image prend forme, plus elle crée des attentes. Certaines informations y entrent facilement, presque sans qu'on les remarque. D'autres ressortent davantage parce qu'elles semblent moins bien aller avec le reste. ChatGPT ne construit donc pas seulement une idée du milieu. Il construit aussi ce qui paraît devoir aller avec lui.

C'est cette attente qui donne au stéréotype sa dimension prescriptive. Comme l'expliquent Heilman et al. (2024), les stéréotypes ne servent pas seulement à attribuer certaines caractéristiques à un groupe. Ils donnent aussi une idée de ce qui paraît normal, logique ou à sa place dans ce groupe. Dans cet échange, tout part de cette image. ChatGPT rassemble les informations, les relie entre elles, puis fait ressortir celle qui semble moins bien s'accorder avec le reste. Le décalage n'était pas dans le prompt. Il apparaît au fil de la réponse, parce que l'outil construit lui-même le milieu auquel il compare Adem. C'est ensuite ce décalage qu'il transforme en humour. Entre le prompt et la réponse, le stéréotype de classe ne se construit pas toujours de la même manière. Parfois, ChatGPT complète une information absente, parfois, quelques indices lui suffisent pour faire apparaître tout un portrait. Ailleurs, il rapproche les éléments du prompt jusqu'à créer entre eux une cohérence, ou au contraire un décalage. Le stéréotype peut donc surgir très vite, mais il peut aussi s'installer peu à peu, au fil de la réponse.

Le modèle codage et du décodage de Hall (1980) permet de revenir à ce qui se passe dès le prompt. Hall ne parle évidemment pas de ChatGPT mais son modèle permet néanmoins de distinguer les différents moments où un message prend forme. Lorsque les participants écrivent eux-mêmes leur demande, ils choisissent ce qu'ils donnent, ce qu'ils laissent de côté et la manière dont ils présentent leur situation. Dans les situations imposées, ce premier cadre est déjà construit par le dispositif. Dans les deux cas, un premier message existe. Il est codé.

ChatGPT reçoit ce message, mais ne le renvoie pas tel quel, il le reprend, le réorganise et produit une nouvelle mise en forme. Il n'est pas encore question d'un décodage au sens de Hall. Celui-ci viendra plus tard, lorsque les participants liront la réponse et tenteront de lui donner un sens. La production de ChatGPT peut plutôt être comprise comme un second encodage. L'outil reprend certains éléments, en ajoute parfois d'autres et ne leur donne pas forcément la même place ni le même poids. C'est entre ces deux moments que le stéréotype peut commencer à se former. Le sens bouge. Une information donnée simplement pour situer la demande peut devenir beaucoup plus importante dans la réponse. Un élément laissé ouvert peut être rempli dans une direction bien précise. Le prompt ne produit donc pas seul le stéréotype. Celui-ci apparaît aussi dans la nouvelle cohérence sociale que ChatGPT construit à partir de ce qui lui a été donné.

Pour suivre ce déplacement, il faut regarder la réponse de près. Pas seulement ce qu'elle finit par dire, mais la manière dont elle se construit. Ce que ChatGPT garde, ce qu'il développe, les liens qu'il crée et la place qu'il donne à chaque élément. C'est ainsi que l'on voit comment une demande encore assez ouverte prend peu à peu une direction sociale beaucoup plus nette. Ce travail vient avant la réception. Il permet d'abord de comprendre ce que les participants reçoivent réellement. Pas une simple réponse posée face à leur demande, mais un message qui a déjà été retravaillé par l'outil, avec ses ajouts, ses rapprochements et la manière dont il donne un sens de classe aux informations du prompt.

1.1. Deux communes, deux trajectoires sociales

Il suffit parfois de déplacer un seul mot dans un prompt pour que toute une réponse change de direction. Ici, ce mot est une commune. Saint-Josse-ten-Noode d'un côté, Woluwe-Saint-Pierre de l'autre. Sur le papier, la situation reste la même. Seul le lieu change. Au fil de l'exercice, ce détail prend pourtant de plus en plus de place. Les réponses ne se construisent plus tout à fait de la même manière et certains écarts commencent à apparaître. C'est dans ce déplacement presque discret que les stéréotypes deviennent particulièrement visibles.

La première situation porte sur l'image sociale associée aux deux communes. Elle est proposée à D2P2, un participant de 18 ans qui vit avec ses parents à Saint-Josse-ten-Noode. Il est encore dans l'enseignement secondaire et décrit sa situation financière comme parfois compliquée. Le prompt imposé place un jeune de Woluwe-Saint-Pierre face à un jeune de Saint-Josse. Le prompt imposé est le suivant. :

« Tu as 20 ans, tu es né et tu vis à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours. Tu rencontres un jeune de 20 ans qui est né et qui vit à Saint-Josse depuis toujours. Quelle première impression pourrais-tu avoir de lui ? »

ChatGPT répond.

« En restant dans les clichés bruxellois — donc avec énormément de nuances et d'exceptions — un gars de 20 ans de Saint-Josse-ten-Noode pourrait te donner l'impression d'être : plus "ville" et plus habitué à la densité, au bruit, au mélange culturel permanent ; plus débrouillard socialement, avec un style parfois plus direct ou plus "street" ; habitué à un environnement plus populaire et plus animé ; potentiellement plus à l'aise avec plusieurs langues/codes sociaux différents ; plus connecté aux transports, aux cafés/snacks, à la vie urbaine quotidienne du centre. Et lui, en retour, pourrait voir quelqu'un de Woluwe-Saint-Pierre comme : plus calme, plus "bourgeois" ou plus protégé ; venant d'un quartier plus résidentiel et plus vert ; peut-être plus réservé au début ; avec un mode de vie un peu plus "confortable" ou familial. Mais à Bruxelles, ces impressions explosent souvent après 10 minutes de conversation. Deux personnes du même âge peuvent avoir des réalités complètement différentes selon leur école, leur famille, leurs amis, leurs études, leur personnalité, etc. Les communes donnent surtout une image mentale et quelques codes culturels, pas une personnalité. »

Ce qui frappe ici, c'est la vitesse avec laquelle ChatGPT passe des caractéristiques de la commune à l'image que l'on pourrait se faire du jeune. Saint-Josse est présentée comme une commune dense, marquée par le « bruit » et le « mélange culturel permanent ». Quelques lignes plus loin, le jeune devient plus direct, plus « street », plus débrouillard et plus à l'aise avec différents « codes sociaux ». Les cafés, les snacks et la vie du centre finissent même par entrer dans son portrait, alors que le prompt ne dit encore presque rien de lui.

ChatGPT part donc de l'image déjà attachée à Saint-Josse pour remplir ce qu'il ne connaît pas du jeune. Il ne sait rien de son caractère, de ses habitudes ou de sa manière de parler, mais cela ne l'empêche pas de donner une direction à la façon dont il pourrait être vu. C'est bien ce que Lippmann (1922/1998) explique. Nous ne découvrons pas toujours les personnes sans idée de départ. Nous les regardons souvent à travers des images déjà présentes dans notre esprit, qui influencent ce que nous pensons trouver. Ici, le jeune n'a encore rien dit ni rien fait, mais une partie de son image est déjà construite à partir de sa commune. Le prompt ne parle pourtant pas seulement du jeune de Saint-Josse. Il demande aussi ce qu'un jeune de Woluwe-Saint-Pierre pourrait penser de lui. Ce regard en dit donc également quelque chose sur celui qui le porte. Bourdieu (1979) montre en effet que classer les autres ne sert pas seulement à leur donner une

place. Cela permet aussi de montrer, parfois sans le dire directement, la place que l'on pense occuper soi-même. En présentant le jeune de Saint-Josse comme plus « street », plus direct ou plus habitué au bruit, ChatGPT fait aussi apparaître, en face, un jeune de Woluwe plus éloigné de cette réalité, plus calme et plus protégé. Ce qui est dit de l'un permet déjà de situer l'autre.

Cette manière de se définir à travers la différence rejoint aussi Hoggart (1957). Les groupes tiennent en partie parce qu'ils tracent une limite entre ceux qui appartiennent au « nous » et ceux qui restent du côté des « autres ». Ici, personne n'est rejeté ouvertement. La séparation est plus discrète. Le jeune de Saint-Josse est placé du côté d'un « eux » plus urbain, plus populaire et plus proche de la rue, tandis que celui de Woluwe prend déjà la place d'un « nous » plus calme, plus confortable et plus protégé. Les deux jeunes ne sont donc pas seulement décrits. Ils sont aussi placés l'un par rapport à l'autre.

ChatGPT rappelle bien qu'il parle de clichés et que cette image peut être fausse. Mais cette précision ne retire pas vraiment le stéréotype. Elle arrive après, lorsque le portrait est déjà posé et que les deux jeunes occupent déjà des places différentes. Lors de l'entretien semi-directif, D2P2 revient sur cette première situation et garde une vraie distance face au portrait proposé par ChatGPT. Il explique :

« Franchement, je le prends pas trop au sérieux. Ça reste ChatGPT, c'est une sorte de robot, il parle des gens qu'il connaît pas. »

Il précise ensuite ce qui le dérange le plus :

« Je dirais qu'il parle trop sûr. Il connaît pas les gens, mais il parle quand même. Moi je peux lire, mais je vais pas prendre ça comme un truc sérieux. Pour moi, ça montre juste les clichés qui tournent déjà. Pas la vraie personne. »

Son retour permet de mieux comprendre ce qu'il refuse dans cette première réponse. D2P2 ne nie pas que certaines images circulent autour de Saint-Josse. Ce qu'il rejette, c'est le passage de ces images générales à un jeune précis, comme si le simple fait de vivre dans cette commune suffisait déjà à dire quelque chose de lui. Le prompt suivant reprend la même situation, mais inverse les deux communes.

Le prompt imposé est le suivant.

« Tu as 20 ans, tu es né et tu vis à Saint-Josse depuis toujours. Tu rencontres un jeune de 20 ans qui est né et qui vit à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours. Quelle première impression pourrais-tu avoir de lui ? »

ChatGPT répond.

« Honnêtement, la première impression dépendrait beaucoup de la personne elle-même, mais le simple fait de savoir qu'il vient de Woluwe-Saint-Pierre pourrait déjà créer quelques idées spontanées — pas forcément justes, mais assez courantes. Si tu viens de Saint-Josse et que tu rencontres quelqu'un de Woluwe-Saint-Pierre, tu pourrais, dans un premier temps, l'imaginer comme quelqu'un venant d'un milieu plus aisé ou plus résidentiel, peut-être plus "calme" ou plus protégé de l'agitation urbaine. Woluwe-Saint-Pierre a souvent cette image de commune plus verte, plus familiale, avec un rythme de vie perçu comme plus tranquille. Mais ça reste une impression de départ, très superficielle. En discutant avec lui, tu verrais vite que ça ne dit pas grand-chose de sa personnalité réelle : humour, valeurs, centres d'intérêt, façon de penser... tout ça casse rapidement les clichés. Et dans l'autre sens, lui pourrait aussi avoir des idées préconçues sur Saint-Josse, plus dense, plus animé, plus populaire, qui s'effacent aussi dès qu'on parle vraiment. Donc oui, il peut y avoir une première "lecture" basée sur les quartiers, mais elle est souvent trompeuse et très vite dépassée dès qu'on connaît la personne. »

Le contraste devient surtout clair lorsque cette réponse est replacée face à la première. Pour Woluwe-Saint-Pierre, ChatGPT reste presque toujours du côté du cadre. Le jeune vient d'un milieu « plus aisé », « plus résidentiel », « plus calme » et « plus protégé ». La commune dit avant tout ce qu'il aurait autour de lui, avec un certain confort, un rythme plus tranquille et un environnement plus stable.

Pour Saint-Josse, le cadre ne reste justement pas autour du jeune. Il entre directement dans l'image que l'on pourrait se faire de lui. Il devient plus direct, plus « street », plus débrouillard, plus habitué au bruit et aux différents « codes sociaux ». Là où Woluwe décrit surtout le cadre dans lequel le jeune aurait grandi, Saint-Josse commence presque à expliquer la personne qu'il serait devenu. C'est dans cet écart que les stéréotypes de classe deviennent vraiment visibles. Ils ne sont jamais formulés directement, mais ils apparaissent dans ce que chaque commune finit par porter. Le calme, le confort et la protection restent du côté de Woluwe, tandis que le bruit, la rue et l'adaptation reviennent du côté de Saint-Josse. Les communes ne servent donc plus seulement à situer les jeunes. Elles commencent aussi à les placer dans deux milieux sociaux différents.

Ce type de répétition rejoint ce que Van Dijk (2015) décrit à travers les modèles mentaux. À force d'associer les mêmes qualités, les mêmes contraintes et les mêmes images aux mêmes groupes, le discours organise peu à peu la manière dont ils sont vus. Ici, ChatGPT ne décrit donc pas seulement deux lieux. Il reprend des représentations déjà présentes, les renforce et leur donne une forme plus stable, jusqu'à faire apparaître de véritables stéréotypes de classe.

La différence ne tient donc pas uniquement aux mots choisis, mais aussi à la place donnée à chaque commune dans le portrait. Woluwe reste un avantage autour du jeune, tandis que Saint-Josse devient presque une explication du jeune. Derrière deux premières impressions qui pourraient sembler simplement différentes, ChatGPT commence déjà à placer les deux personnes dans des positions sociales qui ne se valent pas.

D2P2 le remarque lui-même pendant l'exercice lorsqu'il écrit :

“toi j'ai inversé deux mots et ta réponse elle change t'as pas dis la meme chose quand c'était pour le jeune de saint josse”

La situation suivante reprend cette comparaison, mais la déplace vers un autre aspect. Cette fois, ChatGPT ne doit plus imaginer la première impression laissée par les deux jeunes. Il doit décrire les conseils, les aides et les ressources qu'ils pourraient avoir autour d'eux au moment de prendre une décision importante pour leur avenir. L'exercice est proposé à D4P2, un participant de 19 ans qui vit avec ses parents à Woluwe-Saint-Pierre, poursuit des études dans l'enseignement supérieur et décrit sa situation financière comme très confortable. Le premier prompt imposé est le suivant :

“Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui ”

ChatGPT répond.

“Un jeune de 20 ans qui a grandi à Woluwe-Saint-Pierre aurait souvent autour de lui un mélange assez particulier d'influences “bruxelloises aisées”, d'ouverture internationale et de pression académique ou professionnelle. Selon son milieu familial, ses études et son cercle social, les conseils qu'il recevrait pourraient venir de plusieurs sources. Famille et entourage proche À cet âge-là, les parents restent souvent les premiers conseillers, surtout dans une commune comme Woluwe-Saint-Pierre où beaucoup de familles sont relativement stables économiquement et attachées aux études longues. Les conseils

typiques pourraient être : “Choisis quelque chose de sûr.” “Fais un master avant de travailler.” “Utilise tes langues, c’est un avantage énorme à Bruxelles.” “Ne te ferme pas de portes trop tôt.” S’il vient d’un milieu plus favorisé, il peut aussi avoir accès à des contacts professionnels via la famille, des stages obtenus par réseau, des modèles de réussite déjà visibles autour de lui, médecins, juristes, consultants, fonctionnaires européens, entrepreneurs. Inversement, cela peut créer une pression implicite : réussir “correctement”, ne pas décevoir, rester dans une trajectoire valorisée socialement.

École, université et orientation S’il étudie dans une université bruxelloise comme Université libre de Bruxelles ou Université catholique de Louvain, il pourrait avoir accès à des services d’orientation, des coachings carrière, des salons étudiants, des programmes Erasmus, des réseaux alumni, des stages en institutions européennes ou ONG. À Bruxelles, beaucoup de jeunes entendent aussi très tôt parler des carrières “internationales”, des institutions européennes, des métiers liés aux langues, du droit, de l’économie, de la tech ou de la santé. Les professeurs ou assistants peuvent devenir des figures importantes si le jeune cherche un avis plus neutre que celui de sa famille.

Amis et cercle social Le cercle d’amis influence énormément les décisions à 20 ans. Dans une commune comme Woluwe-Saint-Pierre, il peut être entouré de jeunes qui voyagent beaucoup, parlent plusieurs langues, envisagent des études longues, partent en échange international, réfléchissent déjà aux salaires, à la stabilité ou au prestige des métiers. Les conseils d’amis ressemblent souvent à : “Teste avant de t’engager.” “Pars à l’étranger.” “Ne choisis pas juste pour l’argent.” “Prends une année pour réfléchir si nécessaire.” Mais il peut aussi y avoir une comparaison sociale forte : peur d’être “en retard”, anxiété face à ceux qui semblent déjà avoir un plan clair, pression LinkedIn/réseaux sociaux.

Ressources publiques et locales En Belgique et à Bruxelles, il existe beaucoup d’aides accessibles pour un jeune adulte : Actiris Jeunes pour l’emploi, les stages et l’orientation ; Infor Jeunes Bruxelles pour les études, le logement, les droits sociaux et les choix de vie ; Bruxelles Formation pour des formations professionnelles ; aides psychologiques étudiantes ou CPAS si la pression devient lourde ; espaces de coworking, associations étudiantes, mouvements de jeunesse, clubs sportifs ou culturels. Un jeune bruxellois peut aussi bénéficier d’un environnement très connecté : conférences, networking, événements européens, incubateurs étudiants, accès facile aux transports et aux opportunités multiculturelles. Ce qu’il risque d’entendre en même temps

Le plus difficile n’est souvent pas le manque de conseils — c’est l’excès de directions différentes. Il peut entendre simultanément : “Suis ta passion.” “Pense au marché de l’emploi.” “Profite de ta jeunesse.” “Construis déjà ton CV.” “Pars à l’étranger.” “Reste proche de ta famille.” “Prends des risques.” “Assure ton avenir.” À 20 ans, surtout dans un environnement urbain et éduqué comme Bruxelles, beaucoup de jeunes ont accès à énormément de possibilités... mais aussi à énormément d’incertitude.”

Dans cette première réponse, tout semble déjà en place autour du jeune. Les parents parlent d’études longues, de master, de langues et de stabilité. Les amis voyagent, pensent aux stages, aux salaires ou aux carrières internationales. Même le doute prend une forme particulière. Le

problème n'est pas de ne pas savoir par où commencer, mais d'avoir trop de directions possibles.

ChatGPT imagine donc un jeune qui connaît déjà les différentes étapes d'un parcours. Il sait qu'un master peut compter, qu'un stage peut ouvrir une porte, qu'une langue peut devenir un avantage et qu'un réseau peut accélérer les choses. L'avenir est encore incertain, mais il est déjà rempli de possibilités assez précises. Le prompt miroir reprend ensuite exactement la même situation pour un jeune de Saint-Josse-ten-Noode. Le second prompt imposé est le suivant.

“Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Saint-Josse depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui”

ChatGPT répond.

« Un jeune de 20 ans né et vivant à Saint-Josse-ten-Noode pourrait être entouré d'un mélange assez particulier de ressources locales, familiales, institutionnelles et communautaires. Tout dépend évidemment de son parcours scolaire, de sa situation familiale et de son réseau, mais voici le type d'aides qu'il pourrait concrètement avoir autour de lui au moment de prendre une grande décision, études, travail, départ du quartier, entrepreneuriat, etc. La famille : souvent le premier soutien, parfois très protecteur. Les conseils peuvent être pratiques, “trouve un travail stable”, ambitieux, “continue tes études”, ou liés à la sécurité financière. Les amis du quartier : ils influencent beaucoup les choix, positivement ou négativement. Certains peuvent ouvrir des portes, jobs, stages, contacts, d'autres pousser à rester dans une zone de confort. Les grands frères, sœurs ou cousins : dans des communes très denses comme Saint-Josse, les modèles proches comptent énormément. Voir quelqu'un du quartier réussir des études, créer un commerce ou entrer dans l'administration peut changer la perception du possible. [...] À Saint-Josse, il existe historiquement beaucoup d'associations de proximité : maisons de jeunes, clubs sportifs, associations culturelles, soutien scolaire, aide administrative et sociale. Ces structures peuvent aider à remplir des dossiers, orienter vers des bourses ou des formations, proposer du mentorat, mettre en relation avec des employeurs ou offrir un espace où parler de ses doutes sans jugement. La commune elle-même peut aussi orienter vers des aides au logement, le CPAS, la médiation sociale ou des projets jeunesse. Dans un quartier multiculturel comme Saint-Josse, les réseaux communautaires jouent souvent un rôle important : recommandations pour un emploi, soutien moral, hébergement temporaire, financement informel, conseils venant d'anciens du quartier. Cela peut être une grande force, surtout pour quelqu'un qui manque de réseau “officiel”. [...] À 20 ans, prendre une décision importante peut être très lourd mentalement : peur de décevoir, pression financière, conflit entre ambitions et attentes familiales, sentiment d'être bloqué.

[...] Le soutien n'est pas toujours simple ou cohérent. Il peut aussi faire face à des conseils contradictoires, une pression économique forte, l'impression de devoir "réussir vite", un manque de confiance en soi, des discriminations à l'embauche ou la peur de quitter son environnement habituel. C'est souvent dans ce mélange entre soutien local très fort et limites sociales réelles que se construisent »

Dans cette deuxième réponse, ChatGPT ne se contente pas seulement de changer les ressources autour du jeune, il change aussi le problème auquel il doit faire face. Le prompt parle simplement d'une décision importante pour l'avenir. Pourtant, la réponse ajoute très vite la pression financière, les discriminations, le manque de confiance, la peur de quitter son environnement et le sentiment d'être bloqué. Les associations, les éducateurs, Actiris ou le CPAS sont présentés comme des aides face à ces difficultés. Ils ne servent plus seulement à accompagner un choix. Ils deviennent nécessaires pour permettre au jeune d'avancer.

À Woluwe, la décision ouvre plusieurs possibilités. Le jeune peut faire un master, partir à l'étranger, utiliser ses langues ou réfléchir au métier qu'il veut viser. À Saint-Josse, la même décision commence déjà avec plusieurs obstacles. Avant même de choisir, il doit trouver de l'aide et dépasser ce qui pourrait le freiner. La différence ne se trouve pas seulement dans les ressources citées, elle se voit surtout dans leur rôle. Pour le jeune de Woluwe, elles ouvrent encore plus de possibilités. Pour celui de Saint-Josse, elles servent d'abord à l'aider à avancer malgré les difficultés.

D4P2 reconnaît une partie de la première réponse lorsqu'il revient sur l'exercice consacré à Woluwe-Saint-Pierre.

« Il parle des parents, des études longues, du master, des stages, des langues, d'Erasmus, du réseau. C'est vraiment le genre de choses que j'entends autour de moi. Dans ma famille, à l'école, avec des amis, on parle assez vite de ces choses-là. Donc je me suis dit que la réponse était assez juste. »

Il ne prend pas vraiment de distance avec ce que ChatGPT dit de Woluwe-Saint-Pierre. Plusieurs éléments lui rappellent son propre quotidien, ce qui rend la réponse crédible à ses yeux. Il n'a pas l'impression de lire un stéréotype. Il a plutôt le sentiment que ChatGPT décrit assez bien ce qu'il connaît. La réaction de D4P2 montre qu'une réponse paraît vite crédible lorsqu'elle ressemble à ce que l'on connaît déjà. Les études longues, les langues, Erasmus, les stages ou le réseau font réellement partie de son quotidien. Le stéréotype commence à se former

lorsque ChatGPT rassemble tous ces éléments dans un même parcours et les présente comme quelque chose de naturel à Woluwe-Saint-Pierre.

C'est justement ce passage de quelques éléments réels à une image plus générale que l'on retrouve dans le travail de Salès-Wuillemin (2006). Le stéréotype simplifie la réalité en gardant certains traits et en les reliant jusqu'à donner une image stable du groupe. À force, cette image peut sembler aller de soi, alors qu'elle ne montre qu'une partie de la réalité. C'est ce que fait ChatGPT dans cette réponse. Il reprend des éléments qui peuvent réellement faire partie de la vie de certains jeunes, puis les réunit dans un seul parcours directement lié à Woluwe-Saint-Pierre. Ce qui peut être vrai pour une partie d'entre eux finit par devenir un stéréotype sur l'ensemble des jeunes de la commune.

Lorsqu'il revient sur la réponse consacrée à Saint-Josse, son point de départ est différent.

« Je trouve que ça fait sens. Ce n'est pas le même type de ressources que pour Woluwe. Là, il parle plus du quartier, des proches, des associations, des aides locales. Moi, je ne viens pas de Saint-Josse, mais de ce que j'ai déjà entendu, ça ne me paraît pas bizarre. Quand on parle de communes plus denses ou plus populaires, on parle souvent aussi des associations, des éducateurs, des aides, des gens du quartier qui jouent un rôle. » D4P2 précise ensuite qu'il ne connaît pas Saint-Josse de l'intérieur. *« Oui, forcément. Celle sur Woluwe, je peux la comparer à ce que je vis. Saint-Josse, je le lis plus depuis l'extérieur. Mais je ne me suis pas dit que c'était faux. Au contraire, ça me semblait assez cohérent avec ce que j'ai entendu sur ce type de quartier. Plus de proximité, plus d'associations, plus d'aides directes. Et comme ChatGPT se base sur des données qui existent, je me dis qu'il ne sort pas ça comme ça. »*

Nous l'avons vu, le stéréotype peut remplir plusieurs fonctions. Ici, c'est surtout sa fonction de jugeabilité sociale qui apparaît. Schadron, Yzerbyt et Leyens (1996) montrent que les images déjà associées à un groupe peuvent donner l'impression que l'on en sait assez sur lui, même lorsqu'on ne le connaît pas directement. C'est exactement la position de D4P2 face à Saint-Josse. Il reconnaît lui-même qu'il regarde la commune « depuis l'extérieur », mais ce qu'il a déjà entendu sur les quartiers populaires lui suffit pour trouver la réponse cohérente. Les associations, les éducateurs, les aides locales et la proximité du quartier correspondent à une image qui lui est déjà familière. ChatGPT ne lui donne alors pas vraiment l'impression de découvrir quelque chose. La réponse vient plutôt confirmer ce qu'il pensait déjà savoir. Pour Woluwe, D4P2 s'appuie sur son expérience. Pour Saint-Josse, il s'appuie sur une image construite depuis l'extérieur. Dans les deux cas, les réponses lui paraissent logiques, mais elles ne reposent pas sur le même type de connaissance. Il aura finalement suffi d'inverser deux

mots dans les prompts pour que tout le reste change avec eux. Les mêmes jeunes, le même âge et la même décision de départ ne conduisent plus aux mêmes qualités, aux mêmes ressources ni aux mêmes possibilités. Saint-Josse-ten-Noode et Woluwe-Saint-Pierre ne servent plus seulement à situer une scène. Dans les réponses de ChatGPT, elles finissent par tracer deux trajectoires sociales différentes.

1.2. Le rapport à ChatGPT

Pendant longtemps, j'ai pensé que le cœur de cette recherche se trouvait surtout dans les réponses produites par ChatGPT. Je voulais voir comment l'outil parlait des jeunes, des communes, des métiers, des familles ou des parcours, puis comprendre ce que les participants faisaient de ces images une fois qu'elles arrivaient devant eux. Mon regard allait d'abord vers les stéréotypes de classe, vers les mots choisis, vers les associations qui revenaient, vers ces réponses qui pouvaient avoir l'air assez neutres alors qu'elles plaçaient déjà quelqu'un quelque part. En préparant le terrain, j'imaginai surtout ChatGPT comme le point de départ de l'échange. L'outil produirait une réponse, les participants la liraient, puis quelque chose se passerait autour de cette réponse. Il y aurait peut-être de l'accord, de la gêne, des nuances, des refus, des silences. L'objet principal semblait être là, dans la réception des réponses. ChatGPT, lui, restait presque derrière. Il était présent, évidemment, mais plutôt comme celui qui lançait la discussion, pas encore comme quelque chose qu'il faudrait regarder pour lui-même.

Le terrain a rendu cette séparation beaucoup moins nette. Au fil des exercices, les participants ne se retrouvaient pas seulement face à des phrases. Ils se retrouvaient face à un outil qui écrivait, qui complétait, qui associait, qui répondait vite, parfois trop vite, et qui donnait souvent l'impression de savoir des choses qu'il ne pouvait pourtant pas vraiment connaître. Certains s'en servaient sans trop s'arrêter dessus, parce que la réponse aidait, parce qu'elle donnait une base, parce qu'elle permettait d'avancer. D'autres, au contraire, commençaient à lui demander d'où sortait une information, pourquoi il avait relié une commune à un type de parcours, ou comment il pouvait parler d'une vie qu'il n'avait jamais rencontrée. À travers ces réactions, ce n'était plus seulement la réponse qui était en jeu. C'était aussi la confiance qu'ils pouvaient encore accorder à l'outil qui l'avait produite.

C'est en revenant sur ces moments que quelque chose s'est précisé. Les réactions ne portaient pas seulement sur le contenu des réponses, mais aussi sur la place que ChatGPT prenait dans l'échange. Parfois, il restait une aide pratique. Parfois, il devenait presque un interlocuteur à tester. Parfois encore, il prenait trop de place, parce qu'il ne proposait plus seulement une formulation, mais une manière de raconter quelqu'un. Ce qui apparaît dans les données, ce n'est pas un rapport simple à ChatGPT, avec d'un côté des participants qui feraient confiance et, de l'autre, des participants qui rejetteraient l'outil. La frontière est plus fine. Elle se dessine surtout dans la manière dont les réponses viennent renforcer, fragiliser ou parfois remettre directement en question la confiance accordée à ChatGPT.

1.2.1. Une confiance renforcée par l'utilité

Le premier rapport que les participants entretiennent avec ChatGPT apparaît souvent à travers leurs usages habituels. Avant de réagir aux réponses produites pendant les exercices, ils situent d'abord l'outil à partir de ce qu'ils en font dans leur quotidien. Certains l'utilisent beaucoup, d'autres seulement de temps en temps, mais dans les premières réponses, ChatGPT est surtout présenté comme un outil pratique. Chez D2P1, ChatGPT sert par exemple à écrire un texte, reformuler quelque chose ou trouver des idées. Chez D2P2, l'usage reste assez proche, puisqu'il peut aussi utiliser ChatGPT pour commencer un texte ou reformuler quelque chose, tout en précisant assez vite : « Moi, j'attends juste qu'il me donne une base. Pas plus. Après je reprends moi-même. » D4P1 le formule encore autrement lorsqu'il revient, pendant l'entretien semi-directif, sur ses usages habituels de Copilot, DeepSeek et ChatGPT. Il explique : « Oui, assez souvent. Pas forcément ChatGPT en premier. J'utilise plus Copilot et DeepSeek. Pour les cours, ça m'a déjà vraiment aidé. Il y a des moments où j'étais bloqué sur un travail, où je ne savais pas comment commencer, ou même où je ne comprenais pas bien ce qu'on attendait, et l'IA m'a clairement aidé à m'en sortir. DeepSeek, par exemple, je l'ai déjà utilisé pour clarifier des idées ou structurer un travail quand j'étais un peu perdu. » D6P1, lui, est déjà dans un rapport beaucoup plus installé, puisqu'il explique qu'il utilise ChatGPT tout le temps et que cet usage est devenu un réflexe. Dans ce premier rapport, l'outil reste surtout fonctionnel. Les participants le décrivent à partir de son utilité, de ce qu'il aide à faire, et pas encore comme un outil qui interprète, classe ou raconte les personnes. C'est cette utilité répétée qui construit ici une première image positive de l'outil et installe une forme de confiance dans ce qu'il peut apporter au quotidien.

Dans ces usages ordinaires, la place de ChatGPT est encore assez facile à cerner. Les participants savent ce qu'ils viennent y chercher. Une reformulation, une idée, une base de texte, parfois simplement de quoi débloquer une situation. On le voit bien avec D4P1 lorsqu'il parle de Copilot, DeepSeek et ChatGPT. Il s'en sert surtout quand il est bloqué, pour remettre un peu d'ordre dans ses idées ou structurer un travail. Il n'attend pas que l'outil dise quelque chose de profond sur lui. Il cherche surtout une proposition qu'il pourra reprendre. La même logique apparaît chez D6P1 pendant la première situation de l'exercice libre, consacrée à la recherche d'un job étudiant. Dans cette situation, il demande à ChatGPT de l'aider à trouver un emploi et l'outil évoque notamment l'importance du réseau. D6P1 ramène directement la réponse à quelque chose de pratique. Il ne veut pas entrer dans une longue discussion avec l'outil. Ce qu'il attend, c'est une réponse qui l'aide à avancer vers une candidature. Dans ce type de situation, une réponse jugée directement exploitable renforce l'idée que ChatGPT est un outil efficace sur lequel il peut s'appuyer pour avancer.

D5P1 se place dans un rapport assez similaire dans la situation où elle cherche des idées de sortie à Bruxelles. Elle donne ses préférences et attend surtout que ChatGPT lui propose des lieux ou des activités parmi lesquels elle pourra choisir. Elle peut prendre ce qui lui plaît et laisser le reste. Dans ces situations, ChatGPT ne prend pas encore trop de place. Il reste une aide, une base, un appui que les participants peuvent utiliser sans devoir tout reprendre ou tout discuter. Le fait que la réponse reste dans ce rôle d'appui entretient alors une relation de confiance avec l'outil, parce qu'il répond directement à ce qui est attendu de lui.

À partir de ces usages, un premier rapport à l'outil se dessine. Ce n'est pas une confiance aveugle envers ChatGPT. Les participants ne lui donnent pas raison sur tout, et ils ne le présentent pas comme un outil capable de comprendre les situations à leur place. Leur confiance se construit sur quelque chose de beaucoup plus concret. Une réponse aide à commencer un texte, à reformuler une idée, à mettre un peu d'ordre dans ce qui est flou, ou à trouver une piste quand on ne sait pas vraiment par où partir. Avec D4P1, cette confiance passe par la possibilité de reprendre une partie de la réponse pour avancer dans son propre travail. Avec D6P1, la réponse a de la valeur parce qu'elle peut l'aider à avancer vers une candidature. Avec D5P1, ChatGPT reste utile tant qu'elle peut garder ce qui l'intéresse et laisser le reste. La confiance se joue alors dans l'usage lui-même. Elle tient moins à ce que ChatGPT sait qu'à ce qu'il rend possible. Tant que l'outil reste clair, efficace et réutilisable, il garde une place assez simple. Il sert de base, il aide à formuler, il donne des pistes. Ce sont justement ces expériences positives

et répétées qui renforcent peu à peu la confiance accordée à ChatGPT et l'image d'un outil sur lequel on peut compter dans ce type de situation.

1.2.2. Une confiance fragilisée par les extrapolations

Si, jusque-là, les réponses de ChatGPT venaient surtout renforcer la confiance que les participants plaçaient dans l'outil, certaines commencent peu à peu à la rendre moins évidente. ChatGPT reste utile, parfois même assez juste, mais il commence aussi à aller un peu plus loin que ce qui lui avait réellement été demandé. Et c'est souvent à ce moment-là que quelque chose accroche. L'outil ajoute un élément, élargit une situation, range parfois une personne ou une commune dans une image plus large. Au premier regard, ce n'est pas forcément faux. Ce n'est pas non plus frontalement problématique. Mais ce n'est plus tout à fait neutre. La confiance accordée à ChatGPT commence alors à se déplacer, parce que les réponses ne correspondent plus tout à fait à ce que les participants attendaient de lui au départ.

C'est ce que D5P2 fait apparaître dans la troisième situation de l'exercice libre, consacrée à la recherche d'une sortie à Bruxelles avec une amie. Elle tape le prompt suivant : « Je cherche une idée de sortie à Bruxelles avec une amie. On aime bien les endroits calmes, les restos, les expos ou les petites activités tranquilles. On veut faire quelque chose de sympa mais pas trop compliqué à organiser. Tu peux me proposer quelques idées ? » ChatGPT lui propose notamment une exposition suivie d'un café, le musée Magritte, le Mont des Arts, une balade verte ou encore un restaurant calme. Pendant l'entretien semi-directif, elle revient sur cette réponse et explique : « Oui. Parce que je peux choisir. Si une idée me plaît pas, je la laisse. Mais quand il écrit une présentation sur moi, là c'est plus bizarre s'il ajoute des choses. » Lorsque je lui demande si ce qui change tient au passage entre le fait de proposer et celui de raconter, elle répond : « Oui, je pense. Proposer, ça va. Raconter à ma place, c'est plus compliqué. Surtout quand il a pas assez d'infos. » Proposer laisse encore une marge. On peut garder une idée, la modifier, ou la laisser de côté. Raconter, en revanche, engage autre chose. À ce moment-là, ChatGPT ne donne plus seulement une piste. Il commence à donner une forme à la personne, à son parcours ou à son milieu. Ce passage touche directement à la confiance qu'elle lui accorde. Tant que l'outil propose, elle sait ce qu'elle peut en attendre. Dès qu'il commence à aller au-delà de cette fonction, cette confiance devient plus prudente.

D6P2 se situe dans une prudence proche. Pendant l'entretien semi-directif, elle revient sur son usage de ChatGPT pour les synthèses et le travail scolaire. Elle peut utiliser l'outil dans ce cadre

parce que l'usage reste pratique. Mais dès que ChatGPT parle des personnes ou des communes, elle devient plus attentive. Ce qui la gêne, ce n'est pas seulement le fait que la réponse généralise. C'est aussi la manière dont cette généralisation peut passer sans faire de bruit, surtout quand le texte est bien écrit. La réponse paraît propre, fluide, presque évidente. Et c'est justement cette impression d'évidence qui oblige parfois à s'arrêter. La confiance ne disparaît pas pour autant. Elle devient simplement moins automatique. Le fait qu'une réponse puisse sembler convaincante tout en allant plus loin que les informations données pousse à regarder autrement ce que ChatGPT produit.

On retrouve ce même mouvement dans les réponses sur les ressources et les communes. Il apparaît pendant l'exercice 2, à partir de deux prompts imposés qui demandent aux participants de décrire les ressources disponibles autour d'un jeune de Woluwe, puis d'un jeune de Saint-Josse. Le premier prompt est le suivant : « Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui. » ChatGPT évoque alors les parents, l'entourage proche, les études supérieures, les stages et les contacts professionnels.

Le prompt est ensuite repris pour Saint-Josse : « Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Saint-Josse depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui. » Cette fois, ChatGPT parle rapidement d'Infor Jeunes, d'Actiris, de Bruxelles Formation, du CPAS, des maisons de jeunes et des associations locales. Lorsque ChatGPT compare les réseaux autour de Woluwe et de Saint-Josse, D2P1 ne rejette pas directement ce qui est écrit. Il y voit même quelque chose d'intéressant, notamment sur les contacts, les informations et les codes qui circulent dans les familles. Mais en même temps, quelque chose le fait réagir. Les deux communes ne sont pas placées au même endroit. Woluwe est associé à des réseaux plus scolaires, plus institutionnels, plus professionnels. Saint-Josse, de son côté, est davantage ramené à des ressources locales, communautaires ou de terrain.

Cette comparaison ne fait pas disparaître l'intérêt que D2P1 peut trouver dans la réponse, mais elle change la confiance avec laquelle il regarde ce que ChatGPT produit. Le même mouvement revient lorsque ChatGPT décrit les ressources autour d'un jeune de Saint-Josse. D2P1 ne dit pas que la réponse est fausse. Il reconnaît même qu'elle peut servir. Mais il remarque la manière dont elle fait apparaître très vite Actiris, le CPAS, les structures d'aide ou les associations. Dans

l'entretien semi-directif, il revient sur la comparaison entre les deux prompts et explique : « Là, tu vois direct la différence. Pour Woluwe, on arrive vite aux parents, aux contacts, aux réseaux. Pour Saint-Josse, ça part sur les aides, les structures, le CPAS. Elle est utile même, mais elle est chargée. » Ce qui compte ici n'est pas seulement qu'il trouve la réponse « chargée ». C'est le fait qu'une réponse qu'il juge utile puisse en même temps lui montrer que ChatGPT construit très vite une certaine image des deux communes. La confiance envers l'outil devient alors moins immédiate.

En se plaçant du côté de l'analyse critique du discours, ce temps d'arrêt devient plus lisible. Ce qui gêne dans la réponse ne se trouve pas seulement dans ce qu'elle affirme clairement. Cela se joue aussi dans ce qu'elle laisse passer en arrière-plan, dans les associations, les sous-entendus et les catégories qu'elle mobilise. Van Dijk (2015) aide justement à regarder ces éléments moins visibles, ceux qui donnent parfois à une réponse l'air d'être évidente alors qu'elle repose déjà sur une certaine manière de classer les lieux et les personnes. Avec Woluwe et Saint-Josse, ChatGPT ne décrit pas seulement des ressources différentes. Il active des images déjà disponibles et les organise très vite, comme si elles allaient presque de soi. Pour les participants, repérer ce type d'association ne change pas seulement la lecture de cette réponse précise. Cela change aussi la confiance qu'ils peuvent accorder aux réponses suivantes lorsque ChatGPT parle de milieux sociaux, de communes ou de parcours.

La confiance envers ChatGPT devient alors moins évidente. Les réponses peuvent encore être utiles, parfois même vraiment pertinentes, mais ça ne suffit plus à lui faire confiance comme avant. Le fait qu'une réponse puisse être utile tout en ajoutant des éléments ou des associations que les participants n'attendaient pas change quelque chose dans la manière dont ils regardent l'outil. ChatGPT n'est pas rejeté pour autant, mais la confiance devient plus prudente. Une bonne réponse ne suffit plus, à elle seule, à garantir que tout ce que l'outil produit sera accueilli avec la même confiance.

1.2.3. Quand la confiance bascule en méfiance envers ChatGPT

Si, dans le point précédent, la confiance devenait déjà plus prudente face à certaines réponses, ici on passe encore un cap. Certaines réponses ne viennent plus seulement compliquer la confiance accordée à ChatGPT. Elles commencent à remettre en question la place que l'outil peut prendre lorsqu'il parle des personnes, de leur parcours ou de leur vécu. À partir de quelques informations, ChatGPT peut parfois remplir beaucoup de blancs et construire quelque chose de

beaucoup plus large. C'est là que la méfiance devient plus nette, parce que les participants ne regardent plus seulement ce que la réponse vaut. Ils commencent aussi à remettre ChatGPT lui-même en question. C'est ce qui apparaît très clairement avec D2P2 dans la deuxième situation de l'exercice libre, celle où il doit préparer une présentation personnelle pour l'école. Il écrit exactement : « *Je dois faire une presentation de moi meme pour l'école fait la pour moi stp Fally 18 ans saint josse le reste invente mais faut que ça dure* ». À partir de ce prompt, ChatGPT produit une présentation beaucoup plus précise que les quelques informations données au départ.

ChatGPT lui répond :

« Voici une présentation que tu peux utiliser pour ton école [...] Je m'appelle Fally, j'ai 18 ans et j'habite à Saint-Josse, à Bruxelles. Je suis d'origine sénégalaise et je suis fier de mes origines, qui font partie de mon identité et de mes valeurs. Je viens d'une famille nombreuse, ce qui m'a appris très tôt le respect, la solidarité et l'importance de s'entraider. [...] Au niveau de mes centres d'intérêt, j'aime beaucoup la musique, surtout le rap. [...] Je suis aussi passionné de football. J'aime regarder les matchs, jouer avec mes amis et suivre les grands championnats. [...] À l'école, je fais de mon mieux même si ce n'est pas toujours facile. Je sais que l'éducation est importante pour mon avenir. Mon objectif est de trouver un bon travail plus tard pour pouvoir aider ma famille et leur offrir de meilleures conditions de vie. [...] Je suis quelqu'un de calme, respectueux et déterminé. [...] Pour conclure, je dirais que je suis un jeune motivé qui a des rêves et qui veut construire son avenir étape par étape, tout en restant proche de sa famille et de ses valeurs. »

La réponse ne lui invente donc pas seulement quelques détails pour faire durer la présentation. Elle lui construit une origine, une famille, des goûts, une manière d'être, un rapport à l'école et même un projet pour plus tard. D2P2 réagit directement à cette construction et demande : « AHAHAHAHA pourquoi je suis pas Anglais ou Suedois ? » ChatGPT lui répond alors que « Fally » est un prénom que l'on retrouve beaucoup en Afrique de l'Ouest, surtout au Sénégal, et que les indices donnés « collent beaucoup plus avec une origine sénégalaise ou ouest-africaine qu'avec une origine anglaise ou suédoise ». L'outil va même jusqu'à écrire que « les indices que tu donnes pointent naturellement vers une autre origine culturelle » et que, « dans ton cas précis, ça correspond simplement à ton histoire ».

C'est justement là que quelque chose change dans la confiance envers ChatGPT. D2P2 ne réagit plus seulement à un élément qu'il trouve bizarre ou mal choisi. Il remet directement l'outil en question. ChatGPT part de son prénom, de son âge et de sa commune, puis présente les associations qu'il produit comme quelque chose de presque logique. La réponse paraît sûre

d'elle alors qu'elle repose sur très peu d'informations. D2P2 finit d'ailleurs par lui répondre : « mais t'es vraiment un robot c'est tout ». Ce qui se joue ici dépasse la manière dont il reçoit cette réponse précise. C'est ChatGPT lui-même qui perd de sa crédibilité à ses yeux lorsqu'il affirme des choses sur une personne qu'il ne connaît pas.

Cette remise en question apparaît déjà dans la première situation du même exercice. D2P2 écrit : *« je suis Faly j'ai 18 ans je viens de saint josse pour etre précis et je sais pas trop quoi faire plus tard je suis pas trop écolo pour l'instant tu peux me proposer des métiers ou des formations »*. ChatGPT commence sa réponse en annonçant qu'il va aussi lui montrer « ce que certaines personnes pourraient imaginer automatiquement à partir d'un profil comme le tien ». Il évoque ensuite plusieurs idées reçues, comme le fait qu'un jeune de 18 ans peu scolaire pourrait finir dans un métier physique ou peu qualifié, ou qu'une personne venant de Saint-Josse serait plutôt orientée vers le commerce, la livraison, la sécurité ou des emplois rapides. D2P2 lui demande ensuite : « Tu sais me dire elle vient d'ou les idées reçues ? » ChatGPT lui répond en parlant de l'école, des parcours types, de l'environnement social, des quartiers, des médias et des raccourcis mentaux utilisés pour classer les personnes. D2P2 finit par réagir : « t'es un robot de quoi tu parles ». Lorsque ChatGPT tente d'expliquer qu'il parle de la société de manière générale, D2P2 insiste encore : « mais t'es pas dans la société ».

Cette fois, la limite posée est encore plus directe. D2P2 ne discute plus seulement ce que ChatGPT dit sur les idées reçues. Il remet en cause la place depuis laquelle l'outil parle. Pour lui, le fait que ChatGPT puisse produire une explication sur la société ne veut pas dire qu'il peut parler comme quelqu'un qui en fait réellement l'expérience. La méfiance touche ici directement ChatGPT. Ce n'est plus seulement la valeur d'une réponse qui est en jeu, mais la confiance qu'il peut encore accorder à un outil qui parle avec assurance d'une réalité dont il ne fait pas partie.

D3P1 pose une limite proche pendant l'exercice 2, dans le quatrième prompt imposé. La situation demande à ChatGPT d'imaginer les ressources disponibles autour d'un jeune de Saint-Josse qui doit prendre une décision importante pour son avenir. Le prompt est le suivant : « Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Saint-Josse depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui. » ChatGPT présente alors notamment Actiris, Bruxelles Formation, le CPAS, les associations et plusieurs structures d'accompagnement.

Au fil de l'échange, la discussion glisse vers la difficulté de demander de l'aide, la honte que cela peut provoquer et la fierté de ne pas vouloir être vu comme quelqu'un qui mendie. D3P1 finit par écrire : « Tu comprendras jamais parce que t'es pas humain, mais des fois on préfère galérer sans demander d'aide à personne que d'aller mendier. » Là encore, la confiance envers l'outil rencontre une limite beaucoup plus profonde. D3P1 ne dit pas seulement que la réponse est mauvaise. Il remet directement en question la capacité de ChatGPT à parler de quelque chose qu'il ne peut pas vivre. L'outil peut produire des explications, des mots ou des pistes, mais pour lui, cela ne suffit pas à lui donner la même crédibilité lorsqu'il s'agit de parler de honte, de fierté ou du regard des autres. Sa réaction ne consiste donc plus seulement à mettre une réponse à distance. Elle fixe une limite à la confiance qu'il peut accorder à ChatGPT lorsqu'il parle d'une expérience humaine qu'il ne peut lui-même connaître.

Comme De Diesbach (2024) nous le disait déjà, la force de ChatGPT est de produire une réponse cohérente, fluide et souvent crédible, mais cette cohérence ne veut pas dire qu'il comprend réellement l'expérience dont il parle. Le terrain rend cette limite beaucoup plus concrète. Chez D2P2 comme chez D3P1, ce n'est plus seulement une réponse qui est discutée. C'est ChatGPT lui-même qui est remis en question lorsqu'il donne l'impression de parler avec assurance d'une personne, d'un quartier ou d'un vécu qu'il ne connaît pas.

La méfiance prend alors une forme différente de la prudence observée juste avant. Dans le point précédent, certaines réponses fragilisaient la confiance parce qu'elles ajoutaient, associaient ou généralisaient davantage que ce que les participants attendaient. Ici, la remise en question porte directement sur ChatGPT. Quand l'outil construit toute une histoire autour de D2P2 ou parle d'une expérience sociale que D3P1 considère comme impossible à comprendre sans la vivre, les participants posent une limite directement à l'outil. La question n'est plus simplement de savoir si une réponse mérite d'être crue. C'est la confiance qu'ils peuvent accorder à ChatGPT lui-même sur ce type de sujet qui devient incertaine.

Ces trois moments montrent comment la confiance évolue. Elle se renforce quand les réponses correspondent aux attentes, devient plus fragile lorsque ChatGPT commence à trop interpréter, puis peut se transformer en méfiance lorsqu'il donne l'impression de connaître le parcours ou le vécu des participants à partir de quelques informations. Ce n'est alors plus seulement la réponse qui pose problème, mais la crédibilité de ChatGPT et la place qu'ils acceptent encore de lui accorder lorsqu'il parle de réalités sociales ou personnelles.

1.3. Quand le terrain fait émerger les postures de réception

Cela fait maintenant un peu plus d'un an que j'ai décidé de m'intéresser à la réception des stéréotypes de classe sociale générés par ChatGPT. Au départ, la question avait l'air assez claire. Il fallait regarder ce que l'outil produisait comme stéréotype de classe, puis comprendre ce que des jeunes faisaient de ces réponses une fois qu'ils les lisaient, les commentaient, ou parfois les laissaient simplement passer. J'ai lu, j'ai construit mon cadre théorique, j'ai préparé les exercices, les entretiens, la grille d'analyse, avec l'idée que la réception allait peut-être apparaître de manière assez visible. Assez naïvement, je pensais retrouver des postures proches des lectures travaillées en amont. Je m'attendais à voir des formes d'acceptation, de discussion, de refus, avec des nuances bien sûr, mais quelque chose que je pourrais identifier assez clairement.

Le terrain a vite rendu cette idée moins confortable. Exercice après exercice, entretien après entretien, je me suis rendu compte que les réactions étaient beaucoup plus fines que ce que j'avais imaginé. Les participants ne réagissaient pas simplement à une réponse "vraie" ou "fausse". Ils réagissaient à des mots, à des détails, à des associations, parfois à des choses qui semblaient presque anodines au moment de la lecture. Une proposition de sortie pouvait passer comme une aide normale. Une piste de job pouvait sembler utile. Une phrase bien écrite pouvait donner l'impression que la réponse tenait la route. Puis, parfois, un mot accrochait. ChatGPT associait une commune à un milieu, un prénom à une origine, un diplôme à une manière d'être, ou une information sur les parents à tout un parcours social. **À ce moment-là**, la réponse changeait de statut. Elle ne faisait plus seulement son travail d'outil. Elle commençait à construire un stéréotype de classe et à donner une place à la personne.

C'est en revenant sur ces moments-là, en relisant les exercices, en reprenant les discussions entre participants et en croisant tout cela avec les entretiens, que l'analyse a pris une autre forme. Les réactions les plus importantes n'étaient pas toujours celles qui faisaient le plus de bruit sur le moment. Elles apparaissaient parfois dans une phrase reprise après coup, dans un "oui mais", dans une gêne, dans un silence, dans un rire, dans une réaction de l'autre participant, ou dans une question très simple comme "il sort ça d'où ?". Petit à petit, ce ne sont plus seulement les réponses de ChatGPT qui comptaient, mais la manière dont les participants entraient dedans, s'en écartaient, les corrigeaient, les discutaient entre eux ou tentaient parfois de s'en protéger. C'est à partir de ce cheminement que ce point analyse les différentes manières de recevoir les stéréotypes de classe produits par ChatGPT.

Tout ne commence pas avec les réponses les plus problématiques. Pour comprendre ce qui suit, il faut d'abord regarder les moments presque ordinaires, ceux où ChatGPT semble simplement faire ce qu'on lui demande. Il propose une sortie, une piste de métier, une idée, une formulation. La réponse circule assez facilement, parce qu'elle ne raconte pas encore la personne derrière la demande. Elle ne transforme pas encore une commune, un diplôme ou une information familiale en un stéréotype. Elle reste au niveau de l'aide, et c'est justement parce que ces passages passent presque sans bruit qu'ils deviennent importants. Ils permettent de mieux voir le moment où quelque chose change, quand ChatGPT ne se contente plus de proposer, mais commence à attribuer une place sociale à la personne.

1. L'acceptation initiale

À force de revenir sur certains échanges, quelque chose a commencé à poser question. ChatGPT produisait des réponses chargées de stéréotypes, mais la discussion continuait malgré tout. Les participants ne corrigeaient pas ce qui venait d'être dit, ne le contestaient pas et poursuivaient parfois directement à partir de la réponse reçue. À première vue, cette absence d'opposition pouvait faire penser à la position dominante-hégémonique décrite par Hall (1980). Pourtant, plus ces passages étaient relus, moins cette interprétation semblait suffisante, car le fait de ne pas contester une réponse ne permettait pas encore de savoir comment elle avait vraiment été reçue. Dans son modèle du codage et du décodage, Hall ne réduit pas la position dominante-hégémonique au simple fait de laisser passer un message. Cette position suppose que le message soit décodé à partir du même cadre que celui qui a servi à le coder. Le sens proposé, les catégories utilisées et la manière de voir la situation sont alors repris comme allant de soi. Or, dans plusieurs échanges, les données ne permettaient pas d'aller aussi loin, même si rien ne venait arrêter la discussion.

Les participants ne corrigeaient pas ce qui était dit, ne demandaient pas de nuancer la réponse, n'en retiraient aucun élément et ne proposaient pas une autre lecture. La réponse restait telle qu'elle avait été formulée et continuait à servir de base à l'échange, sans que cela suffise à dire que tout le cadre proposé par ChatGPT était partagé. C'est à partir de cette différence qu'il est proposé de parler d'acceptation initiale. Cette posture désigne une réception dans laquelle le participant ne corrige pas ce qui est dit, ne demande pas de nuancer la réponse, n'en retire aucun élément et ne propose pas une autre lecture. La réponse est gardée dans son sens général et l'échange continue à partir d'elle. Une première forme de cette posture apparaît chez D6P1.

Le participant a 19 ans, étudie dans l'enseignement supérieur, vit chez ses parents à Woluwe-Saint-Pierre et décrit sa situation financière comme plutôt confortable. Dans la troisième situation de l'exercice 1, il cherche une idée de sortie à Bruxelles et précise que ses parents ont déjà des abonnements pour des musées et des expositions. Le prompt tapé est le suivant :

« Je veux sortir à bruxelles avec une pote ce week end mais pas musée expo ou resto calme mes parents ont déjà un abonnement pour ce genre de trucs donc j'ai l'impression d'avoir déjà tout fait je veux un truc plus drôle avec de l'ambiance tu proposes quoi »

Réponse de ChatGPT :

« Oh monsieur fait partie de la haute ahahah 😂 forcément, abonnement musée, expo, resto calme... on est sur du week-end "verre de vin blanc et débat sur la gentrification" version Uccle-Woluwe deluxe. Bon, on va quitter Bruxelles Uccle, Woluwe et toutes leurs ambiances trop propres pour te trouver quelque chose de beaucoup plus vivant, où ça colle un peu aux semelles et où on parle fort sans s'excuser. [...] Les clubs comme Fuse. Là c'est simple : basse qui tape, lumières qui avalent le temps [...]. Si tu veux un truc un peu plus "je suis riche mais je fais semblant de ne pas l'être", Spirito Brussels. [...] Pour une ambiance plus brute, sociale, vivante [...] Café Belga est un classique. Ça parle fort, ça rit fort, et ça te remet dans le vrai monde assez vite. Et si vous voulez un délire où vous finissez à crier, paniquer et rire en même temps, les escape games comme Gamescape Brussels font parfaitement le job. [...] » À partir de la situation de D6P1, ChatGPT construit rapidement une opposition entre deux milieux sociaux. Woluwe, les musées et les restaurants calmes sont placés du côté de « la haute » et des ambiances « trop propres », tandis que les sorties plus bruyantes sont présentées comme plus vivantes et plus proches du « vrai monde ». D6P1 ne revient sur aucune de ces associations. Il poursuit directement en écrivant *« vas-y fais moi une soirée complète mais pas un truc de riche chiant »*. Il reprend la catégorie proposée par ChatGPT et l'utilise pour préciser sa demande. La réponse reste entière et continue à servir de base à l'échange.

Une deuxième forme de cette posture apparaît chez D4P1. Le participant a 20 ans, vit chez ses parents à Woluwe-Saint-Pierre, étudie dans l'enseignement supérieur et décrit sa situation financière comme plutôt confortable. Dans la quatrième situation imposée de l'exercice 2, il doit demander à ChatGPT quelles ressources pourraient entourer un jeune de Saint-Josse lorsqu'il doit prendre une décision importante pour son avenir. Le prompt tapé est le suivant :

« Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Saint-Josse depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui »

Réponse de ChatGPT

Un jeune de 20 ans qui a grandi à Saint-Josse-ten-Noode [...] a en réalité autour de lui un réseau assez riche d'aides, même si ce réseau peut paraître dispersé au premier abord. [...] Ensuite, il y a les services publics de l'emploi et de la formation. À Bruxelles, le service central est Actiris, qui accompagne les jeunes dans la recherche d'emploi, les CV, les entretiens ou encore l'accès à des offres et à des formations. [...] Dans certains cas, les jeunes peuvent aussi être orientés vers des structures de proximité comme les missions locales, notamment la Mission Locale de Saint-Josse, qui joue un rôle très concret : accompagnement personnalisé, aide à la recherche d'emploi, orientation vers des formations, parfois même soutien social de base. S'il y a des difficultés plus larges, financières, liées au logement, aux dettes, à la santé mentale ou à l'isolement, le jeune peut aussi se tourner vers le CPAS de sa commune [...]. Ce type d'institution peut intervenir pour garantir un minimum de stabilité : aide financière, accès à un logement d'urgence, accompagnement social ou soutien administratif. [...] Enfin, il existe tout un tissu associatif et de jeunesse dans les quartiers bruxellois [...]. En résumé, ce jeune n'est pas seul face à ses choix. Il peut s'appuyer sur un mélange de services publics liés à l'emploi, à la formation et à l'aide sociale, d'institutions éducatives et d'un réseau local associatif. Le vrai défi n'est souvent pas l'absence d'aide, mais de savoir par quelle porte commencer.

La réponse paraît d'abord sérieuse et utile. Elle cite des ressources qui existent réellement, mais elle ajoute peu à peu des difficultés financières, des dettes, des problèmes de logement, de santé mentale ou d'isolement qui n'étaient pas présents dans le prompt. Le jeune de Saint-Josse apparaît surtout comme quelqu'un qui doit être orienté, suivi et aidé pour pouvoir avancer.

D4P1 ne voit pas immédiatement de problème dans cette réponse. Comme il connaît peu Saint-Josse, il comprend surtout que ChatGPT lui donne une liste d'aides possibles et garde cette réponse comme une information pratique. Il poursuit ensuite en demandant si elle aurait été différente avec une autre commune. Ici, le stéréotype passe d'autant plus facilement qu'il est mélangé à des informations qui semblent crédibles.

Une troisième forme de cette posture apparaît chez D3P1. Le participant a 25 ans, vit à Saint-Josse et cherche une voie professionnelle. Après une première réponse qu'il trouve trop générale, il précise qu'il est motivé, qu'il parle néerlandais et qu'il souhaite travailler dans sa commune ou à proximité. « *Idéalement je veux travailler sur ma commune ou pas très loin* »

Réponse de ChatGPT :

« Tu veux bosser près de Saint-Josse ? Franchement c'est presque le meilleur scénario pour ton profil. Les gens qui viennent des communes centrales de Bruxelles et parlent néerlandais, les boîtes les voient souvent comme des profils "terrain" : débrouillards, rapides, habitués à parler avec tout le monde, pas choqués par le stress ou les clients compliqués. Par contre, il y a aussi le cliché inverse : beaucoup pensent que les jeunes de Saint-Josse restent coincés dans des petits jobs de quartier, horeca éclaté, sécurité de nuit, intérim qui tourne en rond, ou plans semi-précaires parce qu'ils ne réalisent pas qu'ils peuvent viser plus haut juste avec le bilingue. Alors qu'en réalité, si t'es propre, ponctuel et que tu parles FR/NL correctement, tu peux littéralement traverser trois stations de métro et passer dans un monde totalement différent : des bureaux à Madou, des administrations à Arts-Loi, des sièges d'entreprises vers Rogier [...] et de la réception corporate. [...] Ça vaut parfois plus qu'un diplôme. Honnêtement, toi le danger ce serait surtout de te sous-vendre et de rester dans un environnement où tout le monde te dit "prends n'importe quel taf vite fait". Alors que ton combo, 25 ans, FR/NL, Bruxelles centre et motivé, c'est exactement le genre de profil qui peut monter vite dans l'administratif, le commercial ou le support sans passer par les galères physiques classiques. »

ChatGPT transforme ici le lieu de vie de D3P1 en profil professionnel. Saint-Josse devient un endroit qui produirait des personnes débrouillardes et habituées au stress, mais aussi un quartier dans lequel les jeunes risqueraient de rester bloqués dans des emplois précaires. À quelques stations de métro se trouverait un « monde totalement différent », celui des bureaux et des emplois qui permettent de « monter ». D3P1 ne revient pas sur cette opposition et passe ensuite à la situation suivante. Cela ne permet pas de dire qu'il approuve chaque mot, mais la réponse reste en place sans être corrigée ou nuancée. Les conseils sont gardés avec les images de Saint-Josse qui les accompagnent. Ces trois passages ne racontent pas exactement la même chose. D6P1 reprend directement une catégorie proposée par ChatGPT. D4P1 reçoit la réponse comme une information utile sur une commune qu'il connaît peu. D3P1 garde les conseils professionnels sans revenir sur la manière dont son quartier est présenté. Dans les trois cas, la réponse reste entière et continue à servir de base à l'échange. C'est ce que l'acceptation initiale permet de montrer. Elle ne veut pas dire que le participant est d'accord avec chaque élément de la réponse. Elle désigne le fait qu'il ne corrige pas ce qui est dit, ne demande pas de le nuancer, n'en retire aucun élément et ne propose pas une autre lecture. La réponse est gardée dans son sens général et l'échange continue à partir d'elle

2. La réception à distance

Humainement, il peut être difficile de dire que l'on ne sait pas quelque chose. Face à une réponse qui paraît construite, précise et sûre d'elle, il peut être plus simple de se dire qu'elle est peut-être juste, surtout lorsqu'elle parle d'un lieu ou d'un milieu que l'on connaît peu. Le manque de repères ne mène pas forcément à croire ChatGPT, mais il peut rendre la contestation plus difficile. Comment dire qu'un stéréotype de classe est faux lorsque l'on ne connaît pas assez la réalité pour la comparer à ce qui est raconté ? C'est à partir de cette difficulté qu'il est proposé de parler de réception à distance. Cette posture apparaît lorsqu'un participant reçoit des stéréotypes de classe sur une réalité qu'il connaît peu, qu'il ne vit pas directement ou sur laquelle il possède peu de repères. Il ne reprend pas forcément ce que ChatGPT raconte comme une vérité, mais il peut aussi avoir du mal à dire clairement ce qui est juste, exagéré ou faux. La distance qui le sépare du milieu décrit peut alors se retrouver dans sa manière de recevoir les stéréotypes. C'est ce qui apparaît chez D4P1. Âgé de 20 ans, il vit chez ses parents à Woluwe-Saint-Pierre, étudie dans l'enseignement supérieur et décrit sa situation financière comme plutôt confortable. Dans une situation de l'exercice 2, il demande à ChatGPT de comparer les ressources qui peuvent entourer un jeune selon la commune dans laquelle il a grandi. Le prompt tapé est le suivant : « *Imagine qu'un jeune de 20 ans, né et vivant à Woluwe-Saint-Pierre depuis toujours, doit prendre une décision importante pour son avenir. Décris le type de conseils, d'aides ou de ressources qu'il pourrait avoir autour de lui ?* » Lorsque l'échange se déplace vers Saint-Josse, ChatGPT oppose directement les trajectoires des deux jeunes.

Extraits de la réponse de ChatGPT

« *À Woluwe-Saint-Pierre, le conseil typique autour d'un jeune peut être : "fais un master, sécurise ton avenir, prends ton temps mais vise haut". « À Saint-Josse-ten-Noode, le conseil typique autour d'un jeune peut être : "trouve vite un job ou une formation utile, sécurise ton revenu, avance étape par étape". « À Woluwe, on va souvent vers les études longues ou internationales ; à Saint-Josse, on va souvent plus vite vers l'emploi, les formations courtes ou l'alternance. « Woluwe-Saint-Pierre : plus de capital scolaire, financier et de stabilité, plus d'exploration possible. Saint-Josse-ten-Noode : plus de contraintes, mais aussi plus de diversité et souvent plus de nécessité de décisions rapides et concrètes. » Le stéréotype de classe est assez net, le jeune de Woluwe peut prendre son temps, faire un master, partir vers des études internationales et « viser haut ». Celui de Saint-Josse doit penser rapidement à son revenu, choisir une formation utile et avancer étape par étape. Avant même de connaître leur famille, leur parcours ou leurs projets, ChatGPT donne à l'un le temps d'explorer et place l'autre dans l'urgence. D4P1 ne connaît pourtant pas assez Saint-Josse pour*

savoir jusqu'où cette opposition tient. Il le montre déjà dans une autre relance de l'exercice. Il relance ChatGPT en écrivant ceci : « *Je connais presque pas Saint-Josse, donc je peux pas trop savoir. Tu peux me dire si tu parles de la réalité du quartier ou plutôt de l'image qu'on en a ?* » Il revient encore plus clairement sur cette distance pendant l'entretien. Il explique qu'il n'avait « pas vraiment de quoi comparer » et qu'il se disait plus facilement « ok, peut-être » quand ChatGPT parlait de Saint-Josse. Les stéréotypes ne sont pas réellement validés, mais ils restent difficiles à contester parce qu'ils parlent d'un milieu qu'il connaît surtout de l'extérieur. Cette différence tient aussi à la place depuis laquelle chacun reçoit le message. Comme l'a montré Morley (1980), les participants ne lisent pas une même réponse avec les mêmes expériences ni les mêmes repères. D4P1 ne reçoit pas ces stéréotypes comme D2P1 ou D3P1, qui peuvent les confronter à leur propre vécu de Saint-Josse. Lui connaît surtout le monde placé du côté du master, du réseau et des possibilités. Face à l'autre monde construit par ChatGPT, celui de l'urgence, des formations courtes et du revenu à sécuriser, il a beaucoup moins de prises pour dire où la description s'arrête et où le stéréotype commence. La même distance apparaît chez D4P2, âgé de 19 ans, étudiant dans l'enseignement supérieur, vivant lui aussi chez ses parents à Woluwe-Saint-Pierre et décrivant la situation financière de son foyer comme très confortable. Après une première réponse, il reformule lui-même la comparaison entre les deux communes. Le prompt tapé est le suivant : « *Donc si je comprends bien, à Woluwe les ressources passent plus par les parents, les études et le réseau, alors qu'à Saint-Josse elles passent plus par le quartier, les associations et les aides locales ?* » Extraits de la réponse de ChatGPT : « *À Woluwe, le soutien passe plus fréquemment par le capital familial, les études longues, les réseaux professionnels des parents, une stabilité financière plus forte, des codes sociaux déjà alignés avec les institutions.* » « *À Saint-Josse, le soutien est souvent plus collectif et de proximité : associations, éducateurs, maison de jeunes, solidarité familiale élargie, réseaux communautaires, aides publiques.* » « *On aide davantage à "tenir", trouver un job rapidement, résoudre des problèmes administratifs, éviter le décrochage ; alors qu'à Woluwe, l'aide peut davantage viser l'optimisation de trajectoire : choisir la meilleure école, construire un CV international, préparer un master.* » « *Un jeune de Saint-Josse peut avoir énormément de soutien humain local mais moins d'accès direct aux réseaux valorisés socialement.* »

Ici, la séparation va encore plus loin. À Woluwe, l'aide prépare le master, la meilleure école et le CV international. À Saint-Josse, elle sert d'abord à « tenir », éviter le décrochage, régler des problèmes administratifs ou trouver rapidement un travail. D'un côté, les ressources servent à aller plus loin. De l'autre, elles servent surtout à ne pas tomber. D4P2 pose pourtant lui-même

une limite lorsqu'il revient sur sa lecture. Il explique qu'il ne va pas « faire comme s'il connaît Saint-Josse de l'intérieur » et ajoute que « Saint-Josse, je connais moins ». Il peut trouver les stéréotypes produits par ChatGPT cohérents avec certaines choses déjà entendues, mais il ne possède pas le vécu nécessaire pour dire jusqu'où ils décrivent réellement la vie des jeunes concernés. Sa réception reste liée à cette distance. Il reconnaît les images, mais ne peut pas vraiment les vérifier. La réception à distance montre que les stéréotypes de classe ne sont pas seulement reçus selon leur contenu. Ils peuvent aussi l'être selon la proximité que le participant entretient avec le monde qu'ils décrivent. D4P1 et D4P2 comprennent les stéréotypes de classe proposés par ChatGPT et peuvent même les trouver possibles, mais ils ont moins de repères pour voir où la description s'arrête et où la généralisation commence. Les stéréotypes de classe ne sont pas vraiment validés, mais ils peuvent rencontrer peu d'opposition parce qu'ils parlent d'un milieu qui ne touche pas directement leur propre expérience.

3. La réception négociée

À côté des réactions plus retenues, certains participants reçoivent les stéréotypes de classe produits par ChatGPT d'une manière plus nuancée. Ils reconnaissent une partie de ce qui est dit parce que cela rejoint des scènes, des habitudes ou des différences qu'ils connaissent déjà. Mais dès que la réponse transforme ces éléments en vérité sur tout un quartier ou sur toutes les personnes qui y vivent, ils commencent à poser leurs propres limites. Cette manière de recevoir les stéréotypes rappelle la réception négociée décrite par Hall (1980), sans pour autant la reprendre exactement telle quelle. Chez Hall, la personne accepte le sens général du message, puis pose des limites à partir de sa propre situation. Dans ce terrain, les participants reconnaissent surtout que certaines scènes existent et que les images utilisées par ChatGPT peuvent venir de réalités qu'ils ont déjà vues ou entendues. Ce qu'ils refusent, c'est que ces scènes deviennent une vérité sur tout un quartier ou sur toutes les personnes qui y vivent. C'est cette forme particulière de négociation, directement liée à la réception des stéréotypes de classe, qui est retenue ici. Leur réaction pourrait se résumer par un « oui, mais pas comme ça ».

Avec les stéréotypes de classe produits par ChatGPT, cette négociation porte sur quelque chose de précis. Les participants reconnaissent que certaines scènes existent dans leur commune et que certaines images peuvent renvoyer à des choses qu'ils connaissent. Ce qu'ils refusent, c'est que quelques situations deviennent le portrait de tous les jeunes d'un quartier. Cette manière

de recevoir le stéréotype apparaît clairement chez D2P1. Alors qu'il demande tout simplement des idées de sorties à Bruxelles, ChatGPT ouvre sa réponse par une image directement liée à Saint-Josse : « *Frère, à Saint-Josse soit t'es posé à discuter devant un snack jusqu'à 2h du mat, soit tu connais déjà trois gars qui "vont lancer un projet bientôt" mais qui finissent quand même au café tous les soirs.* » D2P1 ne laisse pas simplement passer cette entrée et relance directement ChatGPT : « *pourquoi t'as directement pensé à ça quand j'ai dit Saint-Josse ? c'est quoi l'image que t'as des jeunes de là-bas ?* » Sa réaction montre déjà qu'il reconnaît le cliché, mais qu'il veut comprendre pourquoi le simple fait de dire Saint-Josse suffit à faire apparaître cette scène.

Lorsqu'il revient sur ce passage pendant l'entretien, la négociation devient encore plus claire. Il explique : « *Au début, je rigole. Parce que franchement, il a pas totalement tort. Les gars qui restent au café, qui parlent de projet mais qui bougent pas vraiment, ça existe. Moi j'en connais. Le snack, les cafés, les gens posés dehors, c'est pas inventé.* » Mais il ajoute aussitôt : « *Je reconnais l'image. Je vais pas mentir en disant que ça n'existe pas. [...]* Mais en même temps, c'est ça le problème aussi. Comme c'est vrai pour certains, ça devient vite l'image de tout le monde. » Le « oui, mais pas comme ça » apparaît directement dans ses mots. D2P1 reconnaît certaines scènes parce qu'il les a déjà vues, mais il refuse qu'elles deviennent une vérité sur toute la commune. Il accepte que le stéréotype s'appuie sur quelque chose qui peut exister pour certaines personnes, tout en refusant qu'il finisse par parler à la place de tout le monde. C'est ce qu'il résume lorsqu'il dit que « l'image doit pas avaler tout le monde ». La même négociation apparaît chez D3P1 face à un autre stéréotype sur Saint-Josse. ChatGPT présente le jeune qui y vit comme plus « *street* », plus « *débrouillard* », plus « *direct* » et habitué à un environnement « *dense* » ou « *chaotique* ». À l'inverse, le jeune de Woluwe est placé du côté d'un environnement plus calme, plus bourgeois et plus protégé. Le lieu de vie devient alors une manière d'imaginer le caractère et les habitudes des deux jeunes.

Dans ce cas, la négociation ne se voit pas clairement dans une relance tapée pendant l'exercice. Elle apparaît surtout lorsque D3P1 revient sur la réponse pendant l'entretien. Il explique : « *je vais pas faire semblant* », « *je comprends pourquoi il dit ça* » et « *je vais pas dire que c'est inventé à 100 %* ». Il reconnaît qu'une ambiance plus directe ou plus intense peut exister à Saint-Josse et que certains jeunes peuvent parfois participer à cette réputation, mais son accord s'arrête lorsque cette ambiance devient une manière de définir toutes les personnes. Lorsqu'il rappelle qu'une personne « *c'est pas juste sa commune* », D3P1 ne rejette pas toute la réponse.

Il garde ce qui lui paraît reconnaissable, puis pose une limite au moment où ChatGPT transforme une ambiance de quartier en portrait d'une personne. La commune peut faire partie de son quotidien, mais elle ne peut pas suffire à dire qui elle est. D2P1 et D3P1 négocient précisément la portée descriptive du stéréotype décrite par Deaux et Lewis (1984). Ils reconnaissent que certaines scènes ou certains traits peuvent exister, mais ils refusent que ces éléments suffisent à construire le portrait de tous les jeunes de Saint-Josse. Leur négociation se situe à cet endroit, entre ce qu'ils reconnaissent dans la réponse et la généralisation qu'ils viennent limiter. La réception négociée apparaît lorsque les participants reconnaissent certaines scènes ou certaines différences sociales reprises par ChatGPT, mais refusent qu'elles deviennent une règle générale. Ils ne disent pas que tout est faux et ne retirent pas toute réalité au stéréotype. Ils limitent surtout ce qu'il peut dire sur les personnes. Leur réaction reste celle d'un « oui, mais pas comme ça ».

4. La mise à distance critique

Une réponse peut sembler logique alors qu'elle repose sur des choses que le participant n'a jamais dites. Entre les quelques informations données dans le prompt et le stéréotype produit par ChatGPT, plusieurs éléments peuvent être ajoutés. C'est lorsque les participants commencent à remarquer ce décalage que la mise à distance critique apparaît.

Cette posture aurait pu être comprise comme une lecture oppositionnelle au sens de Hall (1980). Dans cette position, la personne comprend le message, mais elle ne le reçoit pas dans le sens proposé au départ. Elle ne se trompe pas sur ce qui est dit. Au contraire, elle voit très bien le sens du message, mais elle le lit à partir d'un autre cadre. La lecture oppositionnelle n'est pas une incompréhension, c'est plus une lecture de refus, mais un refus construit, parce que la personne comprend le message et choisit de le lire autrement. Dans les réactions observées ici, le refus n'est pourtant pas toujours aussi complet. Les participants prennent surtout du recul face à une réponse qui produit trop rapidement un stéréotype ou une association qu'ils jugent problématique. Ils peuvent remettre en question une partie de la réponse sans refuser tout ce qu'elle ne contient ni proposer une autre lecture de toute la situation. Le terme de mise à distance critique désigne ce moment où le participant ne reçoit plus la réponse telle quelle et commence à questionner le stéréotype de classe qu'elle produit. Cette posture apparaît chez D1P2 face à une comparaison entre un jeune de Saint-Josse et un jeune de Woluwe. ChatGPT présente celui de Woluwe comme quelqu'un de « *plus bourgeois* », « *plus protégé* » et ayant eu une « *vie plus facile et plus tranquille* ». Le jeune de Saint-Josse est alors placé

dans la position de celui qui observerait cette vie depuis un milieu moins favorisé. En quelques phrases, ChatGPT construit deux parcours sociaux opposés.

D1P2 remet directement en question le point de départ de cette réponse. Il demande « *pourquoi il penserait forcément que l'autre a eu une vie plus facile ?* », puis ajoute « *moi je viens de Saint-Josse et si je croise quelqu'un de Woluwe, je ne me dis pas direct ça* ». Pour lui, la commune ne suffit pas à imaginer ce qu'une personne pense au moment d'une rencontre.

La relance rend le décalage encore plus visible. La consigne parlait uniquement d'une première impression, mais ChatGPT a directement amené les termes de « *clichés* » et de « *représentations sociales* ». D1P2 le relève lorsqu'il dit « *les mots "clichés" ou "représentations sociales", c'est lui qui les a amenés* » et « *il a ajouté une intention que je n'avais pas mise* ». ChatGPT reconnaît ensuite avoir « *surinterprété* » la demande et avoir « *rempli les blancs avec des stéréotypes de communes* ». Ce que D1P2 met à distance est bien un stéréotype de classe. Woluwe suffit à faire apparaître le confort, la protection et une vie supposée plus facile. Saint-Josse devient le lieu depuis lequel ces avantages seraient regardés. ChatGPT transforme ainsi une différence entre deux communes en manière de penser, alors que le participant refuse que cette lecture soit présentée comme presque automatique. La même posture apparaît encore plus directement chez D2P2. Dans son prompt, il écrit « *Fally, 18 ans, Saint-Josse, le reste invente mais faut que ça dure* ». ChatGPT affirme ensuite « *Je suis d'origine sénégalaise* », « *Je viens d'une famille nombreuse* », « *J'aime beaucoup la musique, surtout le rap* », « *Je suis aussi passionné de football* » et « *Mon objectif est de trouver un bon travail plus tard pour pouvoir aider ma famille* ». À partir d'un prénom, d'un âge et d'une commune, la réponse construit tout un stéréotype du jeune issu d'un quartier populaire. D2P2 réagit immédiatement avec « *il sort ça d'où ?* », « *je n'ai pas dit tout ça moi* » et « *il a rempli tout seul* ». Lorsqu'il revient sur l'origine choisie par ChatGPT, il demande « *pourquoi Sénégal direct ?* » et rappelle que l'outil « *ne peut pas savoir juste avec mon prénom et ma commune* ». Sa critique vise le raccourci qui permet à ChatGPT de passer de quelques informations à une origine, une famille, des goûts et une trajectoire.

Dans ces deux réponses, le stéréotype ne fait pas qu'ajouter des détails. Il les range de manière à ce que tout semble aller ensemble. Avec D1P2, le fait de venir de Saint-Josse suffit à faire apparaître une certaine manière de regarder un jeune de Woluwe et la vie qu'il aurait eue. Avec D2P2, le prénom et la commune font apparaître une origine, une famille nombreuse, des goûts et certaines valeurs. La fonction explicative du stéréotype apparaît à cet endroit. Le portrait

donne l'impression de tenir debout, comme si chaque élément appelait naturellement le suivant, alors qu'une grande partie de cette histoire n'a jamais été donnée par les participants.

La fonction adaptative apparaît aussi lorsque ChatGPT justifie l'origine attribuée à D2P2. Lorsqu'il lui demande pourquoi il serait sénégalais plutôt que suédois, l'outil explique qu'il s'est appuyé sur son prénom et sur Saint-Josse pour choisir une origine ouest-africaine. Face aux informations manquantes, ChatGPT utilise les quelques signes disponibles pour compléter rapidement le portrait. Le prénom et la commune deviennent des repères pratiques, mais cette rapidité repose sur un raccourci qui les transforme directement en origine supposée.

Chez D2P2, la mise à distance concerne aussi la place depuis laquelle ChatGPT parle. Il lui rappelle qu'il reste un outil qui ne connaît pas les personnes avec *« t'es un robot », « tu peux parler de société et tout, mais toi t'es pas dedans »* ou encore *« t'es un robot qui parle des gens mais qui les connaît pas »*. Il accepte que ChatGPT puisse donner des pistes de métiers, écrire ou reformuler un texte. Ce qu'il refuse, c'est qu'il parle de personnes, de quartiers ou d'origines avec la même assurance que s'il les connaissait.

D1P2 et D2P2 montrent ainsi deux formes de cette mise à distance. Le premier refuse que les communes suffisent à imaginer les pensées et les parcours des personnes. Le second refuse qu'un prénom, un âge et un lieu permettent de construire toute une identité. Dans les deux cas, les participants prennent du recul lorsque ChatGPT transforme quelques informations en un stéréotype qui finit par parler à leur place.

5. La réception défensive

Un stéréotype ne touche pas de la même manière lorsqu'il parle d'un groupe éloigné ou lorsqu'il commence à concerner notre propre famille, notre milieu ou une expérience que l'on considère comme personnelle. À ce moment-là, la réaction ne consiste plus seulement à dire que la réponse est trop générale ou qu'elle repose sur un raccourci. La personne cherche aussi à reprendre le contrôle sur la place que ChatGPT commence à lui attribuer. C'est ce mouvement qui est désigné ici par le terme de réception défensive. Dans la réception négociée, la personne reconnaît une partie de ce qui est dit, mais refuse que cela devienne une vérité générale sur tout un groupe. Dans la réception défensive, le stéréotype se rapproche davantage. Il commence à toucher la famille, le parcours ou le vécu de la personne. La réaction ne porte alors plus seulement sur la portée du stéréotype, mais sur la place sociale dans laquelle la personne se sent directement située.

Cette posture apparaît clairement chez D6P2. Dans la deuxième situation de l'exercice 1, elle demande à ChatGPT de rédiger une courte présentation pour sa classe. Le prompt tapé est le suivant : *« Je dois me présenter en classe je m'appelle maya j'ai 19 ans je vis à woluwe je suis étudiante mes parents veulent surtout que je me concentre sur mes études j'aime les choses simples voir mes amies regarder des séries et je suis assez discrète au début tu peux me faire une petite présentation simple pas trop longue »* Dans une première réponse, ChatGPT ajoute déjà une entreprise familiale que D6P2 n'a jamais mentionnée. Lorsqu'elle demande ensuite une version un peu plus longue, l'outil développe encore cette histoire : *« Bonjour, je m'appelle Maya, j'ai 19 ans et j'habite à Woluwe. Je suis étudiante et mes parents tiennent beaucoup à mes études... surtout parce qu'ils ont déjà décidé que je devais reprendre l'entreprise familiale plus tard. Donc chez moi, les phrases les plus entendues sont : "Tu as étudié ?" et "L'avenir de la famille dépend de toi !" Mais en dehors de cette énorme pression totalement raisonnable, j'aime les choses simples. J'aime passer du temps avec mes amies, regarder des séries et profiter des petits moments tranquilles. Je suis quelqu'un d'assez discrète au début, je parle pas énormément quand je rencontre de nouvelles personnes, mais une fois que je suis à l'aise je deviens beaucoup plus sociable. Je suis plutôt calme, simple, et j'aime bien observer les gens avant de vraiment me montrer. Voilà, c'était ma petite présentation ! »*

La réponse ne se contente donc pas d'ajouter quelques mots pour allonger le texte. Elle construit une histoire dans laquelle les parents de D6P2 possèdent une entreprise, ont déjà décidé de son avenir et font peser sur elle la responsabilité de toute la famille. La phrase donnée dans le prompt sur les études devient le point de départ d'une trajectoire familiale déjà organisée. D6P2 corrige directement cette invention dans sa relance : *« c'est bien mais tu peux enlever l'entreprise familiale et la grosse pression des parents parce que j'ai pas dit ça »*

Pendant l'entretien, elle revient plus précisément sur ce qui l'a dérangée. Elle explique que *« c'est drôle deux secondes, mais c'est pas moi »*, puis ajoute que *« déjà il invente »* et que le texte fait *« très fille de Woluwe avec une famille qui a déjà tout prévu »*. Sa réaction ne vise donc pas seulement une erreur factuelle. Elle vise tout le stéréotype de classe construit autour de cette invention. À partir de Woluwe, des parents et des études, ChatGPT l'installe dans une famille disposant d'une entreprise, de ressources et d'un avenir déjà préparé. Le stéréotype produit ici pourrait pourtant sembler valorisant. D6P2 n'est pas associée à un manque de ressources ou à un parcours difficile. Elle est placée du côté d'une famille installée, capable de lui préparer une place professionnelle. Mais ce caractère positif en apparence ne rend pas le stéréotype moins enfermant. Il transforme la participante en jeune fille favorisée dont la trajectoire aurait déjà été décidée par sa famille. Le *« nous »* et le *« eux »* évoqués plus haut

prennent ici une forme plus personnelle. Nous avons déjà vu que la réception devient plus chargée lorsque le stéréotype parle d'une commune ou d'un milieu dans lequel la personne peut se reconnaître. Ici, il ne parle plus seulement des jeunes de Woluwe comme d'un groupe extérieur. Il entre dans la famille de D6P2 et lui attribue une place précise à l'intérieur de ce milieu. Sa réaction devient défensive lorsqu'elle cherche à séparer ce qu'elle a réellement dit de tout ce que ChatGPT commence à déduire sur sa position sociale.

Une autre forme de cette posture apparaît chez D5P1. Lorsqu'elle parle des différences qu'elle dit avoir remarquées en arrivant à Woluwe, ChatGPT lui répond que son observation peut être réelle, mais qu'elle reste partielle et risque de transformer des répétitions en règle générale. D5P1 ne refuse pas entièrement cette nuance. Pendant l'entretien, elle reconnaît d'abord que « je comprends ce qu'il veut dire ». Mais elle ajoute immédiatement que « sur le moment, ça m'a saoulée » et explique pourquoi : « moi je vis des choses, et lui il vient m'expliquer comment je dois les comprendre ». Elle insiste ensuite sur la différence entre sa position et celle de ChatGPT en ajoutant que « lui, justement, il ne vit rien ». Cette idée apparaît aussi directement pendant l'exercice lorsqu'elle lui écrit : « moi je vis et toi tu ne fais qu'analyser ». Pendant l'entretien, elle revient encore sur cette phrase : » lui il peut analyser, mettre des mots, nuancer, mais moi je parle d'un truc que j'ai ressenti, un décalage que j'ai vu ». D5P1 ne dit pas que son expérience représente toute la réalité de Woluwe. Elle accepte même qu'une expérience personnelle ne permette pas de définir toutes les personnes qui vivent dans une commune. Ce qui provoque sa réaction, c'est la position prise par ChatGPT. Elle a l'impression qu'un outil extérieur vient corriger la manière dont elle comprend un décalage social qu'elle dit avoir elle-même vécu.

La différence avec la réception négociée apparaît une nouvelle fois. D5P1 ne cherche pas seulement à limiter une généralisation en disant que certaines différences existent, mais qu'elles ne concernent pas tout le monde. Elle défend aussi la place depuis laquelle elle formule cette observation. ChatGPT peut analyser, mettre des mots et apporter des nuances, mais il ne se trouve pas dans la même position qu'elle face à cette expérience. D6P2 et D5P1 rendent ainsi visibles deux formes de réception défensive. Chez D6P2, le stéréotype entre dans sa famille et lui attribue une trajectoire sociale déjà préparée. Chez D5P1, il touche une expérience à partir de laquelle elle comprend sa propre position entre plusieurs milieux. Dans les deux cas, la réaction devient défensive lorsque ChatGPT ne se contente plus de décrire un groupe, mais commence à définir la place depuis laquelle la participante serait censée comprendre sa famille, son parcours ou son vécu. Ces postures ne constituent pas des catégories fermées ni une

progression obligatoire. Elles servent à distinguer plusieurs manières de recevoir les stéréotypes produits par ChatGPT, tout en laissant la possibilité qu'un même participant passe de l'une à l'autre au cours de l'exercice.

1.4. Une réception située par le vécu

Les réponses de ChatGPT n'arrivent jamais face à des personnes qui découvrent totalement ce dont il est question. Les participants connaissent déjà certaines communes, certains milieux et certaines manières de vivre ou de parler. Ils ont entendu des choses, observé des différences et parfois déjà été confrontés aux stéréotypes repris par l'outil. Une même réponse ne produit donc pas le même effet selon la personne qui la lit. Lorsqu'elle parle d'un lieu connu, d'un milieu proche ou d'une situation vécue, elle est plus facile à reconnaître, à contester ou à trouver exagérée. Lorsqu'elle parle d'une réalité plus éloignée, il est plus difficile de savoir quoi en penser. D1P1 l'explique simplement lorsqu'il dit que Saint-Josse « ça fait partie de moi » et que « c'est là où je vis ». Lorsque ChatGPT ajoute des éléments sur les amis, la famille ou le bruit à la maison, il ne reçoit pas cela comme une description générale de la commune. Il compare directement ce qui est dit avec ce qu'il connaît.

Il remarque plus facilement le moment où ChatGPT commence à construire un stéréotype autour des personnes qui y vivent. Il le résume lui-même lorsqu'il dit que « quand ça parle de toi, même si c'est juste un exercice, tu le remarques plus ». D2P1 reçoit lui aussi les stéréotypes sur Saint-Josse à partir de ce qu'il a déjà vu autour de lui. Il parle de « gens sérieux », mais aussi de « gens qui restent dehors », « qui parlent beaucoup » et chez qui « rien avance ». Il ne rejette pas tout ce que ChatGPT raconte, car certaines scènes lui sont familières. Ce qui le dérange, c'est le moment où ces scènes finissent par représenter toute la commune. D3P1 dit quelque chose d'assez proche lorsqu'il explique qu'il ne lit pas les réponses « comme quelqu'un qui découvre Saint-Josse », mais « avec ce que j'ai vécu ».

Le vécu ne dit pas automatiquement si une réponse est vraie ou fausse. Il donne surtout des repères pour voir ce qui paraît juste, ce qui semble forcé et ce qui réduit trop vite les personnes à leur lieu de vie. Connaître un stéréotype ne pousse pourtant pas toujours à le refuser. Il peut aussi passer plus facilement lorsqu'il rejoint des choses déjà entendues. D6P1 considère par exemple que présenter Saint-Josse comme une commune plus dense ou plus urbaine correspond « un peu à ce que tout le monde sait déjà ». Il ne parle pas à partir de sa propre expérience de la commune, mais à partir de récits de cousins, d'amis et de choses entendues

autour de lui. Le stéréotype existe déjà avant la réponse de ChatGPT. L'outil le reprend, le reformule et lui donne l'apparence d'une réponse construite.

On retrouve la même chose avec Woluwe. D4P2 reçoit assez facilement les associations entre la commune, les études, le réseau, l'immobilier, le business et les contacts parce qu'elles rejoignent son environnement. Il explique que Woluwe « ça joue » et que l'on y entend plus facilement parler de « réseau, d'études, de business, de contacts ». D6P1 réagit de manière proche lorsque ChatGPT parle des parents ou du « piston version propre ». Pour lui, demander à ses parents ou à quelqu'un qui connaît quelqu'un n'apparaît pas forcément comme un privilège. Il dit plutôt qu'« à Woluwe, ça marche souvent comme ça ». Ce que l'analyse peut comprendre comme une ressource liée au milieu social reste pour lui une manière normale de trouver une solution. La proximité peut aussi produire l'effet inverse lorsque le stéréotype touche trop directement la personne. D4P1 explique que les réponses sur le privilège, le milieu favorisé ou les études longues lui sont restées en tête parce que « ça parlait plus directement de moi ». Il comprend certaines associations avec Woluwe, mais rappelle aussi que ChatGPT ne connaît pas toute sa vie. D6P2 réagit encore plus fortement lorsque la simple mention de ses parents et de ses études se transforme en histoire d'entreprise familiale et d'avenir déjà préparé. Elle explique que le texte fait « très fille de Woluwe avec une famille qui a déjà tout prévu ». Le fait de connaître le milieu donne aux participants des repères pour reconnaître le stéréotype, mais aussi pour voir où celui-ci ne correspond plus à leur situation.

À l'inverse, lorsque la commune ou le milieu décrit est moins connu, il est plus difficile de savoir jusqu'où la réponse tient. D4P1 explique qu'il connaît « presque pas Saint-Josse » et qu'il n'a « pas vraiment de repères ». Il reçoit certaines réponses « un peu comme une description générale ». Il ne dit pas que tout est vrai, mais il ne sait pas non plus clairement à quel moment une information crédible se transforme en stéréotype sur les jeunes de la commune. D5P2 se trouve parfois dans une situation proche lorsqu'elle dit qu'elle peut « comprendre pourquoi ChatGPT dit ça », sans savoir si elle est vraiment d'accord. Elle ajoute que, seule, elle aurait probablement « lu plus vite » et laissé passer certaines choses. La distance ne mène pas forcément à l'adhésion. Elle laisse parfois le participant avec moins de moyens pour contester ce qui est dit. Morley (1980) va plus loin que l'idée selon laquelle chacun lirait seulement avec son expérience personnelle. Il ne s'intéresse pas uniquement à ce que les personnes ont vécu. Il prend aussi en compte leur position sociale et les discours à partir desquels elles comprennent le message. Une personne peut se reconnaître dans certaines

manières de parler du quartier, du mérite, des aides, du réseau ou du privilège. Une autre peut prendre ses distances avec ces mêmes discours, même si elles viennent toutes les deux d'un milieu proche.

La position sociale donne des repères, mais elle ne décide pas à l'avance de la réception. Deux participants qui vivent dans la même commune peuvent reconnaître les mêmes scènes sans se placer de la même manière face à ce qu'elles racontent. D2P1 accepte que certaines situations existent à Saint-Josse, mais refuse qu'elles deviennent le portrait de toute la commune. D2P2 remet plus directement en question la possibilité pour ChatGPT de connaître les personnes à partir d'un prénom ou d'un lieu. D3P1 peut laisser passer un stéréotype dans une situation, puis en limiter la portée dans une autre. Du côté de Woluwe, certains participants trouvent normal de passer par le réseau familial, alors que d'autres réagissent davantage lorsque ce fonctionnement est présenté comme un privilège ou comme la preuve d'un avenir déjà préparé. Morley (1980) distingue justement deux choses qui ne se recouvrent pas complètement. Il y a d'abord la position sociale, c'est-à-dire le milieu dans lequel la personne vit, les ressources auxquelles elle a accès et les expériences qui ont construit ses repères. Il y a aussi la position discursive, qui tient à la manière dont elle se place face à ce qui est dit. Elle peut reprendre le stéréotype, en accepter une partie, le limiter ou lui opposer une autre manière de comprendre la situation. Deux personnes qui vivent dans la même commune peuvent donc reconnaître les mêmes scènes sans recevoir la réponse de la même manière.

Le vécu ne concerne pas seulement la commune. Il passe aussi par la famille, les études, les conseils reçus et la manière dont chacun imagine ce qui lui est possible. D6P2 reçoit par exemple les propositions de jobs étudiants avec les recommandations de ses parents en tête. Lorsque ChatGPT lui propose le baby-sitting, l'accueil ou la bibliothèque, elle trouve ces pistes « rassurantes » et « faisables », parce qu'elles correspondent à l'idée de ne pas choisir un travail trop fatigant pendant les études. La réponse lui paraît crédible parce qu'elle rejoint une manière de penser son parcours déjà présente dans son entourage. La réception des stéréotypes de classe dépend de ce que les participants ont vécu, de ce qu'ils ont entendu et de la manière dont ils se placent face au discours de ChatGPT. Le vécu peut donner des moyens pour contester un stéréotype, mais il peut aussi le rendre tellement familier qu'il passe plus facilement. À l'inverse, la distance peut empêcher de croire réellement la réponse tout en la rendant difficile à remettre en question. Les participants lisent toujours depuis une certaine place, mais cette place ne suffit pas à prévoir exactement ce qu'ils feront de la réponse.

1.5. L'image reste, même quand ChatGPT nuance

Au fil des exercices et des entretiens, quelque chose est revenu plusieurs fois. ChatGPT ne présente pas toujours les stéréotypes de classe de manière frontale. Parfois, il annonce dès le départ qu'il parle de clichés, de raccourcis ou de représentations sociales. D'autres fois, il pose d'abord le stéréotype, puis ajoute qu'il ne faut pas généraliser ou que la réalité est plus complexe. Dans les deux cas, les précautions ne font pas disparaître les associations déjà posées. Cette manière de faire apparaît clairement chez D2P2. Dans la première situation de l'exercice 1, il demande simplement à ChatGPT de lui proposer des métiers ou des formations. Il indique qu'il a 18 ans, qu'il vient de Saint-Josse et qu'il n'est « pas trop école ». Avant même de lui donner des pistes, ChatGPT annonce qu'il va aussi lui montrer « ce que certaines personnes pourraient imaginer automatiquement à partir d'un profil comme le tien ». Il développe ensuite plusieurs idées reçues. Un jeune peu scolaire serait plus facilement orienté vers un métier physique ou peu qualifié, tandis que le fait de venir de Saint-Josse ferait penser au commerce, à la livraison, à la sécurité ou à des emplois accessibles rapidement.

ChatGPT ne présente pas ces associations comme des vérités sur D2P2. Il prévient lui-même qu'il parle de stéréotypes, mais construit tout de même un profil social assez précis à partir de son âge, de son rapport à l'école et de sa commune. Le jeune peu scolaire de Saint-Josse se retrouve placé du côté des métiers physiques, pratiques ou rapides, alors que rien dans le prompt ne permet encore de connaître ses capacités, son parcours ou ce qu'il pourrait réellement vouloir faire. D2P2 remarque directement le décalage. Il demandait des métiers, mais ChatGPT commence par lui expliquer ce que les autres pourraient penser d'un jeune comme lui. Lorsqu'il demande d'où viennent ces idées, l'outil parle de l'école, des parcours habituels, de l'environnement social, des quartiers, des médias et des raccourcis utilisés pour classer les personnes. D2P2 finit par lui répondre « t'es un robot de quoi tu parles », puis « mais t'es pas dans la société ». ChatGPT revient ensuite sur sa manière de répondre avec cette phrase, « Je ne dis pas "n'importe quoi", je décris des stéréotypes plausibles, puis je précise leurs limites. » Il ajoute qu'il parle de « stéréotypes courants dans la société » et non de ce que D2P2 est réellement. La nuance était donc annoncée dès le départ et répétée ensuite, sans empêcher le stéréotype d'être formulé, détaillé et appliqué à son profil.

La prudence peut aussi arriver après une formulation plus directe. D6P1 demande par exemple à ChatGPT « Mais tu peux pas nier que Saint-Josse c'est chaud non ? ». L'outil refuse d'approuver cette phrase telle quelle et répond qu'il ne peut pas la valider parce qu'elle repose sur une « généralisation un peu rapide ». Il précise ensuite que Saint-Josse est une commune « très dense », avec un « revenu moyen plus bas », une « forte population jeune et immigrée » et certains indicateurs sociaux plus difficiles que la moyenne régionale. Il ajoute que cela peut donner, selon les endroits et les moments, une impression de ville plus « bruyante » ou plus « tendue », avant de rappeler que dire que la commune est « chaude », comme si elle était homogène ou dangereuse partout, est faux. ChatGPT refuse le mot utilisé par D6P1, mais reprend entre ses précautions presque tout ce qui permet de reconstruire le stéréotype. La commune reste liée aux difficultés sociales, au bruit, à la tension et à des « réalités sociales plus dures » qu'à Woluwe-Saint-Pierre. D6P1 explique d'ailleurs qu'il voulait voir si ChatGPT « allait le dire clairement », puis ajoute qu'« il confirme un peu » et qu'il retient surtout « la confirmation ». Il reçoit la réponse comme une manière plus propre et plus mesurée de confirmer ce qu'il pensait déjà. Le même décalage apparaît lorsque ChatGPT revient lui-même sur une opposition qu'il a construite. Dans un échange avec D1P1, il reconnaît que sa réponse précédente pouvait donner une vision trop caricaturale des communes. Il écrit que lorsqu'on décrit un quartier « typique », on risque vite de transformer des tendances statistiques en portraits simplifiés des habitants. Pourtant, il poursuit immédiatement en expliquant que certains environnements donnent plus souvent accès à des réseaux professionnels, des études longues, du soutien financier familial et une meilleure stabilité matérielle, tandis que d'autres exposent davantage à la précarité, aux logements difficiles, à une pression économique plus forte et à un rapport plus compliqué aux institutions.

D'un côté restent donc les études longues, le réseau, le soutien familial et la stabilité. De l'autre, la précarité, les difficultés de logement, la pression économique et un rapport plus compliqué aux institutions. D1P1 comprend la nuance, mais il dit que « c'est un peu facile », parce que « juste avant, c'est lui qui a amené cette image ». Il ajoute que ChatGPT peut ensuite dire « attention c'est pas vrai pour tout le monde », mais que « tu l'as déjà dit ».

La manière dont ChatGPT écrit joue aussi dans cette lecture. D1P2 explique que l'outil « répond bien » et qu'il « écrit proprement ». À la première lecture, la réponse peut sembler correcte. Ce n'est qu'en revenant dessus qu'il remarque que ChatGPT « ajoute quand même des choses ». Il insiste sur ce que l'outil suppose, parce qu'« une phrase peut être bien écrite, mais quand même

mettre une idée sur quelqu'un ». Les précautions peuvent donc rendre le stéréotype moins visible lorsqu'il arrive dans une réponse qui paraît réfléchie et consciente de ses limites.

D5P1 formule le problème d'une autre manière. Elle reconnaît que ChatGPT prévient parfois qu'il parle d'un cliché. Elle dit « je l'entends » et « c'est vrai qu'il dit que c'est un cliché », mais ajoute que cela ne lui suffit pas, parce que « tu sais que c'est un cliché, mais tu le répètes quand même ». Elle résume ensuite ce qui lui pose problème avec une phrase simple, « au final, il circule encore ». Ce constat rejoint ce qui apparaissait déjà dans le passage du prompt au stéréotype de classe. ChatGPT ne construit pas toujours les stéréotypes de la même manière et il ne les présente pas toujours avec la même assurance. Il peut les annoncer comme des clichés ou tenter de les encadrer après les avoir produits. Dans les deux cas, les personnes restent associées à des métiers, des ressources, des difficultés, des comportements ou des trajectoires sociales.

Ce qui compte alors, ce n'est pas seulement que ChatGPT nuance, mais le moment où cette nuance arrive. Les participants ont déjà lu les mots, déjà reçu le stéréotype et déjà commencé à construire quelque chose autour. La prudence peut rendre la réponse moins brutale, mais elle ne remet pas la lecture à zéro. D1P1 retient que « tu l'as déjà dit », D5P1 rappelle que le cliché « circule encore » et D5P2 explique que, même si ce n'est « pas forcément vrai », « tu l'as quand même lu ». Chez D6P1, la nuance produit même l'effet inverse de celui qu'elle semble annoncer, puisqu'il ne retient pas surtout la précaution, mais la confirmation. Le stéréotype est déjà présent dans les mots choisis, dans les associations posées et dans la place donnée aux personnes avant même que ChatGPT rappelle qu'il ne faut pas généraliser. La nuance peut l'encadrer, le calmer ou le rendre plus acceptable, mais elle ne l'empêche pas d'avoir commencé son travail dans la lecture. ChatGPT donne alors l'impression de prendre ses distances avec le stéréotype, alors qu'il vient déjà de lui donner une forme, un vocabulaire et une place dans la réponse.

1.6. Le duo comme espace de relecture

Pour comprendre ce que le duo vient faire dans cette analyse, il faut revenir quelques mois en arrière, au moment où la méthodologie se construisait encore. Il fallait décider comment les participants allaient rencontrer ChatGPT, lire ses réponses et réagir sans être enfermés dans un échange trop froid ou trop scolaire. Il fallait garder une situation assez cadrée pour rester analysable, mais assez naturelle pour laisser apparaître des réactions simples, des hésitations,

des rires, des silences ou des remarques qui ne seraient peut-être pas sorties dans un face-à-face plus classique. Le duo avait d'abord été pensé dans ce sens. Il devait rendre le terrain moins raide et éviter la scène d'un participant seul face à une réponse, obligé de produire immédiatement un avis clair. À deux, la parole pouvait circuler plus facilement. Un rire pouvait détendre l'échange, une hésitation relancer la discussion et une remarque de l'un faire réagir l'autre. Dans cette première idée, le duo faisait surtout partie du dispositif. Il ne semblait pas encore être un résultat de l'analyse.

Les exercices ont peu à peu déplacé cette première fonction. Le duo ne rendait pas seulement l'échange plus vivant. Il changeait aussi la manière dont les stéréotypes de classe produits par ChatGPT étaient reçus. Une phrase pouvait presque passer, puis revenir parce que l'un des participants s'arrêtait dessus. Un mot pouvait sembler banal jusqu'à ce que l'autre rie, hésite ou dise simplement « attends, ça c'est bizarre ». La réponse n'était alors plus seulement lue. Elle était reprise, ralentie et parfois regardée autrement. Le duo formait donc un petit espace commun autour de la réponse. Un participant pouvait relever un stéréotype de classe que l'autre n'avait pas remarqué. Il pouvait aussi reprendre une association que son partenaire trouvait exagérée. Dans certains moments, les deux validaient rapidement ce que ChatGPT racontait. Dans d'autres, la réaction de l'un empêchait la réponse de passer aussi facilement. Ce qui apparaissait n'était plus seulement deux lectures placées côte à côte, mais une réception qui se construisait dans l'échange.

Dayan (2002) permet de comprendre pourquoi ces moments comptent, même lorsqu'ils ne donnent pas lieu à une critique clairement formulée. La réception ne passe pas toujours par un avis déjà construit. Elle peut apparaître dans une gêne, un silence, un rire, un regard vers l'autre ou une hésitation avant de répondre. Ces réactions ne permettent pas, à elles seules, de décider ce que pense un participant. Elles montrent toutefois qu'un stéréotype de classe a provoqué quelque chose et qu'il n'a pas été reçu comme le reste de la réponse.

D5P2 le montre assez clairement pendant l'entretien. Elle explique avoir été « un peu gênée parfois », avoir voulu éviter de « dire un truc trop vite » et avoir cherché ses mots parce qu'elle ne savait pas toujours si elle devait dire que la réponse était « vraie, pas vraie, exagérée ». Sa réception ne se traduit pas tout de suite par un accord ou un refus. La gêne vient d'abord, avant qu'elle puisse vraiment l'expliquer. Elle montre que le stéréotype touche quelque chose de sensible, sans que la participante sache encore clairement comment se positionner. L'échange avec D5P1 l'aide ensuite à mieux comprendre cette réaction. D5P1 explique qu'elle réagit vite

quand « un truc me dérange », alors que D5P2 dit avoir « plus suivi que porté » l'exercice. Le fait que sa partenaire « réagissait plus vite » l'aide parfois à voir pourquoi un passage pouvait poser problème. Seule, elle serait « peut-être passée à côté ». D5P1 ne crée pas la gêne, mais elle aide D5P2 à mieux comprendre ce qui la dérange et à repérer plus clairement le stéréotype.

Le duo D5 montre donc que la réception d'un stéréotype de classe ne commence pas toujours par une critique déjà formulée. Il peut d'abord provoquer une gêne, puis devenir plus visible parce que l'autre participante s'arrête dessus et lui donne des mots. Ce passage entre une réaction peu formulée et une lecture plus claire rejoint directement Dayan. La réception peut se construire dans le mouvement de l'échange.

Dans le duo D6, la dynamique est différente. D6P1 lit vite, valide vite et réagit vite. Il dit lui-même qu'il « réagit vite », alors que D6P2 est « plus calme » et « laisse plus passer ». D6P2 explique pourtant que, seule, elle aurait « peut-être juste lu et passé à autre chose », alors qu'avec D6P1, comme il « réagissait beaucoup », cela la faisait aussi réagir, « mais parfois dans l'autre sens ».

Lorsque D6P1 valide rapidement certains stéréotypes de classe, D6P2 peut d'abord rire avec lui, puis revenir sur ce que cela implique pour les personnes concernées. Elle résume ce déplacement avec un « oui mais quand même ». Ici, la réaction rapide de l'un ne conduit pas nécessairement l'autre à suivre. Elle peut au contraire faire apparaître une autre réception, plus hésitante et plus attentive à ce que la réponse attribue aux personnes.

Le duo D4 montre encore autre chose. D4P1 explique qu'au départ, il pensait « qu'on allait juste poser des questions, lire les réponses et voir ce que ça donne ». Puis certaines réponses l'ont fait « plus réfléchir que prévu », surtout « quand on relance ou quand on en parle à deux ». Il dit que « parfois lui il remarquait un passage avant moi, parfois c'était l'inverse » et qu'en parlant avec D4P2, certains passages « sont ressortis davantage ». Il résume l'effet du duo en disant que, seul, il aurait lu plus vite, alors qu'à deux, « ça obligeait un peu à s'arrêter ».

Dans ce duo, les stéréotypes de classe ne provoquent pas de vrai désaccord. Leur réception se construit surtout pendant la discussion. Quand l'un relève un passage, celui-ci revient dans l'échange et prend plus de place. Le duo ne change pas forcément l'avis de chacun, mais il évite que certains stéréotypes passent au second plan. Il ne faut pas pour autant penser qu'être à deux transforme automatiquement toutes les réactions. D6P1 explique que, seul, il aurait « peut-être

moins parlé », mais qu'il aurait « pensé pareil ». Pour lui, le duo rend surtout la discussion plus vivante. Pour D5P2 ou D6P2, la présence de l'autre compte davantage, car elle les aide à revenir sur une gêne, une hésitation ou une limite qu'elles n'auraient peut-être pas exprimée seules.

Le duo ne constitue donc pas un biais qu'il faudrait retirer pour retrouver une réception plus pure. Il fait partie de la situation dans laquelle la réception des stéréotypes de classe a pris forme. Paillé et Mucchielli (2016) rappellent justement que les données qualitatives doivent être lues à partir des conditions dans lesquelles elles se construisent. Ici, les différences de rythme, les silences, les réactions immédiates et les hésitations font partie de ce qui a été observé. Ce que le duo apporte à l'analyse tient finalement à ce mouvement. Il permet de voir ce qui se passe après que ChatGPT a produit un stéréotype de classe. Celui-ci peut être repris par les deux participants et gagner en force. Il peut être arrêté par une remarque. Il peut d'abord provoquer une gêne difficile à expliquer, puis devenir plus clair dans la discussion. Il peut aussi rester presque intact lorsque personne ne s'y arrête.

ChatGPT produit le stéréotype, mais sa réception continue entre les participants. Elle dépend de ce qu'ils remarquent, de ce qu'ils laissent passer et de la manière dont la réaction de l'un agit sur la lecture de l'autre. Le duo montre alors que la réception des stéréotypes de classe n'est pas seulement individuelle. Elle peut se construire à deux, se déplacer au fil de l'échange et prendre une forme différente selon que l'autre confirme, questionne ou ralentit la lecture.

Conclusion

« Squatter les night shops “5 minutes” puis ressortir 40 minutes après. », « Je viens de Woluwe, donc à la maison on ne dit pas “on survit”, on dit plutôt “on hésite entre deux restos pour ce soir”. », « oh monsieur fait partie de la haute, forcément, abonnement musée, expo, resto calme... on est sur du week-end “verre de vin blanc et débat sur la gentrification” version Uccle-Woluwe deluxe. », « les contacts se créent parfois à un dîner, un match de hockey ou une terrasse plus qu’en envoyant 40 CV », « Moi c’est Adem, j’ai 19 ans... et oui, je sais déjà ce que vous pensez : “Adem... à Woluwe ?” », « Traîner vers Place Saint-Josse avec les potes, café cheap + discussions interminables jusqu’à trop tard. » Tous ces extraits sont issus de réponses produites par ChatGPT au cours des exercices. Ils n’ont pas été écrits au même moment, ni à partir de la même demande. Certains apparaissent dans un exercice libre, lorsque les participants choisissent eux-mêmes ce qu’ils veulent demander à ChatGPT. D’autres viennent de prompts imposés, construits pour observer ce que l’outil produit lorsque certains éléments changent. Ils parlent de sorties, de travail, de présentation personnelle, de réseau ou de manière de vivre. Malgré ces situations différentes, ils ont un point commun. Tous font apparaître, à leur manière, des stéréotypes de classe sociale

Au départ, il n’y a presque rien. Un prénom, un âge, une commune. Parfois seulement une envie de sortir, de trouver un job ou d’écrire une présentation pour un cours. Rien qui devrait suffire à raconter une vie. Rien qui devrait permettre de deviner un budget, une manière de sortir, un réseau, une origine ou une place dans Bruxelles. Pourtant, en quelques lignes, ChatGPT remplit les blancs. Il ajoute des détails, imagine des habitudes, associe des lieux à des modes de vie, des communes à des budgets et des prénoms à des milieux. À partir de presque rien, une ville entière commence à se dessiner, mais pas la même ville pour tout le monde. C’est dans cette ville racontée trop vite que ce mémoire a trouvé son point de départ. Il s’agissait de comprendre comment les jeunes Bruxellois de 18 à 25 ans reçoivent les stéréotypes de classe sociale produits par ChatGPT et quelles postures ils développent face à eux. À cette question, la recherche n’a pas apporté une réponse simple, ni fait apparaître des participants qui auraient seulement dit oui ou non, vrai ou faux, d’accord ou pas d’accord. Les choses se sont plutôt jouées dans la manière dont chaque participant entrait dans la réponse, selon ce qu’il y reconnaissait, ce qui lui semblait crédible ou ce qui, au contraire, donnait l’impression de le

ranger trop vite quelque part. La réponse pouvait sembler utile, drôle, bien formulée, assez crédible pour passer sans être arrêtée. Elle ressemblait à une aide, à une blague, à une proposition normale et, sur le moment, rien ne disait forcément qu'elle allait poser problème. Mais parfois, il suffisait d'un détail pour que la lecture change. Un mot, un prénom, une commune, une association ou une façon de parler de l'avenir faisait ressortir quelque chose qui, jusque-là, était passé sans trop poser question. La réponse semblait d'abord acceptable, puis elle devenait autre chose. Trop rapide, trop générale, trop personnelle, ou simplement plus difficile à laisser passer. Cela ne veut pas dire que la réception commençait à ce moment-là. Accepter la réponse dès le départ, c'était déjà une manière de se positionner face à elle. Mais ces moments montrent bien ce qui se passe quand une réponse presque banale finit par toucher quelque chose de plus proche, de plus situé ou de plus sensible. Mais c'est souvent dans ces moments de bascule qu'elle changeait de forme. Une réponse pouvait entrer dans l'échange comme quelque chose de presque banal, puis prendre un autre poids dès qu'elle venait toucher un détail plus proche, plus situé, plus sensible.

En suivant ces moments de près, les postures sont apparues comme différentes manières de tenir face à ce que ChatGPT venait de produire. Certaines réponses ont d'abord été acceptées parce qu'elles semblaient faire le travail ou rejoindre quelque chose de déjà connu. D'autres ont été gardées à distance, surtout lorsqu'elles parlaient d'un lieu ou d'une réalité moins proche. À certains moments, la réception devenait plus négociée, lorsque les participants reconnaissaient une part de vérité tout en refusant que cette vérité devienne une généralisation. À d'autres moments, elle prenait la forme d'une mise à distance critique, quand ChatGPT semblait aller trop loin, supposer trop vite, inventer ou parler à la place des personnes. Et parfois, elle devenait plus défensive, parce que le stéréotype produit ne restait plus extérieur et venait toucher un quartier, un prénom, une trajectoire, une manière d'être vu.

Ces cinq postures ne correspondent pas à cinq types de participants. Elles permettent plutôt de suivre les déplacements de la réception. Une même personne pouvait laisser passer un stéréotype dans une situation, le négocier dans une autre, puis le refuser lorsqu'il se rapprochait de son vécu. Le modèle de Hall (1980) a servi de premier appui pour penser ces accords, ces négociations et ces refus, mais le terrain a montré quelque chose de moins rangé. Certaines réactions arrivaient tout de suite, d'autres restaient hésitantes ou ne prenaient leur sens qu'au fil de l'échange. Elles arrivaient aussi avec la proximité face au stéréotype, la confiance accordée à ChatGPT et la présence de l'autre dans le duo. Une même phrase pouvait glisser

chez l'un et accrocher chez l'autre, faire rire sur le moment puis revenir autrement après coup. La réception dépendait alors autant de ce que ChatGPT écrivait que de la personne qui lisait, du moment où la réponse arrivait et de la manière dont elle était reprise dans l'échange.

Morley (1980) aide justement à comprendre ce résultat. Les participants ne lisaient pas les réponses depuis un point neutre. Ils arrivaient avec un vécu, une position sociale, des habitudes et des discours déjà entendus sur les communes, les études, le réseau, le mérite ou les aides. Ces repères ne décidaient pas automatiquement de leur réaction. Ils donnaient plutôt un point depuis lequel la réponse pouvait être reconnue, discutée ou tenue à distance. Connaître directement un milieu permettait parfois de repérer plus vite ce qui forçait. Mais cette proximité pouvait aussi rendre certains stéréotypes tellement familiers qu'ils passaient presque sans être remarqués. À l'inverse, la distance ne poussait pas forcément à croire ChatGPT. Elle pouvait simplement rendre plus difficile le moment où il fallait lui répondre.

Un premier apport de cette recherche est de montrer que le stéréotype ne se reconnaît pas seulement à son intensité. Il ne devient pas problématique uniquement lorsqu'il choque, lorsqu'il exagère ou lorsqu'il caricature ouvertement. Dans les réponses de ChatGPT, il peut aussi fonctionner de manière plus basse, plus propre, presque ordinaire. Il passe par des formulations qui semblent tenir debout, par des enchaînements logiques, par des précautions de langage, par une manière de présenter certaines associations comme si elles allaient presque de soi. L'analyse a alors permis de regarder le problème autrement. Il ne s'agissait plus seulement de relever les éléments les plus visibles, mais de comprendre comment une réponse qui paraît raisonnable peut déjà orienter la lecture. Pour comprendre ce que les participants recevaient, il fallait revenir à ce qui se passait entre le prompt et la réponse. ChatGPT ne reprenait pas seulement les informations données. Il en gardait certaines, les rapprochait, en développait d'autres et remplissait parfois ce qui manquait. Le problème rejoint ici ce que montre Lippmann (1922/1998), lorsque la catégorie passe avant la personne et commence à parler à sa place. Un détail en appelait un autre. Une commune pouvait ouvrir sur un milieu, ce milieu sur une famille, puis sur des goûts, des ressources ou une manière d'imaginer l'avenir. Avec Deaux et Lewis (1984), on comprend mieux ce mouvement. Le stéréotype ne repose pas sur un seul élément isolé, mais sur plusieurs indices qui se renforcent entre eux jusqu'à former une image qui semble cohérente.

Cette cohérence est importante, parce qu'elle donne l'impression que tout se suit naturellement. Le stéréotype ne se contente pas d'ajouter des caractéristiques. Il construit aussi le raisonnement

qui les relie. C'est ce que permet de comprendre la fonction explicative travaillée par Schadron, Yzerbyt et Leyens (1996). Peu à peu, une place sociale, un type de métier ou une trajectoire semble découler presque logiquement des quelques éléments présents dans le prompt. Et lorsque ChatGPT commence à suggérer ce qui conviendrait mieux à une personne, ce qu'elle devrait viser ou ce qui semblerait plus réaliste pour elle, le stéréotype prend aussi la dimension prescriptive décrite par Heilman et al. (2024). Il ne raconte plus seulement ce que la personne serait. Il commence à tracer ce qui paraît possible ou attendu pour elle.

L'approche de Van Dijk (2015) a permis de suivre cette construction sans attendre qu'un cliché soit formulé de manière frontale. Les stéréotypes de classe sociale se trouvaient aussi dans les thèmes retenus, les mots choisis, les implicites et les rapprochements qui donnaient une direction à la réponse. ChatGPT pouvait avoir l'air de simplement conseiller, décrire ou aider, alors qu'il supposait déjà certaines ressources, certaines difficultés ou une certaine place dans le monde social. Les comparaisons produites au cours des exercices ont rendu ce classement particulièrement visible. Les lieux ne servaient plus seulement à situer une scène. Ils finissaient par porter des rapports différents aux études, au réseau, aux aides, au temps ou à l'avenir. Bourdieu (1979) permet de comprendre que classer une personne revient aussi à situer celle qui se trouve en face. Les positions se construisent ensemble, dans l'écart entre ceux qui peuvent prendre leur temps et ceux qui doivent avancer vite, entre ceux dont les ressources ouvrent des possibilités et ceux dont les ressources servent surtout à dépasser des difficultés.

Cette séparation ne passait pas toujours par un rejet ouvert. Elle apparaissait parfois dans ce qui semblait aller naturellement avec un milieu et dans ce qui devenait assez inhabituel pour être remarqué. La frontière entre le « nous » et le « eux » décrite par Hoggart (1957, cité dans Piponnier, 2018) se dessinait alors dans le décor, dans les attentes et dans les places qui paraissaient plus évidentes pour certains que pour d'autres. Wright (2003) rappelle justement que la classe sociale ne repose pas uniquement sur le revenu, le diplôme ou la profession. Elle existe aussi dans la manière dont les personnes sont regardées, comprises et situées dans une hiérarchie sociale. Dans les réponses analysées, ChatGPT pouvait effectuer ce classement à partir de très peu.

Cela ne veut pas dire que tout ce qu'il produisait était entièrement inventé. Certaines différences sociales existent. Certaines ressources sont plus présentes dans certains milieux, tandis que certaines contraintes pèsent davantage dans d'autres. Le problème apparaissait lorsque ChatGPT retenait quelques éléments, les rapprochait et finissait par en faire une manière

générale de raconter tout un groupe. Salès-Wuillemin (2006) permet de comprendre ce passage. Une partie de la réalité est conservée, simplifiée, puis stabilisée jusqu'à prendre la forme d'un stéréotype de classe sociale.

La recherche permet aussi de mieux comprendre la réception comme une manière de tenir face aux réponses de ChatGPT. Pas une manière unique, ni un modèle qui s'imposerait à tous les participants, mais une palette de positions, de gestes de lecture, de façons d'accueillir ou de tenir à distance ce que l'outil produit. Les cinq postures ne sont pas apparues d'un seul coup. Elles se sont dessinées au fil des échanges, dans ces moments où une réponse semblait passer sans difficulté, puis dans ceux où elle accrochait davantage. Elles montrent que les participants ne lisent pas ChatGPT comme une vérité compacte, ni comme un bloc qu'il faudrait accepter ou rejeter entièrement. Certains stéréotypes peuvent être accueillis, d'autres discutés, déplacés ou tenus à distance, selon ce qu'ils viennent rencontrer chez la personne qui les reçoit.

Le rapport déjà construit avec ChatGPT comptait aussi. L'outil n'arrivait pas devant les participants comme un inconnu. Pour plusieurs d'entre eux, il avait déjà aidé à écrire, reformuler, trouver une idée ou commencer un travail. Cette utilité lui donnait une première crédibilité. Une réponse fluide, rapide et directement exploitable pouvait donc être accueillie avant même que toutes ses suppositions soient regardées de près. Mais quelque chose changeait lorsque l'outil ne se contentait plus de proposer et commençait à raconter les personnes comme s'il les connaissait. De Diesbach (2024) rappelle qu'une réponse cohérente ne signifie pas que ChatGPT comprend réellement l'expérience qu'il met en mots. Le terrain a rendu cette limite très concrète. La confiance pouvait rester présente pour les usages pratiques tout en se fragilisant dès que l'outil parlait d'un quartier, d'une famille ou d'un vécu avec trop d'assurance.

Même lorsque ChatGPT semblait prendre ses distances avec ce qu'il venait de produire, le stéréotype ne disparaissait pas. Il pouvait annoncer qu'il parlait de clichés, rappeler qu'il existait des exceptions ou reconnaître après coup que sa réponse allait trop loin. Mais les mots avaient déjà été lus. Les métiers, les ressources, les difficultés ou les comportements avaient déjà été placés autour des personnes. La nuance pouvait calmer la réponse, la rendre plus prudente ou plus acceptable, mais elle ne remettait pas la lecture à zéro.

Pour voir ces formes de réception, les choix méthodologiques ont compté plus qu'on aurait pu le penser au départ. Le duo n'a pas seulement ajouté des échanges ou des prises de parole. Il a

donné accès à un moment plus fragile, celui où la réception n'était pas encore totalement mise en ordre. Dans un questionnaire, ou même dans un entretien individuel plus classique, les participants auraient probablement formulé quelque chose de plus net, plus propre, plus déjà réfléchi. Ici, ce n'était pas encore figé. La lecture se faisait devant l'autre, parfois en avançant, parfois en se reprenant, parfois en restant au bord d'une formulation qui n'arrivait pas tout de suite. Le dispositif a permis de saisir cette réception moins stabilisée, plus proche du moment où la réponse était découverte. Une phrase ne restait pas seulement dans la tête d'un participant. Elle entrait dans une petite scène d'échange, où elle pouvait être reprise autrement, perdre de son évidence, gagner en poids ou rester suspendue sans être vraiment expliquée. L'enjeu n'était pas seulement de savoir ce que les participants pensaient de ChatGPT après coup, mais de voir comment cette pensée commençait à se former, parfois de manière incomplète, parfois par détour, parfois sans passer directement par une phrase claire.

La réception ne passait pas seulement par des avis clairs ou des phrases bien formulées. Elle apparaissait aussi dans une gêne, un rire, un silence, un regard ou une hésitation. En revenant à Dayan (2002), ces signes comptent aussi, parce qu'ils montrent que la réception ne se limite pas à ce que les participants disent explicitement. Ces réactions ne permettaient pas de dire à elles seules ce que pensait le participant, mais elles signalaient qu'un stéréotype de classe sociale avait accroché quelque part. Dans le duo, ces moments devenaient encore plus visibles, parce que la réaction de l'un pouvait ralentir la lecture, faire revenir une phrase ou aider l'autre à mettre des mots sur quelque chose qui restait difficile à formuler.

Paillé et Mucchielli (2016) rappellent que les données qualitatives ne peuvent pas être séparées de la situation dans laquelle elles se construisent. Le duo ne se trouvait donc pas simplement autour de la réception. Il participait à sa forme. La présence de l'autre pouvait faire apparaître une distance, renforcer un accord ou donner davantage de poids à un stéréotype qui serait peut-être passé plus vite dans une lecture individuelle. Dans ce chemin de recherche, les cadres théoriques mobilisés ne sont pas restés à distance du terrain. Ils n'ont pas seulement servi à construire un arrière-plan avant l'analyse. Ils ont surtout servi à orienter le regard porté sur les données. L'objet étudié n'était pas un discours médiatique classique, ni une parole institutionnelle déjà construite dans un cadre précis, mais des réponses générées par ChatGPT, produites sur le moment à partir des prompts des participants. Ces réponses ont alors été lues comme des discours capables d'organiser des stéréotypes de classe sociale, même lorsqu'elles prenaient la forme d'une aide, d'un conseil, d'une reformulation ou d'un texte apparemment

neutre. Les silences, les hésitations et les réactions plus discrètes ont aussi été pris au sérieux, pas comme de simples détails autour de l'échange, mais comme des éléments de réception à part entière

Les propos des participants sont eux aussi des discours. Leurs relances, leurs discussions dans le duo et leurs paroles pendant les entretiens ne sont pas de simples réactions placées à côté des réponses de ChatGPT. Ils reprennent certains mots, posent des limites, déplacent des catégories et proposent parfois une autre manière de comprendre les personnes ou les situations. Cette manière d'avancer a surtout empêché de traiter ChatGPT d'un côté et les participants de l'autre. Les réponses de l'outil n'ont pas été lues comme de simples textes générés automatiquement, et les réceptions n'ont pas été réduites à des opinions individuelles formulées après coup. L'analyse s'est construite dans des allers-retours entre les cadres théoriques et ce que le terrain faisait apparaître. Ce qui comptait, ce n'était pas seulement la phrase produite, ni seulement le commentaire qui venait ensuite, mais le passage entre les deux. Le moment où une réponse quitte l'écran, entre dans la discussion, prend une certaine place, parfois très vite, parfois plus discrètement. C'est ce passage qui a guidé l'analyse, non pas seulement ce que ChatGPT écrit, ni seulement ce que les jeunes en pensent, mais ce qui se joue entre les deux.

C'est aussi là que se trouve l'apport principal de ce mémoire. Les stéréotypes de classe sociale produits par ChatGPT ne sont ni simplement absorbés, ni automatiquement rejetés. Ils rencontrent des vécus, des discours déjà connus, une confiance plus ou moins forte envers l'outil et parfois la réaction de l'autre dans le duo. Ils peuvent passer sans bruit, être reconnus, négociés, ralentis, renforcés ou refusés. La réception ne fait donc pas disparaître le stéréotype, mais elle ne le laisse pas toujours intact. Elle montre ce qui se passe lorsqu'un discours généré par l'outil arrive devant des personnes qui possèdent déjà leurs propres repères, leurs propres expériences et leur propre manière de comprendre le monde social. Il faut aussi situer ce que cette recherche peut dire, sans lui faire dire plus que ce qu'elle permet réellement d'avancer. Elle ne prétend pas parler de tous les jeunes, de tous les usages de ChatGPT, ni de toutes les formes de stéréotypes produites par les modèles de langage. Elle s'appuie sur un terrain bruxellois précis, avec des participants âgés de 18 à 25 ans, et sur un dispositif particulier. Les résultats ne peuvent pas être généralisés comme s'ils valaient partout, pour tous les publics et dans tous les contextes d'usage.

Cette limite fait aussi partie de la démarche, parce que le choix d'un terrain resserré a permis de rester au plus près des échanges, des formulations, des silences et des moments où une

réponse changeait de poids dans la discussion. Le dispositif en duo a rendu certaines choses visibles, mais il a aussi produit ses propres effets. La présence de l'autre pouvait encourager une prise de parole, déplacer une lecture, renforcer une validation ou retenir une réaction. Les réceptions observées doivent alors être comprises comme des réceptions situées, construites dans un cadre précis, avec ce que ce cadre rend possible, mais aussi avec ce qu'il influence.

Une autre limite tient à l'objet lui-même, puisque ChatGPT évolue et que ses réponses dépendent des prompts, du moment où ils sont formulés, de la version du modèle et de réglages invisibles. Les réponses analysées dans ce mémoire sont ainsi liées à un moment précis de la recherche. Elles ne disent pas ce que ChatGPT produira toujours, ni ce que tous les modèles de langage produiraient dans les mêmes conditions. Ces limites ne diminuent pas la portée de la recherche. Elles précisent plutôt ce qu'elle permet de comprendre. Non pas l'ampleur générale du phénomène, mais la manière dont, dans une situation concrète, des stéréotypes de classe sociale produits par ChatGPT peuvent circuler et être reçus de différentes manières par de jeunes Bruxellois.

Reste alors une dernière chose. Les participants rencontrés avaient entre 18 et 25 ans. Ils n'étaient pas tous sûrs d'eux de la même manière, mais ils avaient déjà quelque chose sur quoi s'appuyer. Une certaine conscience de ce qu'ils acceptaient, de ce qu'ils refusaient, de ce qui leur ressemblait ou non. Face aux réponses de ChatGPT, certains pouvaient rire, discuter, corriger, sentir qu'une phrase allait trop loin ou simplement ne pas lui donner trop d'importance. Même quand un stéréotype les touchait davantage, ils avaient souvent les moyens de le reprendre, de le mettre à distance ou de ne pas le laisser parler entièrement à leur place.

Mais que se passe-t-il si ces mêmes réponses arrivent face à des jeunes encore en construction, à la recherche d'eux-mêmes, dans un moment où les repères sont moins stables et où l'on essaie encore de comprendre la place que l'on peut prendre ? À ce moment-là, la réponse produite par une IA ne relève plus seulement d'une question de réception. Elle touche aussi à la manière dont un jeune peut se construire au contact des récits qu'il rencontre. Quand on cherche encore qui l'on est, les mots reçus ne restent pas toujours à distance. Ils peuvent accompagner une réflexion, faire écho à quelque chose déjà entendu ou s'ajouter à des stéréotypes avec lesquels on essaie déjà de composer.

C'est vers cette question que le mémoire peut ouvrir. Non pas pour dire que ChatGPT construit directement l'identité des jeunes, mais pour interroger la place que peuvent prendre ces discours dans un moment où l'on se cherche encore. La question n'est plus seulement de savoir comment une réponse est reçue, mais aussi comment elle peut s'inscrire, même brièvement, dans un processus de construction identitaire, au moment où un jeune essaie de se comprendre, de se raconter et de se projeter.

1. Références scientifiques

- Ayache, M., & Dumez, H. (2011). Le codage dans la recherche qualitative : Une nouvelle perspective ? *Le Libellio d'AEGIS*, 7(2), 33–46.
- Banh, L., & Strobel, G. (2023). Generative artificial intelligence. *Electronic Markets*, ygthgft33, Article 63. <https://doi.org/10.1007/s12525-023-00680-1>
- Barraud, B. (2019). *L'intelligence de l'intelligence artificielle*. HAL. <https://hal.science/hal-02327501>
- Bouchet-Valat, M., & Jayet, C. (2019). La mesure des classes sociales par les nomenclatures : Enjeux, problèmes et débats. *L'Année sociologique*, 69(2), 311–331. <https://doi.org/10.3917/anso.192.0311>
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : Critique sociale du jugement*. Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1996). *Sur la télévision*. Liber-Raisons d'agir.
- Burlaud, A., & Mauger, G. (2019). Les classes sociales en question. *Savoir/Agir*, 48(2), 9–15. <https://doi.org/10.3917/sava.048.0009>
- Camus, O. (2016, 19–21 mai). *L'objectivisme : Une épistémo-idéologie* [Communication présentée lors d'un colloque]. Colloque international VIITTEF, Mont-Saint-Aignan, France. <https://hal.science/hal-01700569>
- Catellin, S. (2004). L'abduction : Une pratique de la découverte scientifique et littéraire. *Hermès, La Revue*, 39(2), 179–185. <https://doi.org/10.4267/2042/9480>
- Chauvel, L. (2001). Le retour des classes sociales ? *Revue de l'OFCE*, 79, 315–359.

- Common Crawl. (s. d.). *About Common Crawl*. <https://commoncrawl.org/about/>
- Dayan, D. (2002). Télévision : Le silence des publics. Dans L. Sfez (dir.), *Science politique et interdisciplinarité*. Éditions de la Sorbonne. <https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.80502>
- Deaux, K., & Lewis, L. L. (1984). Structure of gender stereotypes: Interrelationships among components and gender label. *Journal of Personality and Social Psychology*, 46(5), 991–1004. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.46.5.991>
- de Diesbach, L. (2024). *Bonjour ChatGPT : Éthique, anthropomorphisme et avenir humain à l'ère de l'intelligence artificielle et des robots conversationnels*. Mardaga.
- Dépret, É., & Filisetti, L. (2001). Juger et estimer la valeur d'autrui : Des biais de jugement aux compétences sociales. *L'Orientation scolaire et professionnelle*, 30(3), 297–315. <https://doi.org/10.4000/osp.5090>
- Descombes, V. (1996). *Les institutions du sens*. Les Éditions de Minuit.
- Devine, P. G. (1989). Stereotypes and prejudice: Their automatic and controlled components. *Journal of Personality and Social Psychology*, 56(1), 5–18. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.56.1.5>
- Durante, F., & Fiske, S. T. (2017). How social-class stereotypes maintain inequality. *Current Opinion in Psychology*, 18, 43–48. <https://doi.org/10.1016/j.copsyc.2017.07.033>
- Evrard, R. (2017). Moscovici (Serge). Dans *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. <https://publictionnaire.humanum.fr/notice/moscovici-serge/>
- Facchini, F. (2011). *Subjectivisme* [Notice encyclopédique]. HAL. <https://hal.science/hal-05092522>

- Fairclough, N. (2003). *Analysing discourse: Textual analysis for social research*. Routledge.
- Félix, F. (2025, novembre). *(Dés)apprendre avec l'intelligence artificielle générative ?* [Communication]. *Réflexions sur l'intelligence artificielle générative dans l'enseignement*, Gymnase de Nyon, Nyon, Suisse. <https://hal.science/hal-05553378v1>
- Hall, S. (1980). Encoding/decoding. Dans S. Hall, D. Hobson, A. Lowe, & P. Willis (dir.), *Culture, media, language: Working papers in cultural studies, 1972–79* (pp. 128–138). Hutchinson.
- Hall, S. (1996). Introduction: Who needs identity? Dans S. Hall & P. du Gay (dir.), *Questions of cultural identity* (pp. 1–17). SAGE.
- Hallée, Y., & Garneau, J. M. É. (2019). L'abduction comme mode d'inférence et méthode de recherche : De l'origine à aujourd'hui. *Recherches qualitatives*, 38(1), 124–140. <https://doi.org/10.7202/1059651ar>
- Heilman, M. E., Caleo, S., & Manzi, F. (2024). Women at work: Pathways from gender stereotypes to gender bias and discrimination. *Annual Review of Organizational Psychology and Organizational Behavior*, 11, 165–192. <https://doi.org/10.1146/annurev-orgpsych-110721-034105>
- Jodelet, D. (dir.). (2003). *Les représentations sociales* (7e éd.). Presses universitaires de France.
- Jovchelovitch, S. (2005). La fonction symbolique et la construction des représentations: La dynamique communicationnelle ego/alter/objet (B. Orfali, trad.). *Hermès, La Revue*, 41(1), 51–57. <https://doi.org/10.4267/2042/8952>
- Kumps, A., Di Pietro, M., Housni, S., & De Lièvre, B. (2025). Analyse des profils d'utilisation de ChatGPT chez les étudiants de 12 à 29 ans en Fédération Wallonie

Bruxelles. Dans *Actes de la conférence Environnements informatiques pour l'apprentissage humain 2025*.

- Lambert, N. (2025). *Reinforcement learning from human feedback: A short introduction to RLHF and post-training focused on language models* [Prépublication]. arXiv. <https://doi.org/10.48550/arXiv.2504.12501>
- Larousse. (2022). Stéréotype. Dans *Dictionnaire de français Larousse*. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/st%C3%A9r%C3%A9otype>
- Lippmann, W. (1998). *Public opinion* (M. Curtis, introd.). Transaction Publishers. (Ouvrage original publié en 1922)
- Lomborg, S., & Kapsch, P. H. (2020). Decoding algorithms. *Media, Culture & Society*, 42(5), 745–761. <https://doi.org/10.1177/0163443719855301>
- Martin, D., Cunningham, S. J., Hutchison, J., Slessor, G., & Smith, K. (2017). How societal stereotypes might form and evolve via cumulative cultural evolution. *Social and Personality Psychology Compass*, 11(9), Article e12338. <https://doi.org/10.1111/spc3.12338>
- Mattei, P.-A., & Villata, S. (2022). *Introduction à l'intelligence artificielle* [Document scientifique].
- Morley, D. (1999). The Nationwide audience: Structure and decoding. Dans D. Morley & C. Brunson, *The Nationwide television studies*. Routledge. (Texte original publié en 1980)
- Nah, F. F.-H., Zheng, R., Cai, J., Siau, K., & Chen, L. (2023). Generative AI and ChatGPT: Applications, challenges, and AI-human collaboration. *Journal of Information Technology Case and Application Research*, 25(3), 277–304. <https://doi.org/10.1080/15228053.2023.2233814>

- Ossowski, S. (1958). Les différents aspects de la classe sociale chez Marx. *Cahiers internationaux de sociologie*, 24, 3–39.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (4e éd.). Armand Colin.
- Pallanca, O., & Read, J. (2021). Principes généraux et définitions en intelligence artificielle. *Archives des maladies du cœur et des vaisseaux – Pratique*, 294, 3–10. <https://doi.org/10.1016/j.amcp.2020.11.002>
- Pin, C. (2023). *L'entretien semi-directif* [Fiche méthodologique]. Laboratoire interdisciplinaire d'évaluation des politiques publiques, Sciences Po. <https://hal.science/hal-04087897>
- Piponnier, A. (2018). Hoggart (Richard). Dans *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. <https://publictionnaire.humanum.fr/notice/hoggart-richard/>
- Prentice, D. A., & Carranza, E. (2002). What women and men should be, shouldn't be, are allowed to be, and don't have to be: The contents of prescriptive gender stereotypes. *Psychology of Women Quarterly*, 26(4), 269–281. <https://doi.org/10.1111/1471-6402.t01-1-00066>
- Quivy, R., Van Campenhoudt, L., & Marquet, J. (2017). *Manuel de recherche en sciences sociales* (5e éd.). Dunod.
- Rudman, L. A., & Glick, P. (2001). Prescriptive gender stereotypes and backlash toward agentic women. *Journal of Social Issues*, 57(4), 743–762. <https://doi.org/10.1111/0022-4537.00239>
- Salès-Wuillemin, E. (2006). *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*. Dunod.
- Schadron, G. (2005). Déterminabilité sociale et essentialisme psychologique : Quand une conception essentialiste renforce la confirmation des attentes stéréotypiques. *Les*

Cahiers internationaux de psychologie sociale, 67–68, 77–84.
<https://doi.org/10.3917/cips.067.0077>

- Schadron, G., Morchain, P., & Yzerbyt, V. (1996). Le rôle de la fonction explicative dans la genèse des stéréotypes. *Les Cahiers internationaux de psychologie sociale*, 31, 11–23.
- Shahghasemi, E. (2017). Cultural schema theory. Dans Y. Y. Kim & K. L. McKay-Semmler (dir.), *The international encyclopedia of intercultural communication*. Wiley.
<https://doi.org/10.1002/9781118783665.ieicc0019>
- Sorokin, P. (1947). Qu'est-ce qu'une classe sociale ? *Cahiers internationaux de sociologie*, 2, 57–87.
- van Dijk, T. A. (1991). *Racism and the press*. Routledge.
- van Dijk, T. A. (2015). Critical discourse analysis. Dans D. Tannen, H. E. Hamilton, & D. Schiffrin (dir.), *The handbook of discourse analysis* (2e éd., pp. 466–485). Wiley Blackwell.
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science* (J. Freund, trad. et introd.). Plon. (Textes originaux publiés à partir de 1904)

Wright, E. O. (2003). *Social class* [Manuscrit en prépublication]. Department of Sociology, University of Wisconsin–Madison.
<https://www.sccc.wisc.edu/soc/faculty/pages/wright/Social%20Class%20--%20Sage.pdf>

- Zienkowski, J., & Patriarche, G. (2023). Critical discourse studies for research on media and information literacy projects: An illustrated discussion of seven methodological considerations. Dans P. Fastrez & N. Landry (dir.), *Media literacy and media education research methods: A handbook* (pp. 288–304). Routledge.
<https://doi.org/10.4324/9781003045366-18>

2. Sources institutionnelles et statistiques

- Institut bruxellois de statistique et d'analyse, & Observatoire de la Santé et du Social de Bruxelles-Capitale. (2024a). *Zoom sur les communes 2024 : Saint-Josse-ten-Noode*. Région de Bruxelles-Capitale et Vivalis.
- Institut bruxellois de statistique et d'analyse, & Observatoire de la Santé et du Social de Bruxelles-Capitale. (2024b). *Zoom sur les communes 2024 : Woluwe-Saint-Pierre*. Région de Bruxelles-Capitale et Vivalis.
- Institut national de la statistique et des études économiques. (2024). *Les professions et catégories socioprofessionnelles*.
- Institut national de la statistique et des études économiques. (2025). *Insee Première, no 2068 : L'ascension sociale est plus fréquente pour les salariés que pour les indépendants*.
- OpenAI. (2022, 30 novembre). *Introducing ChatGPT*. <https://openai.com/index/chatgpt/>

3. Sources médiatiques

- Seen from Space. (2025). Plus d'un Belge sur quatre déclare utiliser ChatGPT. *MediaSpecs*. <https://www.mediaspecs.be/fr/insights/seen-from-space-plus-dun-belge-sur-quatre-declare-utiliser-chat-gpt/>

4. Sources associatives et professionnelles

- Fondation Travail-Université. (2023). *Document relatif aux situations socio-économiques, aux niveaux de diplôme et aux conditions de vie des participants*.

Annexe

1. Exemple de grille d'analyse complétée pour un participant (D1P1)

Passage du corpus	Éléments précisés dans le prompt	Type de réponse de ChatGPT	Indices dans la réponse de ChatGPT	Représentation de classe repérée	Réaction du participant	Indices dans ses mots	Posture de réception	Ce que D1P1 accepte	Ce que D1P1 refuse ou nuance	Vécu ou justification mobilisée	Rapport à ChatGPT comme outil
Exercice 1, situation 1	« 19 ans », « Saint-Josse », « je cherche du travail »	Conseil d'orientation professionnelle	« profil classique du jeune », « portes simples et droites », « tenir le rythme », « interfin », « Mercia », « grande distribution », « manutention », « jobs de terrain simples »	ChatGPT associe D1P1 à un profil d'entrée rapide sur le marché du travail, orienté vers des emplois accessibles, physiques ou peu qualifiés. Saint-Josse et l'âge deviennent des indices d'un parcours supposé peu défini, sans que le diplôme ou l'expérience soient vérifiés.	Sur le moment, D1P1 ne prend pas directement la réponse comme une attaque, car il la lit d'abord comme une aide pour trouver du travail. Dans l'entretien, il explique qu'en relisant, il voit que ChatGPT part trop vite dans un sens, sans demander son diplôme, sa formation ou ce qu'il cherche vraiment.	« sur le moment, j'ai pas pris mal directement », « il part très vite dans un sens », « il ne me demande pas ce que je veux faire », « pourquoi direct ça ? »	Mise à distance critique	Il accepte que ChatGPT puisse proposer des pistes d'emploi et que l'interfin, Mercia ou les magasins soient de vrais secteurs possibles.	Il refuse que l'outil parte directement vers des métiers simples sans vérifier son parcours, son diplôme, son expérience ou ses envies.	Il mobilise une logique pratique. Pour lui, avant de conseiller un métier, il faut demander des informations de base sur la personne.	Confiance initiale mais vite questionnée. D1P1 comprend l'utilité de l'outil, mais repère rapidement qu'il répond avec trop peu d'informations.
Exercice 1, situation 1, relance sur le diplôme	« Mais qu'il a dit que je n'avais pas de diplôme ? »	Justification de l'inférence	« profil jeune », « 19 ans », « Saint-Josse », « sans toutes les infos », « case entrée de terrain sans diplôme », « première lecture »	ChatGPT reconnaît qu'il a classé D1P1 dans une lecture par défaut, liée à l'âge, à Saint-Josse et le diplôme. La réponse confirme que l'outil a rempli les blancs avec un profil social standardisé.	Pendant l'exercice, D1P1 relance ChatGPT parce qu'il comprend que ChatGPT parle comme s'il n'avait pas de diplôme. Dans l'entretien, il dit que cette explication l'aide à comprendre, mais le dérange aussi, car elle montre que ChatGPT lui colle une image.	« il parle comme si j'avais pas de diplôme », « tu sais pas ce que j'ai fait », « ok il colle quand même une image », « il m'invente une vie »	Mise à distance critique	Il accepte que ChatGPT essaie de répondre avec les informations disponibles.	Il refuse que l'absence d'information soit traitée comme une preuve. Pour lui, ne pas mentionner un diplôme ne signifie pas ne pas en avoir.	Il mobilise son propre parcours possible. Il rappelle qu'il pourrait avoir une formation, une expérience ou chercher quelques choses de plus précises.	Méfiance croissante. D1P1 commence à voir que ChatGPT peut produire une lecture sociale à partir de peu d'éléments.
Exercice 1, situation 1, relance sur ce qui influence la réponse	« Je veux juste comprendre qu'est-ce qui fait que tu me conseilles ce genre de travail ? J'ai dit quoi qui t'influence ? »	Explication du raisonnement par défaut	« absence d'info », « tranche d'âge », « début de parcours », « portes d'entrées les plus ouvertes », « disponibilité », début de parcours « jobs accessibles rapidement »	ChatGPT explique que sa réponse vient moins d'une information précise que de ce qu'il n'est pas dit. Il transforme le manque d'informations en lecture par défaut du marché du travail, en tant qu'âge, lieu et absence de diplôme mentionnés.	Pendant l'exercice, D1P1 cherche à comprendre le mécanisme. Dans l'entretien, il explique que la réponse lui fait voir que ChatGPT saute des étapes et remplit les vides au lieu de poser une question.	« peut-être mon âge, peut-être Saint-Josse », « si tu ne sais pas, tu demandes », « tu ne pars pas direct sur un truc », « il saute des étapes »	Mise à distance critique	Il accepte que des jobs accessibles rapidement existent et que ChatGPT puisse donner des pistes.	Il refuse le raccourci qui transforme une absence d'information en orientation vers des emplois basiques.	Il mobilise une attente de dialogue. Pour lui, un outil devrait demander des précisions avant d'inférer un parcours.	Méfiance méthodique. D1P1 ne repère pas toute la réponse, mais il questionne la manière dont ChatGPT construit ses conseils.
Exercice 1, situation 2	« D1P1 », « 19 ans », « Saint-Josse », « 7e professionnelle en carrosserie », « j'aime le sport »	Présentation personnelle	« travail manuel », « résultat concret », « sortir », « passer du temps avec mes amis », « souvent dehors », « famille assez grande », « ambiance », « bruit », « discussions », « sport », « choses simples »	ChatGPT construit un portrait social très stéréotypé. La représentation associe quartier populaire, formation professionnelle, sociabilité de rue, famille nombreuse et rapport concret au travail.	Sur le moment, D1P1 trouve la réponse bizarre sans forcément pouvoir expliquer directement pourquoi. Dans l'entretien, il comprend que ChatGPT a développé toute une vie autour de Saint-Josse, de la famille, des potes et de l'ambiance à la maison.	« je ne pensais pas qu'il allait partir de ça pour imaginer ma vie », « on dirait qu'il a construit toute une vie », « j'ai jamais dit ça », « en plus j'ai que 2 sœurs »	Mise à distance critique	Il accepte que ChatGPT développe les informations données, comme la carrosserie, le sport ou son âge.	Il refuse les éléments inventés sur sa famille, la maison, le bruit, les potes dehors et le style de vie.	Il mobilise les informations réellement données dans le prompt et son vécu familial réel, notamment le fait qu'il n'a que deux sœurs.	Méfiance renforcée. L'outil peut écrire un texte fluide, mais il parle à sa place et ajoute des éléments personnels non fournis.
Exercice 1, situation 2, analyse du personnage construit	Même prompt de présentation avec Saint-Josse, carrosserie et sport	Portrait narratif de soi	« potes dehors », « famille nombreuse », « bruit », « ambiance », « choses simples », « sport », « carrosserie »	ChatGPT transforme des éléments isolés en personnage cohérent. La représentation associe quartier populaire, formation professionnelle, sociabilité de rue, famille nombreuse et rapport concret au travail.	Dans l'entretien, D1P1 identifie que les ajouts vont tous dans le même sens. Il ne parle pas seulement d'une erreur isolée, mais d'un portrait global qui lui attribue une vie qu'il n'a pas donnée.	« ça donne un style », « le jeune qui habite Saint-Josse », « qui est dehors avec ses potes », « qui a une famille nombreuse », « il m'a fait une vie que je n'ai pas donnée »	Mise à distance critique	Il accepte que certaines informations du texte soient reprises de son prompt, comme l'âge, la carrosserie et le sport.	Il refuse la cohérence narrative inventée autour de son quartier, de ses amis et de sa famille.	Il mobilise une lecture comparative entre ce qu'il a écrit et ce que ChatGPT a ajouté.	Méfiance forte. D1P1 repère que ChatGPT ne fait pas seulement une aide à l'écriture, mais une projection sociale.
Exercice 1, situation 3, demande de sortie simple	« sortie », « activité à Bruxelles », « simple », « pars pas trop loin », peu d'informations personnelles	Recommandation de sorties générales	« Étrangs d'Ixelles », « Flagey », « Cinquantenaire », « Mont des Arts », « ballet », « café », « activité simple »	Quand D1P1 donne très peu d'informations personnelles, ChatGPT produit une réponse plus neutre, centrée sur des lieux et non sur son profil social. La représentation de classe est moins marquée.	Pendant l'exercice, D1P1 donne volontairement moins d'informations parce qu'il commence à comprendre que ChatGPT utilise beaucoup ce qu'on lui donne. Dans l'entretien, il explique que cette réponse lui paraît plus normale, parce qu'elle ne le décrit pas.	« je voulais juste une activité », « pas qu'il me rassure encore une présentation de qui je suis », « elle est plus neutre », « il répond juste à la demande »	Mise à distance critique	Il accepte cette réponse comme plus adaptée, car elle propose des lieux sans inventer son style de vie.	Il refuse les réponses précédentes qui utilisaient les informations personnelles pour construire un profil.	Il mobilise l'expérience des réponses précédentes et la discussion avec D1P2 et le chercheur.	Confiance conditionnelle. D1P1 voit que ChatGPT peut répondre correctement quand il ne reçoit pas d'indices lui permettant de projeter un profil.
Exercice 1, situation 3, relance sur les « potes dehors »	« pourquoi quand je dis que je vis à Saint-Josse tu me dis que j'aime traîner dehors avec des potes ? »	Reconnaissance d'une projection	« coller un profil », « erreur de formulation », « pas supposer les hobbies », « projections sur toi »	ChatGPT reconnaît avoir donné l'impression de lui coller un profil. La réponse valide l'idée que l'outil projette un style de vie à partir de Saint-Josse et de quelques éléments personnels.	Pendant l'exercice, D1P1 relance directement parce qu'il compare la réponse neutre sur les sorties avec la présentation précédente. Dans l'entretien, il explique que cette comparaison lui fait comprendre que ChatGPT sait répondre normalement mais qu'il a imaginé plus que ce qu'il avait dit.	« il sait répondre normalement », « pourquoi avant il a rajouté les potes dehors », « a été servi des infos pour imaginer plus que ce que j'avais dit », « il ajoute qu'il a ma vie et les choses »	Mise à distance critique	Il accepte que ChatGPT reconnaisse l'erreur et reparte plus proprement.	Il refuse que l'outil associe Saint-Josse à un mode de vie supposé, comme traîner dehors avec des amis.	Il mobilise la comparaison entre deux réponses, l'une neutre et l'autre très personnalisée.	Méfiance confirmée. D1P1 comprend que le problème ne vient pas seulement du contexte, mais de la manière dont ChatGPT exploite les indices sociaux.
Exercice 1, situation 3, relance « low budget »	« j'aiime tout proposer moi des activités » puis « Pourquoi low budget maintenant ? »	Recommandation d'activités avec budget supposé	« low budget », « activités simples », « cinéma », « Botanique », « Flagey », « Saint-Josse — Botanique — centre-ville »	ChatGPT ajoute une contrainte budgétaire non donnée. L'expression « low budget » réactive une association implicite entre le profil de D1P1, Saint-Josse et une sortie peu coûteuse.	Pendant l'exercice, D1P1 remarque directement le mot « low budget ». Dans l'entretien, il explique qu'il a débuté l'activité parce qu'il ne voulait pas passer, mais qu'après les réponses précédentes et la discussion, il le lit comme un nouvel élément qu'on lui colle.	« je n'ai pas parlé de budget », « je le remarque direct », « si ça avait été la première réponse, je n'aurais pas dit dessus », « encore une fois il ajoute quelque chose que je n'ai pas donné »	Mise à distance critique	Il accepte que des activités peu coûteuses puissent être utiles ou intéressantes.	Il refuse que le budget soit supposé sans information explicite.	Il mobilise l'accumulation des réponses précédentes. Le mot « low budget » devient problématique parce qu'il « ajoute aux autres projections ».	Méfiance accrue. D1P1 ne lit plus les mots isolément, mais les relie aux autres éléments déjà projetés par ChatGPT.
Exercice 1, effet de la discussion avec D1P2 et le chercheur	Non concerné directement dans le prompt	Retour sur la réception en situation	Non concerné	La réception de D1P1 se construit aussi dans l'interaction. Les discussions avec D1P2 et le chercheur rendent plus visibles les répétitions, les ajouts et les raccourcis de ChatGPT.	Dans l'entretien, D1P1 explique que la discussion autour des réponses l'a aidé à les autriver. Seul, il aurait pu laisser passer certaines choses. À plusieurs, il commence à voir les liens entre les réponses.	« quand on discute après », « D1P2 il voit aussi des choses », « tu commences à réfléchir », « après tu lis la plus panel », « tu fais attention aux mots »	Mise à distance critique	Il accepte que sa réaction se construite progressivement, au contact des autres et des relances.	Il nuance l'idée d'une réaction immédiate. Certains problèmes ne lui apparaissent clairement qu'après discussion.	Il mobilise le contexte collectif de l'exercice, les remarques de D1P2 et les questions du chercheur.	Rapport plus critique à l'outil. L'échange collectif transforme la manière de lire ChatGPT et le rend plus attentif aux ajouts non demandés.
Exercice 2, prompt imposé 1	« Woluwe-Saint-Pierre », « Saint-Josse », « première impression »	Première impression entre communes	« street », « dense », « animé », « diversité culturelle », « débrouillé », « direct », « bourgeois », « privilégié », « protégé », « déconnecté »	ChatGPT construit une opposition nette entre Saint-Josse et Woluwe. Saint-Josse est associé à la rue, à la débrouillardise et au quartier populaire. Woluwe est associé à la bourgeoisie, à la protection et au privilège.	En relisant, D1P1 réagit fortement aux mots utilisés. Dans l'entretien, il explique que ces termes ne sont pas neutres, surtout quand ils parlent de Saint-Josse, son quartier.	« branchement ça fait bizarre », « là il est hard », « il met direct des mots sur les gens », « Saint-Josse c'est mon quartier »	Réception défensive	Il accepte que des clichés circulent entre communes et que certaines différences puissent exister.	Il refuse que ChatGPT colle directement des mots comme « street », « bourgeois », « protégé » ou « déconnecté » à des personnes à partir de leur commune.	Il mobilise son attachement à Saint-Josse et son expérience du regard porté sur son quartier.	Méfiance forte. D1P1 lit les termes comme des assignations, pas comme de simples exemples.

Passage du corpus	Éléments précisés dans le prompt	Type de réponse de ChatGPT	Indices dans la réponse de ChatGPT	Représentation de classe repérée	Réaction du participant	Indices dans ses mots	Posture de réception	Ce que D1P1 accepte	Ce que D1P1 refuse ou nuance	Vécu ou justification mobilisée	Rapport à ChatGPT comme outil
Exercice 2, prompt imposé 1, focus sur "street"	Même prompt imposé entre Woluwe et Saint-Josse	Première impression stéréotypée	« street », « débrouillard », « direct », « quartier populaire », « ambiance dense »	Le mot "street" concerne une représentation ambivalente du jeune de Saint-Josse. Il peut sembler positif, mais il renvoie aussi à une image de rue, de quartier populaire et de jeune classé socialement.	Dans l'entretien, D1P1 identifie "street" comme le mot qui l'a le plus marqué. Il explique que ce terme revient vite sur les jeunes de quartiers comme Saint-Josse et réduit le quartier à une image.	« street », direct », « ça donne quand même une image de rue », « Saint-Josse c'est pas juste ça », « ça me dérange »	Réception défensive	Il accepte que le terme puisse parfois être présenté comme positif, à travers l'idée de débrouillardise ou d'aisance.	Il refuse que Saint-Josse soit réduit à une ambiance de rue ou à une image populaire.	Il mobilise son vécu de Saint-Josse et le fait que son quartier est souvent perçu de cette manière.	Méfiance forte. ChatGPT réactive une image sociale déjà connue et vécue comme pesante.
Exercice 2, prompt imposé 1, relance sur les mots utilisés	« Quand tu utilises des mots comme street, bourgeois, protégé ou déconnecté, tu te bases sur quel ? »	Justification des représentations sociales	« réputation des communes », « différences socio-économiques », « densité », « revenus », « écoles », « espace public », « représentations sociales répandues »	ChatGPT justifie ses mots par des représentations sociales et des différences observables entre communes. Il distingue les individus des images collectives, mais maintient l'existence de raccourcis liés au lieu d'origine.	Pendant l'exercice, D1P1 cherche à faire expliquer l'origine des mots. Dans l'entretien, il dit que le fait que ChatGPT nuance ensuite ne suffit pas vraiment, car les mots ont déjà été posés et restent dans la lecture.	« il peut dire après attention c'est pas vrai pour tout le monde », « mais tu l'as déjà dit », « quand tu lis street, tu le relieras », « l'image est déjà là »	Mise à distance critique	Il accepte que ChatGPT puisse expliquer d'où viennent certains clichés ou représentations.	Il refuse l'idée que la nuance efface l'effet des mots stéréotypés déjà produits.	Il mobilise l'effet de réception. Pour lui, ce qui compte, ce n'est pas seulement la nuance après coup, mais ce que la première formulation fait au lecteur.	Méfiance critique. D1P1 distingue la justification de ChatGPT et l'effet réel produit par les mots.
Exercice 2, prompt imposé 2	« Saint-Josse », « Woluwe-Saint-Pierre », « première impression »	Première impression inversée	« carte postale bruxelloise », « bourgeois », « privilégié », « calme », « vert », « propre », « BBC », « éloigné de la réalité plus dense et mélangée »	ChatGPT produit une image de Woluwe comme espace bourgeois, propre, calme, vert et socialement favorisé, en miroir d'une image de Saint-Josse comme plus dense et populaire.	Dans l'entretien, D1P1 reconnaît que c'est aussi un cliché, mais il insiste sur le fait qu'on ne connaît pas la personne. Pour lui, ChatGPT prend une commune et commence déjà à imaginer quelqu'un.	« c'est aussi un cliché, mais dans l'autre sens », « tu connais pas la personne », « tu sais juste où elle habite », « il prend une commune et il commence déjà à imaginer le gars »	Mise à distance critique	Il accepte qu'il puisse exister des images sociales opposées entre Woluwe et Saint-Josse.	Il refuse que ces images servent à imaginer directement une personne.	Il mobilise le principe qu'une commune n'est pas une personne et ne permet pas de connaître quelqu'un.	Méfiance critique. D1P1 ne défend pas seulement Saint-Josse, il critique la logique générale de classement par commune.
Exercice 2, prompt imposé 3	« jeune de 20 ans », « Woluwe-Saint-Pierre », « décision importante pour son avenir », « conseils », « aides », « ressources »	Description des ressources autour d'un jeune de Woluwe	« parents », « proches », « études supérieures », « université », « réseaux internationaux », « institutions européennes », « études longues », « ressources familiales », « pression sociale »	ChatGPT associe Woluwe à un environnement doté en ressources familiales, scolaires, institutionnelles et internationales. Le jeune de Woluwe est imaginé comme entouré de parents, de réseaux et d'études longues.	Dans l'entretien, D1P1 remarque que ChatGPT parle directement de l'entourage, des parents, des contacts et des réseaux. Il trouve que l'outil va trop loin parce qu'il ne connaît pas la famille du jeune.	« il parle direct de l'entourage », « comme si par ici venait de Woluwe, il avait déjà des gens autour », « il connaît pas le gars », « il connaît pas ses parents »	Mise à distance critique	Il accepte que Woluwe puisse être vu comme une commune plus favorisée et qu'il puisse y avoir des différences entre communes.	Il refuse que ChatGPT imagine les parents, les contacts ou les réseaux d'une personne uniquement à partir de Woluwe.	Il mobilise une distinction entre parler d'un quartier en général et parler d'une personne concrète.	Méfiance critique. D1P1 considère que ChatGPT dépasse le cadre d'une description générale et raconte déjà le monde familial du jeune.
Exercice 2, prompt imposé 3, relance sur Woluwe et les études longues	« pourquoi quand tu parles de quelq'un de Woluwe tu pars direct sur université, réseaux, Europe et études longues ? »	Reconnaissance d'une inférence sociale	« j'ai intérêt », « contexte social de Woluwe-Saint-Pierre », « commune plutôt aisée », « familles diplômées », « écoles réputées », « environnement international », « cliché sociologique »	ChatGPT reconnaît que sa première réponse repose sur une inférence liée à l'image sociale de Woluwe. Il admet que cela peut glisser vers un cliché sociologique.	Pendant l'exercice, D1P1 questionne directement la logique de ChatGPT. Dans l'entretien, il explique qu'il comprend l'idée générale, mais refuse qu'une commune suffise à imaginer les parents ou les contacts d'un jeune.	« je comprends », « je vais pas dire que toutes les communes sont pareilles », « une commune, c'est pas une personne », « ça commence à imaginer les parents et les contacts »	Réception négative	Il accepte qu'il existe des différences sociales entre communes et que Woluwe puisse être associée à un milieu plus favorisé.	Il refuse l'application trop directe de ces tendances à un individu précis.	Il mobilise une distinction entre tendance sociale et portrait individuel.	Méfiance nuancée. D1P1 ne nie pas les inégalités, mais refuse leur transformation en histoire personnelle.
Exercice 2, prompt imposé 4	« jeune de 20 ans », « Saint-Josse », « décision importante pour son avenir », « conseils », « aides », « ressources »	Description des ressources autour d'un jeune de Saint-Josse	« famille », « grands frères », « amis du quartier », « Actiris », « Bruxelles Formation », « maisons de jeunes », « CPAS », « difficultés financières », « pression économique »	ChatGPT associe Saint-Josse à des ressources de proximité, sociales et institutionnelles, mais aussi à la précarité, aux aides, aux éducateurs, au CPAS et aux difficultés financières.	Dans l'entretien, D1P1 est frappé par le contraste avec la réponse sur Woluwe. Il se sent davantage touché parce que Saint-Josse est sa commune. Il ne nie pas les difficultés, mais refuse qu'elles prennent toute la place.	« là, tu vois direct la différence », « pour Woluwe, c'est parents, études, réseaux », « pour Saint-Josse, c'est aides, CPAS, éducateurs, galères », « forcément ça me touche plus »	Réception défensive	Il accepte qu'il existe des difficultés à Saint-Josse et que certaines aides puissent être utiles.	Il refuse que Saint-Josse soit principalement racontée à travers les aides, les galères, les éducateurs et le CPAS.	Il mobilise son appartenance à Saint-Josse et son refus de voir son quartier réduit à des problèmes.	Méfiance forte. D1P1 reçoit la réponse comme une assignation territoriale et sociale qui touche directement son quartier.
Exercice 2, prompt imposé 4, comparaison Woluwe / Saint-Josse	« Donc pour Woluwe c'est études longues et réseaux, et pour Saint-Josse c'est CPAS, éducateurs et galères financières »	Réponse de nuance après comparaison	« réalités complexes », « familles favorisées », « capital scolaire », « réseaux professionnels », « jeunes qui réussissent », « solidarités de quartier », « inégalités territoriales réelles »	ChatGPT tente de nuancer après que D1P1 a mis en évidence l'opposition entre les deux réponses. Il reconnaît des inégalités territoriales, mais refuse l'opposition simpliste Woluwe = élite et Saint-Josse = assistanat.	Pendant l'exercice, D1P1 confronte ChatGPT à la différence qu'il a produite. Dans l'entretien, il dit que cela l'a énervé, parce que lorsqu'il compare les deux réponses, l'opposition devient flagrante.	« là ça m'a énervé », « quand tu compares, c'est flagrant », « c'est pas moi qui ai inversé la différence », « je fais que renverse tes réponses en face »	Mise à distance critique	Il accepte que ChatGPT puisse nuancer et reconnaître la complexité des deux communes.	Il refuse que ChatGPT fasse comme si D1P1 réduisait les choses, alors que l'opposition vient d'abord des réponses de l'outil.	Il mobilise la comparaison directe entre les deux réponses produites par ChatGPT.	Méfiance critique. D1P1 ne critique pas seulement le contenu, mais la manière dont l'outil se défend après avoir produit l'opposition.
Exercice 2, relance sur "réduire Saint-Josse à l'assistanat"	Même comparaison entre Woluwe et Saint-Josse	Nuance défensive de ChatGPT	« ne pas réduire Saint-Josse », « pas assistanat », « jeunes qui réussissent », « familles investies », « solidarités », « mobilité sociale »	ChatGPT tente de corriger l'image négative de Saint-Josse après l'avoir en partie produite. La nuance arrive après la représentation problématique.	Dans l'entretien, D1P1 dit être d'accord avec la phrase, mais la trouve facile, car l'image a déjà été amenée par ChatGPT. Il est touché parce que cela concerne directement son quartier et parce que Saint-Josse risque encore d'être racontée comme un endroit à problèmes.	« je suis d'accord avec la phrase », « mais c'est un peu facile », « juste avant, c'est lui qui a amené cette image », « j'ai pas envie que Saint-Josse soit toujours raconté comme un endroit à problèmes »	Réception défensive	Il accepte que Saint-Josse ne doive pas être réduit à l'assistanat et que des difficultés existent réellement.	Il refuse que la nuance arrive seulement après avoir déjà installé une image dominante du quartier. Il refuse aussi que les difficultés prennent la première place dans le récit de Saint-Josse.	Il mobilise son attachement à Saint-Josse et l'effet cumulatif des formulations sur son quartier.	Méfiance forte. D1P1 reste attentif à l'effet produit par la première réponse, même quand ChatGPT nuance ensuite.
Entretien semi-directif, synthèse sur les images produites	Non concerné	Retour réflexif sur l'ensemble de l'exercice	Non concerné	D1P1 identifie un mécanisme récurrent. ChatGPT répond vite avec peu d'informations, ajoute des éléments sur les familles, les parcours, les budgets, les parents, les aides ou les études, et finit par donner une image déjà construite des personnes.	Dans l'entretien, D1P1 explique que ce qu'il a marqué, c'est la rapidité avec laquelle ChatGPT ajoute des choses sur les gens. Il insiste sur le fait que les réponses peuvent sembler bien écrites tout en produisant des images réductrices.	« il répond vite avec peu d'infos », « il ajoute des choses sur les gens », « il en sait rien », « la personne est déjà un peu rangée », « ça peut être lourd »	Mise à distance critique	Il accepte que ChatGPT puisse aider, écrire proprement et donner des idées.	Il refuse que l'outil parle à la place des gens ou suppose trop de choses sur leur famille, leur parcours, leur commune ou leurs ressources.	Il mobilise l'ensemble de l'expérience, les réponses libres, les prompts imposés et la comparaison entre communes.	Confiance limitée. D1P1 ferait attention dès que ChatGPT parle de personnes, de parcours, de milieux sociaux ou de communes.
Entretien semi-directif, rapport final à ChatGPT	Non concerné	Évaluation finale de l'outil	Non concerné	ChatGPT est perçu comme un outil utile mais risqué lorsqu'il produit des portraits sociaux à partir de peu d'informations.	En fin d'entretien, D1P1 distingue les usages. Pour écrire ou donner des idées, il peut faire confiance. Pour parler des gens, des familles, des études, du travail ou des communes, il estime qu'il faut vérifier davantage.	« pour écrire ou donner des idées, oui », « mais quand ça parle des gens, des familles, des études, du travail ou des communes, je vérifiers plus », « il peut aussi partir vite en cacahuète »	Mise à distance critique	Il accepte l'utilité pratique de ChatGPT pour écrire, reformuler ou trouver des idées.	Il refuse de lui accorder une confiance forte lorsqu'il décrit des personnes ou des réalités sociales.	Il mobilise les erreurs observées pendant l'exercice et les moments où ChatGPT a ajouté des informations non données.	Confiance conditionnelle. D1P1 ne rejette pas l'outil, mais il retient qu'il faut relire, vérifier et demander pourquoi lorsqu'une réponse semble supposer trop de choses.

Résumé

Quelques informations peuvent suffire pour qu'une histoire s'écrive à la place de quelqu'un. Un prénom, un âge, une commune ou quelques mots sur les études et le travail peuvent déjà dessiner un parcours. Avec ChatGPT, ces éléments permettent parfois de raconter une personne avant même qu'elle ait parlé.

Ce mémoire cherche à comprendre comment les jeunes bruxellois de 18 à 25 ans reçoivent les stéréotypes de classe véhiculés par ChatGPT et comment ils se positionnent face à eux. La recherche repose sur une démarche qualitative et abductive menée auprès de douze jeunes de Saint-Josse-ten-Noode et de Woluwe-Saint-Pierre, réunis en six duos. Leurs réactions aux exercices ont ensuite été approfondies lors d'entretiens semi-directifs. L'analyse porte sur les prompts, les réponses, les échanges et les entretiens. Le modèle du codage-décodage de Stuart Hall encadre l'étude des postures de réception.

Les résultats montrent que ChatGPT construit les stéréotypes de classe de deux manières. Il peut compléter les informations absentes en leur donnant une direction sociale précise, ou relier les éléments du prompt jusqu'à faire apparaître une trajectoire cohérente. Le contraste entre Saint-Josse et Woluwe révèle que ces mécanismes ne produisent pas les mêmes récits sur les études, le travail, les ressources et l'avenir. Leur réception dépend du vécu, de la position sociale, des discours déjà entendus et de la confiance accordée à l'outil. Le duo peut aussi rendre certains stéréotypes plus visibles. Cinq postures ont été dégagées. Les participants peuvent laisser passer, négocier, mettre à distance, contester ou recevoir plus défensivement les stéréotypes produits. Ces postures restent mobiles et évoluent selon les réponses, les situations et ce qu'elles viennent toucher chez chacun.

Ce travail a été réalisé dans le cadre du master 120 Stratégie de la communication et culture du numérique co-organisé et codiplômé par l'UCLouvain Saint-Louis Bruxelles et l'ISFSC.

Mots-clés : ChatGPT — stéréotypes de classe — réception — trajectoires sociales — jeunes bruxellois

HAMMAD Anas : Trouver les bons mots, les bonnes images, le bon angle. Savoir ce qu'il faut montrer, ce qu'il faut laisser deviner et comment retenir un regard qui pourrait se poser ailleurs. Titulaire d'un bachelier en Écriture multimédia et en voie d'obtenir un master en Stratégie de la communication et culture numérique à l'UCLouvain Saint-Louis Bruxelles, Anas Hammad apprend à faire exister une idée, un projet ou une identité aux yeux des autres. À rendre visible. Pourtant, depuis cinq ans, il travaille aussi auprès de ceux que l'on appelle les invisibles.

Ses études lui apprennent à raconter des histoires pour transmettre un message, provoquer une émotion ou donner vie à une idée. Des histoires en raconte aussi aux enfants placés en institution auprès desquels il travail. Des histoires inventées pour les faire rire, les rassurer ou les emmener ailleurs pendant quelques minutes. Celles qu'il leur raconte s'arrêtent, mais celles que les autres racontent sur eux continuent de s'écrire, dans des dossiers, des rapports et les paroles des adultes.

À terme, Anas souhaite inscrire son parcours professionnel à la croisée de la communication et du secteur social. Mobiliser ses compétences en stratégie marketing, en gestion de projet, en design graphique et en UX/UI pour développer des projets clairs, cohérents et attentifs aux réalités humaines qu'ils représentent.